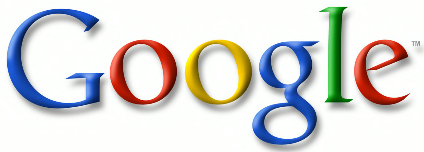
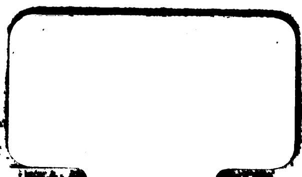




L'AVENTURIER

II

UN DUEL SOUS L'EMPIRE

CLICHY. — Impr. Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

ALFRED ASSOLLANT

L'AVENTURIER

II

UN DUEL SOUS L'EMPIRE



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1868



L'AVENTURIER

(1796)

DEUXIÈME PARTIE

I

Il était déjà trois heures du matin quand le vieux Fénestrange eut terminé son récit.

— Il est temps de nous coucher, dit le curé de Tramise.

Il offrit un lit au vieillard ; mais celui-ci n'accepta qu'un fauteuil, et s'assit près de la fenêtre d'où l'on découvrait un immense horizon de montagnes et de vallées éclairées tour à tour et laissées dans l'ombre par la lune.

— Je ne dors que trois heures par nuit, entre

onze heures du soir et deux heures du matin, répondit Fénestrange, et l'heure de dormir est passée. Dans quelques instants, je retournerai à Grangeneuve, où l'on m'attend, pour ordonner les semailles et le travail du jour. Je serai de retour à midi pour dîner avec vous, et je vous dirai la fin de mon histoire, qui n'est guère moins étrange et moins tragique que le commencement.

— N'insistons pas, dit le curé de Tramise. Fénestrange a ses habitudes... Bonne nuit, Robert, à demain!

Le vieillard nous serra la main affectueusement et sans dire un mot. Il était rêveur et pensif comme un homme en qui se réveillent, après un long temps, de sombres et lugubres souvenirs.

Le lendemain, il arriva vers onze heures muni d'un quartier de sanglier.

— C'est notre viande de boucherie, dit en riant le curé, et, grâce au voisinage des forêts du Limousin, et au coup d'œil de Fénestrange, le garde-manger n'est amais vide... Or çà, la soupe est prête. Catherine, mets e couvert et fais-nous rôtir ce sanglier, pendant que je mènerai ces messieurs au jardin.

Et, en effet, nous vîmes le jardin, nous comptâmes les pommiers et les poiriers, les pruniers et les cerisiers, les groseilliers et les abricotiers, car le bon curé, pareil à tous les propriétaires qui sont vraiment dignes de ce nom, aimait ses arbres comme un père aime ses enfants. Il avait planté celui-ci, greffé celui-là ; le troisième ne donnait pas encore de fruits; le quatrième



touchait au terme d'une vie longue et honorable. Ici était un chou plus grand que deux marmites; là, un carré de pommes de terre qu'il faudrait bientôt récolter, de peur de la gelée; plus loin, une treille de raisin muscat digne des dieux et qu'il tenait de madame veuve cadet Borniche, de Felletin, excellente femme, dévouée à ses enfants et à son curé, sans pareille pour coudre les chapes, pour dresser les reposoirs, pour repriser les vieilles soutanes, pour faire le cassis, les confitures de prunes et le gigot à l'eau; enfin, une femme exemplaire.

Pendant ce discours un peu long, Fénestrange, habitué sans doute aux descriptions et aux récits de son ami, se promenait en silence les mains derrière le dos.

Enfin la cloche sonna et interrompit à propos la conversation qui commençait à s'engager sur l'origine des turneps et sur l'utilité des rutabagas.

— A table! dit le curé. Le rôti n'attend personne.

II

Après dîner, le café fut servi dans le jardin sous un berceau de chèvrefeuille et de clématite d'où l'on apercevait la vallée du Thorion, et Fénestrange reprit en ces termes son histoire.

Vous vous souvenez qu'après ce duel affreux où j'avais eu le malheur de tuer Tibérius-Gracchus, mon meilleur ami et le frère de ma chère Clélie, je fus forcé de prendre la fuite et de me réfugier d'abord à Venise, puis à Trieste, dans les États autrichiens.

La paix étant faite, il me fut assez facile de traverser l'empire, non pourtant sans exciter les soupçons de la police autrichienne qui me prenait bien moins pour un simple voyageur que pour un espion militaire chargé d'observer les mouvements des troupes et d'un rendre compte au Directoire. Mais enfin, après quelques retards, j'arrivai sain et sauf en Bavière et je me dirigeai vers le Rhin, qui était alors, depuis Bâle jusqu'à la mer, la limite de la République française.

C'est là que commençait le danger.

Pour peu qu'on me reconnût, (condamné à mort comme je l'étais, par contumace), rien ne pouvait me sauver. Mais n'avais-je pas juré d'accomplir la dernière volonté de mon pauvre Tibérius, de punir Mauléon et de venger Clélie ? Ce serment dût-il me coûter la vie, je ne pouvais pas hésiter.

Venger Clélie, n'était-ce pas me venger moi-même ? Quelquefois, seul, pendant les longues marches que je faisais pour échapper, par la fatigue du corps, aux tourments de l'âme, je poussais des cris de rage en pensant au crime de Mauléon ; j'aurais voulu rencontrer ce misérable, et, sans armes, le déchirer de mes propres mains. J'enviais à l'échafaud le droit de le punir.

Je voulais qu'il ne mourût que de ma main, et qu'il sût en mourant à quel crime il devait son supplice.

Mais, rendu prudent par une longue expérience du malheur, je voulais d'abord pénétrer en France sous un faux nom et, déguisé, aller tout droit à Saint-Julien, saisir Mauléon, l'enlever pendant la nuit et le tuer sous les yeux de Clélie.

Et après ? Qu'espérais-je ? que désirais-je encore ? Resterions-nous toujours séparés, elle et moi, malgré notre mariage, par le sang versé et surtout par le crime de Mauléon ? Je n'osais y penser.

En ce temps-là il se faisait sur toute la frontière du Rhin un grand commerce de faux passe-ports que les émigrés, lassés de leur exil, achetaient à tout prix pour revenir en France. La police républicaine se montrait indulgente, et fermait volontiers les yeux sur la rentrée des proscrits. Je parvins donc assez facilement jusqu'à Paris, et là, grâce à quelques leçons que j'avais prises à Trieste d'un acteur, je parvins à me déguiser en colporteur italien. Mes cheveux, naturellement très-noirs, aidaient au déguisement, et je couvris la moitié de mon visage d'une fausse barbe qui me donnait l'aspect du plus féroce des Romagnols. Quelques pièces de calicot que je portais sur mon épaule, et l'accent italien que j'affectais en parlant le français achevaient de me rendre méconnaissable.

Ainsi déguisé, je partis de Châteauroux, le 5 septembre 1797, j'arrivai trois jours plus tard à Aubus-

son, le samedi soir, à l'entrée de la nuit, et j'allai loger dans le cabaret de la mère Morel, au milieu de la grand'rue, près de l'Hôtel de ville, en face de la maison qu'habitait autrefois le procureur-syndic Dupuy.

A bon vin pas d'enseigne, dit le proverbe. C'était aussi la maxime favorite de madame veuve Morel, plus communément appelée, par ses pratiques, la mère Morel. Aussi n'avait-elle pas cru devoir faire l'emplète d'un *Cheval-Blanc*, ou d'un *Grand-Monarque*, ou d'une *Boule-d'Or*, ou d'une *Broche-d'Argent*, ou d'un *Dindon-Couronné*, ou de tout autre insigne de sa profession.

Les clients ordinaires étaient de pauvres gens, un peu suspects quelquefois, généralement dépourvus de papiers, odieux à la gendarmerie et à la magistrature, et que cette bonne vieille femme considérait comme ses enfants. Il n'était pas rare quelle leur fournît, en cas de besoin, les moyens d'échapper aux poursuites de la police. Elle n'était même pas trop exigeante pour le payement de l'écot. Pauvreté n'est pas vice, disait-elle souvent. Le seul défaut de cette bonne vieille était une curiosité tenace et acharnée, mais toujours bienveillante. Elle pratiquait volontiers cette règle de conduite, qu'il faut toujours s'informer des affaires du prochain, soit pour l'aider s'il est embarrassé, soit, plus simplement, *pour savoir*.

Le cabaret se composait de trois pièces distinctes. La première servait de cuisine, de salle à manger, de salon,

d'antichambre et d'office. La seconde servait de cham bre à coucher à tout le monde; c'était quelquefois la salle à manger des voyageurs de distinction, c'est-à-dire de tous ceux qui dépensaient plus de quinze sous par jour. La troisième était une soupente où la mère Morel se retirait chaque soir pour dormir.

Grâce à ma bonne mine et à mon ballot de colporteur, je fus rangé dans la classe des voyageurs de distinction et conduit dans la seconde pièce où je déposai, non sans plaisir, mon sac et mon calicot. Puis je demandai un souper et un lit.

— Citoyen, dit la bonne femme, je vais vous faire une omelette au jambon comme vous n'en avez pas mangé souvent depuis que vous êtes au monde. Le défunt curé d'Aubusson, pour qui j'ai fait la cuisine pendant dix-sept ans (devant Dieu soit son âme !) me disait bien souvent : *Petiote* (vous saurez, citoyen, que je m'appelle Justine Morel, mais il aimait mieux m'appeler *Petiote*, parce qu'il m'avait vue naître), *Petiote*, si tu continues à bien travailler et à surveiller tes omelettes au jambon, je te promets de te mettre dans mon testament. Mais le pauvre cher homme n'a pas eu le temps d'y penser, parce qu'il est mort d'apoplexie un soir après dîner. Le médecin a dit qu'il avait trop mangé de truffes ce jour-là, et bu un peu trop de vin muscat en trinquant avec le défunt prieur des Récollets; mais vous sentez bien, citoyen, que le médecin ne veut jamais avoir tort, et même quand il a des oreilles plus longues

qu'un âne et qu'on l'entend braire, il croit toujours parler comme un ange du ciel. Mais ce n'est pas à moi qu'il faut conter...

Ici, j'interrompis la mère Morel.

— Et l'omelette ?

—Ah ! c'est vrai, citoyen.

Aussitôt, rappelée à son devoir par ce seul mot, elle prépara mon souper en moins de cinq minutes, mit sur la table une nappe assez blanche, une bouteille de vin blanc, « du vrai velours », disait-elle, et vint s'asseoir à côté de moi pour causer plus librement, ce qui m'aurait beaucoup gêné en toute autre occasion, mais ce jour-là, j'avais moi-même beaucoup de questions à faire et sa curiosité justifiait la mienne.

Après quelques discours préliminaires :

— Vous êtes étranger, citoyen ? demanda-t-elle.

En effet, je baragouinais péniblement quelques phrases françaises avec un accent étranger.

— Italien.

— Et, sans vous commander, comment vous appelle-t-on ?

— Corsi. Le signor Corsi, colporteur.

— Signor Corsi ! signor Corsi ! Est-ce que les seigneurs dans votre pays vendent du calicot ?

— Les signori, répliquai-je d'un air grave, font tout ce qu'il faut faire.

— Ils portent les ballots et ils cirent les souliers ?

Je fis un signe affirmatif ; puis, comme il me tardait

de savoir ce que Clélie était devenue, je dis à la bonne femme en lui montrant de la main la maison du vieux Dupuy :

— Il y a de belles maisons, ici, comme dans mon pays.

— N'est-ce pas, signor ? répliqua-t-elle avec un certain orgueil. Oh ! nous bâtissons très-bien ici. Nous avons de la pierre et des maçons comme on n'en voit guère. Tenez quand le citoyen Marius Pernot voulut faire bâtir sa maison de...

— A qui appartient celle-ci ?

La mère Morel prit un air mystérieux :

— Ah ? signor, si vous saviez ! c'est une maison maudite ! Ils sont tous morts, le père et les enfants !

— Tous ! m'écriai-je épouvanté.

— Oui, signor, tous !

— Comment ! il ne reste pas même une femme, une fille !

J'attendais avec une anxiété terrible la réponse de la mère Morel. Je tremblais d'apprendre la mort de Clélie.

— Ah ! Jésus ! signor, comme vous êtes pâle ! Buvez un peu de vin blanc. Cela vous remettra... Il reste bien une fille, la citoyenne Clélie, mais on ne sait plus ce qu'elle est devenue.

Je respirai plus librement. Clélie vivait. Rien n'était encore perdu ; mais il me tardait d'apprendre autre chose, et les divagations de la bonne femme me mettaient à la torture.

III

— Quest-ce que c'est que la citoyenne Clélie ! demandai-je enfin de l'air le plus ignorant que je pus prendre.

Questionner la mère Morel, c'était la prendre par son faible, car la bonne femme ne connaissait que deux plaisirs dans la vie : écouter l'histoire de son prochain, — ou la raconter.

— Ah ! signor, dit-elle, vous n'avez donc jamais entendu parler du citoyen Junius Brutus Dupuy, l'ancien procureur-syndic de la République, celui qu'on assassina près du pont de Bauze, il y a trois ans ?

— On n'en parlait pas souvent à Bologne.

— Ah ! vous êtes de Bologne, signor? Où est Bologne?

— En Italie.

— Loin d'ici?

— Oh ! très-loin.

— Cinquante lieues ?

— Plus loin.

— Cent lieues?

— Plus loin encore.

— Deux cents lieues? Trois cents lieues? quatre cents lieues ? Aussi loin que d'ici à Jérusalem?... Ah ! Jésus, est-ce un pays chrétien?

— C'est le pays de N. S. P. le pape.

Elle fit le signe de la croix, et allait continuer ses questions, mais je l'interrompis à temps.

— A quelle occasion a-t-on assassiné le citoyen Brutus Dupuy ? lui dis-je.

— Ah ! signor... On n'a jamais rien vu de pareil dans notre pays. Il faut vous dire que le vieux baron de Fénestrange avait été guillotiné en 1793 par la République, et que le procureur-syndic... Vous êtes bien pâle, signor... Croyez-moi, je vous l'ai déjà dit, buvez un verre de ce bon vin blanc.

— Ce n'est rien. Continuez.

— Le petit Fénestrange... je dis, le petit, quoiqu'il fût aussi grand que vous et d'une force à faire trembler dix hommes, le petit Fénestrange, qui avait alors dix-neuf ans, voulut venger son père et reprendre son héritage... Vous ai-je dit qu'on avait vendu le château comme bien national ? Il attendit le père Dupuy et les gendarmes au bas de la côte avec une dizaine de gredins de son espèce...

— Des gredins de son espèce !

— Oh ! mon Dieu, vous savez bien le proverbe, signor... qui se ressemble s'assemble...

La bonne femme ne me flattait pas, comme vous voyez.

— Et qu'est-ce qu'ils firent, ces gredins ? demandai-je enfin.

— Eh bien, ils assassinèrent le vieux Dupuy, qui était

dans la voiture avec sa fille, la citoyenne Clélie, dont je vous parlais tout à l'heure. Il fut tué avec tous les gendarmes.

— Et la citoyenne Clélie ?

J'attendais la réponse avec anxiété. Je voulais savoir si le malheur de Clélie était entièrement connu.

— Oh ! la citoyenne Clélie parvint à s'échapper. Elle avait reçu un coup de pistolet que Fénestrange lui tira dans la poitrine, et elle s'était évanouie en fuyant. On la retrouva toute sanglante et à demi morte dans le pré de Chabassière.

Jugez de l'émotion avec laquelle j'écoutais ce discours.

— Est-ce qu'on a pris les assassins ? lui dis-je.

— Non. Il y a des gens qu'on soupçonne ; mais je crois qu'ils ont fait peur aux juges. Ceux qu'on a pris ont nié. L'on n'a pu en connaître qu'un seul ; c'est Fénestrange. Oh ! si l'on rattrape celui-là, son compte est bon, car tout le monde l'a reconnu. Les autres avaient le visage noirci.

— Et, dis-je encore, sont-ils à Aubusson ceux qu'on soupçonne ?

Toute la longue conversation que je venais de subir n'avait d'autre but que d'amener cette question.

— Je n'en sais rien, répondit la mère Morel. Les affaires d'autrui ne me regardent pas, et je ne suis pas curieuse.

La vieille bavarde, malgré mon indifférence apparente,

commençait à deviner que le signor Corsi, colporteur de Bologne, prenait intérêt à son histoire, et, soit pour se faire valoir, soit par défiance naturelle, voulait se faire arracher les paroles l'une après l'autre.

Je devinai cette tactique, et je feignis à mon tour de changer de conversation.

— C'est une jolie ville, Aubusson.

— N'est-ce pas, signor?

— Oui, nous en avons plusieurs comme celle-là, en Italie, mais peut-être plus belles encore.

Ici son orgueil patriotique se réveilla.

— Plus belles? Oh! signor Corsi, il n'y a rien de plus beau que la ville et surtout que les environs. Des ruisseaux partout, et, quand il n'y a plus de ruisseaux, — des rivières.

— Fameux ruisseaux que les vôtres! lui dis-je pour l'irriter un peu. Des ruisseaux dans lesquels on ne voit pas un goujon ni une truite! Parlez-moi de ceux de mon pays!... Voilà des ruisseaux dont on ferait des rivières, si l'on voulait.

— Mon Dieu! signor, répliqua la mère Morel, rivière ou ruisseau, remontez la vallée jusqu'au pont de l'Accueil, ce soir, puisqu'il fait clair de lune, et vous verrez...

— Où est-il votre pont de l'Accueil? demandai-je d'un air dédaigneux.

— A un quart de lieue d'ici, sur ce ruisseau dont vous parlez. Vous n'avez qu'à suivre la route de Clermont, —

toujours tout droit. Vous arriverez à une maison isolée, en face d'un pont, au coin d'un bois... C'est là.

— Mais c'est une maison de brigands que vous m'indiquez-là ?

— Chut ! dit-elle d'un air de mystère et en baissant la voix. Celui qui l'habitait le dernier n'avait pas trop bonne réputation, en effet. C'est un de ceux qu'on soupçonne d'avoir assassiné le vieux Dupuy.

— Comment l'appelez-vous ?

— Mauléon.

— Est-ce qn'il est parti ? dis-je en affectant la défiance ; car enfin je suis colporteur. J'ai sur mes épaules pour douze cents francs de marchandises, et plus de six cents francs en or dans mes poches... Je ne voudrais pas...

— N'ayez pas peur, signor Corsi. Le loup est parti, et vous ne risquez rien maintenant.

— Parti !... depuis longtemps ?

— Depuis deux ans environ... Quand la procédure fut finie, comme on n'avait rien pu prouver contre lui, on le remit en liberté ; mais les honnêtes gens de la ville n'ont plus voulu le recevoir dans leurs maisons, et il est parti un matin avec sa maîtresse, la belle Catherine, car il faut vous dire que ce brigand menait une vie à faire honte...

— Est-ce qu'il est allé bien loin ?

— Qu'en sais-je ? On dit qu'il est en Russie. D'autres disent en Allemagne, d'autres dans les pays du Grand Turc. Ce qui est certain, c'est que personne ne l'a revu

et n'en a eu de nouvelles depuis trois ans... Ah ! je me trompe... Foucard vous en donnerait, lui.

— Qu'est-ce que c'est que Foucard ?

— Un pas grand'chose, un mauvais gueux comme son maître. Deux brigands que je n'aimerais pas à rencontrer au coin d'un bois, surtout si j'avais cinq cents francs dans ma poche.

— Ah ! ah ! Et ce Foucard habite loin d'ici ?

— C'est lui qui garde la maison en l'absence de Mauléon, et je vous assure que personne n'est tenté d'y entrer. Mon défunt cousin Antoine, qui a vu le feu dans la guerre d'Amérique, me disait l'an dernier, trois mois avant sa mort, qu'il faisait toujours un détour d'une lieue plutôt que de passer la nuit au coin de ce bois.

Cette fois, j'avais un premier renseignement. Celui-là, sans doute, me conduirait à un autre, et me ferait tôt ou tard retrouver Mauléon. Je me levai et je dis à la mère Morel :

— Faites-moi un lit dans la chambre. Je reviendrai bientôt.

Puis, laissant là mes marchandises, je sortis d'un air indifférent.

Mais quand j'eus dépassé le coin de la rue, je me dirigeai au pas accéléré vers le pont de l'Accueil. Il me tardait de retrouver Foucard.

IV

Il était environ dix heures du soir. Toute la ville d'Aubusson se coiffait ou était sur le point de se coiffer de son bonnet de nuit. On ne voyait plus derrière les fenêtres que de rares lumières. Çà et là, un bourgeois s'endormait en lisant le journal, pendant que sa femme s'assoupissait en récitant son chapelet.

Le ciel était clair et parsemé d'étoiles. La lune n'était pas encore levée. Nul bruit dans la rue, ni sur la route qui conduit d'Aubusson à Clermont. Un silence profond dans toute la nature.

Je fis le tour de la maison de Mauléon avant de frapper à la porte. Je voulais d'abord m'assurer que Foucard ne pourrait pas m'échapper. Heureusement, la maison n'avait qu'une issue.

Je frappai la porte d'un violent coup de bâton auquel répondirent les aboiements d'un dogue.

A ce bruit, Foucard qni était couché s'éveilla, s'habilla, alluma sa lampe, arma son fusil et ouvrit la porte. Son chien le précédait.

—Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il d'un ton rude.

— Te parler, citoyen Foucard.

Ma voix lui rappela sans doute quelque souvenir désagréable ; cependant il ne me reconnut pas d'abord, et il me dit :

— Passe ton chemin. J'ai sommeil.

Il fit un mouvement pour refermer la porte, mais je le repoussai.

— Citoyen Foucard, lui dis-je, j'ai besoin de te parler.

Cette fois, malgré ma fausse barbe, il me reconnut tout à fait et voulut se mettre en garde ; mais sa main gauche était embarrassée.

— Black, dit-il, xs ! xs ! xs ! mords-le !

Le chien s'élança sur moi ; mais j'arrachai le fusil des mains de Foucard, et je tirai à bout portant sur Black. Il tomba roide mort, et le misérable Foucard se vit à ma discrétion.

— Coquin, lui dis-je, tu pensais m'échapper, mais me voilà. Rien ne peut plus te tirer de mes mains !

Il joignit les mains en s'écriant :

— Grâce, monsieur de Fénestrange ! Grâce !

Sans répliquer un mot, et tenant la crosse du fusil levée sur sa tête, je le poussai devant moi jusque dans la salle du rez-de-chaussée, après avoir soigneusement fermé et verrouillé la porte.

— Avant tout, lui dis-je, il faut que je te mette hors d'état de nuire.

Je lui liai les pieds et les mains très-solidement et je le déposai sur la table comme un paquet.

— Sois bien sûr, ajoutai-je en déposant un pistolet sur la cheminée, à portée de ma main, que ta sincérité seule peut te sauver la vie. Si tu mens, ou si tu fais un effort pour te délier, je te brûlerai la cervelle.

Il en était persuadé d'avance, et craignait même, je crois, que sa soumission et sa sincérité ne parvinssent pas à lui sauver la vie ; mais comme après tout, il n'avait pas d'autre chance de salut, il se déclara prêt à obéir. Je commençai l'interrogatoire :

— Tu m'as dit, misérable, que Mauléon m'avait fait dénoncer aux gardes nationaux d'Aubusson, deux jours après le combat du pont de Bauze ?

— Oui, monsieur le baron.

— Comment le sais-tu ?

Il hésita pendant quelques secondes.

— Parle ! ou je...

— Vous ne m'en voudrez pas ?

— Parle !

— Vous ne me tuerez pas ?

— Je te le promets.

— Eh bien, c'est moi qu'il envoya pour prévenir la garde nationale.

— Bien ! Et quel intérêt avait-il ?

— Quel intérêt ? répondit Foucard. Ah ! si vous saviez tout ce qui s'est passé après le combat, mais je n'oserai jamais vous le dire...

Et, en effet, il n'osait pas. Il fallut réitérer mon serment de faire grâce. Enfin, il se décida.

— Eh bien, dit-il, c'est moi qui tenais les chevaux.

— Où? quand?

— Cinq minutes après le combat, lorsque Mauléon emporta la citoyenne Clélie blessée et évanouie...

Je passe le reste du récit de Foucard. Après tant d'années je sens la fureur me saisir encore, comme au premier jour, quand je me rappelle le crime monstrueux de Mauléon. Non, je vivrais cent mille ans avant de pouvoir pardonner... Ah! mon cher curé, vous qui prêchez une religion d'indulgence et d'amour, vous ne pourriez pas comprendre la rage dont j'étais, dont je suis encore possédé quand le souvenir... Peu s'en fallut que je ne coupasse la gorge à ce misérable dont chaque parole me perçait le cœur d'un trait empoisonné.

Cependant j'écoutai son récit jusqu'à la fin.

— Ecoute, lui dis-je, si tu veux avoir la vie sauve, tu vas me faire un serment terrible.

Il se voyait si près de la mort qu'il obéit avec empressement.

— Tu répéteras, lui dis-je, tout ce que tu viens de me dire...

— Oui, monsieur le baron.

— Aussi souvent que je te le commanderai.

— Oui, monsieur le baron.

— Devant tous les témoins qu'il me plaira de désigner?

— Oui, monsieur le baron.

— Et devant ceux-là seulement?

— Oui, monsieur le baron.

Il y eut un instant de silence. Foucard me regardait avec une anxiété mêlée d'épouvante. Il craignait que ma vengeance ne commençât par lui.

— Quelle somme Mauléon t'a-t-il donnée, lui dis-je enfin, pour payer le service que tu lui rendais ce jour-là?

— Cinq cents francs, monsieur le baron; mais j'étais depuis si longtemps à son service ! Ah ! si j'avais pu prévoir...

Je devinai qu'il allait entamer quelque discours hypocrite mêlé de remords feints et de paroles viles ; je l'arrêtai du geste.

— Où s'est-il réfugié ?

— Monsieur le baron, je n'en sais rien.

A sa mine, je devinai qu'il mentait et qu'il savait fort bien où retrouver Mauléon. Je pris le pistolet sur la cheminée, je l'armai lentement, je posai le bout du canon sur la tempe de Foucard, et j'attendis.

Il se débattait en désespéré.

— Au nom du ciel, monsieur le baron, ne tirez pas, et je vous dirai tout! Otez ce pistolet...

Je désarmai le pistolet et je le replaçai sur la cheminée.

— Au moins, dit-il, vous me protégerez, car il est homme à me tuer comme une mouche s'il savait que je l'ai trahi.

— Je ne promets rien, excepté de te tuer à l'instant si tu ne me dis pas où je le rencontrerai.

Le danger présent lui parut sans doute plus terrible encore que le danger à venir, car il me dit en soupirant :

— Monsieur le baron, Mauléon est à Paris sous son vrai nom de comte de Parthenay. Mauléon n'était qu'un nom de guerre.

— Et il demeure ?

— Rue Chantereine, 24.

— Comment le sais-tu ?

— Il m'a envoyé son adresse avec ordre de lui écrire tout ce qui se passe à Aubusson et aux environs. Je crois qu'il pense encore à la citoyenne Clélie.

Ces derniers mots faillirent coûter cher au malheureux Foucard. Lui, ce Mauléon, ce scélérat !... il penserait encore à Clélie ! Il oserait lever encore les yeux sur elle ! A cette idée, tout le passé me revenait en mémoire, et je me sentais transporté de fureur.

— Et la citoyenne Clélie ? dis-je encore. Sait-on ce qu'elle est devenue ?

— Je sais, dit Foucard, qu'elle est allée en Italie avec son frère. C'est là qu'il a été tué, on ne sait comment, car personne n'a pu expliquer cette mort. Elle est revenue au château de Fenestrange depuis trois mois, et je sais qu'elle a fait sous main des recherches pour retrouver Mauléon. On s'est même adressé à moi. Elle m'a fait offrir de l'argent si je voulais le dénoncer ; mais j'ai toujours refusé. Quand Mauléon partit, il me dit :

« — Foucard, ta tête et la mienne sont suspendues au même fil, prends garde à ta langue... »

Et en effet, je n'aurais rien dit si vous ne m'aviez pas menacé de me brûler la cervelle.

Quand il eut fini de parler, je coupai la corde avec laquelle j'avais lié ses pieds; mais je lui laissai les mains attachées.

— Lève-toi, lui dis-je, et suis-moi.

Il obéit, tout tremblant encore.

— Tu marcheras devant moi, lui dis-je. Tu ne t'écarteras jamais de plus de cinq ou six pas, sous peine d'avoir le crâne fracassé d'un coup de pistolet. Et maintenant, va!

— Où me conduisez-vous, monsieur le baron?

— Devant ton juge; — au château de Fénestrange. C'est la citoyenne Clélie qui décidera de ton sort.

— Ah! monsieur le baron, s'écria Foucard en sanglotant, c'est fait de moi! Jamais elle ne me pardonnera.

— Qu'elle pardonne ou non, ce n'est pas mon affaire. Souviens-toi que la vérité seule peut te sauver la vie.

A ces mots, je le poussai devant moi, et nous traversâmes en toute hâte Aubusson.

Je pris seulement la précaution, — pour ne pas causer d'inquiétude à mon hôtesse, de lui dire en peu de mots que je reviendrais dans deux jours, et que j'avais trouvé une excellente occasion de vendre la moitié de mes marchandises à la foire de Bourganeuf. Je laissai chez elle en dépôt l'autre moitié; je payai généreusement mon écot et je partis. Foucard, resté dans la rue, n'avait pas osé s'enfuir, de peur de mon terrible pistolet.

Il était environ minuit quand nous sortîmes d'Aubusson. Vers six heures du matin, nous arrivâmes sur la rive gauche du Thorion, en face du château de Fénestrange, et par la brèche du parc, j'aperçus une femme en deuil qui se promenait seule et pensive dans une allée de hêtres.

Quand elle fut au bout de l'allée, elle se retourna.

C'était Clélie.

V

Oui, Clélie elle-même.

Elle tenait de la main droite un livre ouvert, mais elle ne lisait pas. Son regard semblait perdu dans le feuillage des chênes. Son visage, d'une beauté presque idéale, avait gardé, malgré un profond désespoir, son admirable sérénité. En la voyant, je sentis les remords et les regrets qui doivent être, au sortir de ce triste monde, le partage des damnés.

— Hélas! pensais-je, voilà mon œuvre. C'est moi qui devais la défendre et donner ma vie pour elle; c'est moi qui suis le meurtrier de son père et de son frère; c'est moi qui l'ai livrée, sans le savoir, aux mains de cet infâme Mauléon!... Maudit soit le jour où je suis né!

Pendant que je faisais ces cruelles réflexions, elle

leva les yeux en s'avançant vers moi le long de l'allée, et ne me reconnut pas d'abord. Cependant, mon costume italien, mon chapeau rabattu sur les yeux, et ma longue barbe noire attirèrent son attention et lui causèrent peut-être quelque frayeur. Mais elle n'en fit rien paraître, et s'approcha de la brèche du parc avec autant de calme que si elle avait reconnu en moi un vieil ami de sa famille.

— Au nom de Dieu! monsieur de Fénestrange, me dit Foucard d'une voix étouffée, la citoyenne Clélie ne m'a pas encore vu (en effet, il était caché par le mur du parc), laissez-moi partir. Je n'oserai jamais...

Je fis trois pas de son côté et je lui dis :

— Si tu cherches à fuir, je te brûle la cervelle; mais je te permets de te cacher là-bas derrière ce rocher.

Ce qu'il fit sur-le-champ.

Puis je revins vers la brèche du parc où Clélie arrivait déjà.

Aussitôt, avant qu'elle eût le temps de dire un seul mot ou de faire une question, j'ôtai mon chapeau et ma fausse barbe.

Elle me reconnut, pâlit et s'appuya contre le mur pour ne pas défaillir. Je franchis la brèche et je la reçus dans mes bras; mais elle s'en dégagea aussitôt et me dit :

— Robert, que venez-vous faire ici? Avez-vous oublié?...

— Je n'ai rien oublié; mais je voulais venger Tibé-

rius, et vous et moi-même... Je suis venu chercher le scélérat...

— Il est parti. Personne ne sait ce qu'il est devenu. J'ai fait les plus grands efforts pour le retrouver et le saisir ; mais la crainte qu'il inspire a sans doute fermé la bouche à tout le monde. Son complice, ce misérable Foucard dont vous m'aviez parlé, a refusé, même à prix d'argent, de rien avouer. Les magistrats eux-mêmes tremblent, je crois, de se rencontrer face à face avec lui.

— Clélie, je suis sur sa trace. Dieu est juste... J'ai saisi ce Foucard. Je vous l'amène. Il sera l'instrument de la vengeance divine.

En même temps, je lui racontai sous quel déguisement et par quels moyens j'avais traversé l'Allemagne et passé le Rhin. J'osais à peine l'interroger moi-même.

— Et vous ?... lui dis-je enfin.

Elle me répondit en souriant tristement :

— Je vis avec mes morts.

Après un instant de silence, elle ajouta :

— Quand je suis revenue, rapportant d'Italie le corps de mon pauvre Tibérius (pardon, Robert, je vous afflige, et j'ai moi-même le cœur déchiré), je ne m'arrêtai pas à Aubusson ; je vins chercher ici la solitude et le silence. Tous mes voisins et les amis de ma famille ont respecté ma douleur, ou peut-être ont craint le contact de mon deuil. Quelle que fût leur pensée, je fus presque heureuse dans mon désespoir de n'avoir à subir les questions de personne. On sait vaguement que je suis mariée

et que mon mari a tué mon frère le jour de mes noces. On ignore mes autres malheurs, ma fille...

Je me détournai, frappé au cœur par ces deux mots si simples et si terribles. Clélie s'en aperçut et s'arrêta.

— Continuez, lui dis-je avec effort.

— Ma fille, que j'ai amenée ici, passe pour ma nièce. On croit qu'elle est née de Tibérius et d'une Italienne qu'il avait aimée à Nice et qui a disparu... Mais ajouta-t-elle en voyant un jardinier qui traversait le parc sans nous voir, venez ici ce soir, amenez Foucard; je veux l'interroger moi-même. Gardez votre déguisement pendant toute la journée, et ne rôdez pas trop autour du château de peur d'être reconnu par les paysans qui vous ont vu autrefois. Vers sept heures du soir, vous entrerez avec votre ballot de marchandises sur le dos, vous direz que vous êtes égaré et vous demanderez l'hospitalité. Adieu.

A ces mots elle me quitta et j'allai retrouver Foucard.

Quoique le pays soit presque désert en tout temps et le fût bien davantage encore à cette époque, j'étais assez embarrassé de cacher mon prisonnier. Un seul cri de Foucard pouvait attirer vingt témoins et causer ma perte. Or, à aucun prix je ne voulais mourir avant d'avoir tué Mauléon. J'avais soif de son sang. Il fallait donc agir avec prudence.

— Marche devant moi, dis-je à Foucard en le poussant du côté de la forêt.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-il en tremblant.

Souvenez-vous, monsieur de Fénestrange, que vous m'avez promis la vie sauve!

Dès que nous eûmes fait trois cents pas, je lui liai les pieds, je le bâillonnai avec mon mouchoir et je l'attachai solidement au tronc d'un hêtre. Il se laissa faire docilement de crainte de pis, et je lui promis de revenir bientôt et d'apporter des vivres.

Je passai la plus grande partie du jour à errer dans les villages voisins, portant sur mon dos mes marchandises, que je faisais valoir de mon mieux, en entremêlant mes discours de mots italiens pour mieux jouer mon rôle de colporteur. J'eus le plaisir de voir que les femmes et les enfants s'assemblaient autour de moi et regardaient avec étonnement mes vêtements étrangers. Personne ne me reconnut.

Vers midi, j'entrai pour déjeuner dans une auberge du village de Chavanat, qui est au coin du cimetière, et pendant qu'on me préparait l'inévitable omelette qui fait le fond de notre cuisine campagnarde, j'essayai de faire quelques questions au père François Crépin, qui était alors maire de la commune, mais auparavant il fallut subir les siennes et celles de sa femme, qui, tout en cassant les œufs et mettant le couvert, ne perdait pas un coup de langue et voulait savoir qui j'étais, si mon pays était beau, si Bologne valait mieux que Chavanat, si les Italiens n'étaient pas tous des brigands, etc., etc.

Je subis très-patiemment cet interrogatoire, après quoi je demandai à mon tour, — la bouche pleine, —

si j'avais chance de vendre mes marchandises à Chavanat et aux environs, s'il y avait des gens riches...

A cette dernière question, la bonne femme me répondit avec orgueil :

— Monsieur, nous avons ici des gens qui pourraient acheter toutes les marchandises que vous portez sur le dos avec leur revenu d'une semaine.

— Oh! m'écriai-je d'un air incrédule.

— Il ne faut pas dire : oh! monsieur l'Italien. Tenez, à une lieu d'ici, de l'autre côté de la rivière, la citoyenne Clélie a plus de douze *domaines*, sans compter la forêt de Fénestrange, le château, la maison d'Aubusson, le jardin, trois *domaines* dans la commune de Saint-Marc...

Ici j'interrompis l'énumération.

— Qu'est-ce que c'est que la citoyenne Clélie ?

— Ah! monsieur, c'est la plus honnête dame, la plus belle et la plus malheureuse qu'on ait jamais vue sous le soleil. Son père a été tué par un mauvais gueux qu'on appelait le baron de Fénestrange. On dit qu'elle l'a épousé sans le connaître parce qu'il avait pris un faux nom et qu'il s'est sauvé le jour même de ses noces, après avoir assassiné son beau-frère. La pauvre demoiselle est revenue désolée, comme bien vous pensez, et s'est renfermée dans son château. On dit qu'elle a fait vœu de ne voir personne. Elle vit seule avec ses domestiques et une petite fille qui est, dit-on, sa nièce, et qu'elle a ramenée d'Italie. Elle ne parle jamais, mais on

ne lui en veut pas. On sait bien que ce n'est point par fierté, car elle donne presque tout son revenu aux pauvres gens. Ah! si tous les riches avaient été comme elle, on n'aurait pas eu besoin de faire la Révolution !...

Enfin la bonne femme se répandit en éloges infinis de la bonté, de la douceur, de la générosité de Clélie. Elle se lassait aussi peu de parler que moi de l'entendre; mais le soleil, qui commençait à descendre vers l'horizon, m'avertit qu'il était temps de rejoindre Foucard. J'emportai du pain, du vin et du fromage, et j'allai retrouver mon prisonnier dans la forêt.

Il m'attendait avec une anxiété facile à concevoir. J'ôtai son bâillon, je déliai ses mains et je l'exhortai à manger, ce qu'il fit de grand appétit.

Pendant ce temps la nuit venait. Nous entendions le bêlement des moutons qui rentraient à l'étable, le mugissement des bœufs, les aboiements des chiens, et ce murmure confus de tous les êtres qui semblent se préparer au sommeil.

Quand toutes les portes du château furent fermées, et que, le bruit des hommes et des animaux ayant cessé, je n'entendis plus que le fracas du Thorion qui se brisait contre les rochers au bas de la colline, je liai de nouveau les mains de Foucard, je le déposai dans le parc où j'entrai par la brèche, puis j'allai sonner la cloche de la grande porte d'entrée du château.

Un paysan vint m'ouvrir. Il tenait un fusil et me demanda qui j'étais.

— Je suis, dis-je, un colporteur italien, le signor Corsi. J'ai perdu mon chemin dans les montagnes, et...

— Attendez, interrompit le paysan.

Il referma la porte, me laissant dehors, et alla consulter Clélie. Au bout de quelques minutes, il revint et me dit :

— Signor Corsi, suivez-moi.

Je le suivis, en effet, dans la grande cuisine du château de Fénestrange que je connaissais si bien. Tout le monde était à souper, et je fus invité à m'asseoir à la même table que les métayers, ce que j'acceptai sans difficulté.

Mais, au lieu de manger, je considérais avec tristesse cette vieille maison qui avait appartenu si longtemps à ma famille, et je repassais tristement dans ma mémoire les souvenirs de mon enfance.

Ici, au coin de la vaste cheminée, s'asseyait autrefois mon père. En face était le fauteuil de ma mère. Je reconnaissais ces grands chenets de fer, surmontés de têtes de licornes qui m'avaient fait rêver si souvent; cette plaque de cheminée ornée d'un bas-relief de bronze où le jeune David était représenté donnant la mort à Goliath ; ces grosses poutres norcies par le temps et par la fumée, couvertes de toiles d'araignée et contemporaines de saint Louis, si ce n'est peut-être de Charlemagne.

Que de changements en cinq années! Ma famille était détruite, mon nom était maudit de tout le monde; bien

plus, il était oublié, et j'étais obligé de me cacher aux yeux des hommes.

A cette pensée, je sentis mon cœur se serrer, mais bientôt je repris courage. Après tout, mon malheur, si grand qu'il fût, n'était pas mérité, et sans pouvoir percer les ténèbres de l'avenir, je sentais bien qu'il ne me restait plus grand'chose à craindre, excepté pour ma vie, dont j'avais fait d'avance le sacrifice. Enfin, sans savoir encore quel accueil me réservait Clélie, j'étais tout entier au bonheur de la revoir.

Au milieu de ces réflexions, on m'avertit qu'elle voulait me parler et qu'elle m'attendait dans la grande salle du château.

V

Clélie était assise près de la cheminée, car la nuit était belle, mais froide, et déjà l'on faisait du feu dans le château. Elle lisait le livre que j'avais vu le matin dans ses mains, ou plutôt elle se donnait, je crois, une contenance et cherchait à dissimuler son émotion.

Quant à moi, j'étais si troublé de joie, de tristesse, d'espérance, de désespoir, d'amour et de pitié, que je pouvais à peine prononcer un mot. Je sentais que mon

sort allait se décider là, et probablement pour toujours; cependant j'aurais à peine osé dire ce que je désirais.

Elle se leva pour me recevoir, fit quelques pas au-devant de moi et me tendit une main que je baisai, — trop tendrement sans doute, car elle la retira sans affectation et sans colère et me fit signe de m'asseoir.

J'obéis et je gardai assez longtemps le silence, tant j'avais peur de mes propres paroles. Enfin elle me dit :

— Vous avez voulu me voir, Robert?

Je sentis que sa voix était altérée. Son émotion me rendit un peu de courage.

— Je croyais, dit-elle, que nous étions séparés pour jamais.

— Pour jamais! Clélie, avez-vous pu le penser? Ne sommes-nous pas liés aussi bien que séparés pour la vie? Ne vous ai-je pas aimée d'un amour profond, unique, passionné? Ne m'avez-vous pas aimé vous-même?...

Elle fit un mouvement.

— Ne niez pas! continuai-je. Vous me l'avez dit vous-même dans ce jour funeste... Clélie, devant Dieu et devant les hommes, ne suis-je pas votre mari? Ne m'avez-vous pas donné votre foi librement, quand vous me croyiez coupable d'un crime abominable? Serez-vous toujours implacable?

— Implacable! moi! dit-elle avec un sourire mélancolique... Plût à Dieu que je pusse me pardonner à moi-même aussi bien que je vous pardonne! Plût à Dieu

que l'image sanglante de mon pauvre Tibérius tué par ma faute ne fût pas toujours entre vous et moi... Voilà, Robert, voilà le crime que je ne me pardonnerai jamais. Oui, celui-là, et un autre encore que je n'ai pas commis... ajouta-t-elle à voix basse. Voilà ce qui nous sépare à jamais.

Cette âme généreuse et fière ne pouvait pas se résigner à son malheur. Le crime irréparable de Mauléon l'avait presque avilie à ses propres yeux. Elle m'aimait encore, je le voyais, mais elle aurait craint de rougir devant son mari. Cette femme charmante, victime d'une atroce destinée, se condamnait elle-même à l'isolement et au malheur.

Je sentais tout cela, mais je ne désespérais pas de la fléchir. Et cependant, au fond, tout au fond de l'âme, un secret instinct m'avertissait qu'elle avait peut-être raison de rester inflexible. Oui, en dépit de mon amour, j'admirais sa résolution, et je ne la désapprouvais pas, tout en faisant les plus grands efforts pour la vaincre.

Je voulus me jeter à ses genoux. Elle me releva et me dit, en montrant du doigt un tableau qui était placé au-dessus de la cheminée :

— Tibérius vous regarde.

Je levai les yeux. En effet, c'était le portrait de Tibérius en uniforme, qu'il avait fait peindre à Milan par un peintre italien du plus grand mérite.

Je le reconnus sur-le-champ. C'était bien son franc et gai visage, ses yeux pleins de douceur et de vivacité,

cet air insouciant et intrépide qui m'avaient séduit dès le premier jour. Cher et malheureux ami ! Il semblait sourire à son meurtrier

A cette vue, je sentis mon cœur se fondre et mes yeux se remplir de larmes.

Les beaux jours du passé me revinrent en mémoire, les longues soirées sous la tente, les bivouacs en plein air, les charges de cavalerie que nous faisions ensemble au galop, sur des carrés d'infanterie autrichienne, et la voix joyeuse de Tibérius, qui me disait, en piquant des deux par-dessus les haies et les fossés pour joindre plus tôt l'ennemi :

— Allons, Robert, encore un coup de sabre pour la République et pour l'honneur des dames ! Faisons voir à ces Kaiserlicks ce que c'est qu'un soldat de la liberté !

Hélas ! ces temps heureux n'étaient plus. Nous ne devions plus nous revoir, si ce n'est au delà du tombeau; mais là, je retrouverai Tibérius. Il me pardonnera, il m'a pardonné déjà, je le sais, je le sens, et mes regrets, qui ne finiront qu'avec ma vie, ne sont plus mêlés de remords. Je retrouverai dans le pays des âmes tous ceux que j'ai aimés, — Tibérius, Clélie, d'autres encore...

Ici le vieux Fénestrange s'arrêta un instant. Je regardais avec admiration sa belle et noble tête blanchie par le temps, mais toujours imposante et ferme. On eût dit un grand chêne qui a subi les orages et les tempêtes de

huit siècles, mais qui résiste encore et domine de loin tous les autres arbres de la forêt.

Enfin il reprit son récit :

— Pendant un instant mes larmes se confondirent avec celles de Clélie, car le même souvenir et la même pensée nous avaient frappés tous les deux. Elle me tendit la main et dit :

— Robert, en présence de ce cher mort que nous avons tant aimé, notre amour serait un sacrilége.

Je n'osai rien répliquer.

Après un assez long silence elle ajouta :

— Songeons plutôt à exécuter ses dernières volontés. Robert, le vrai meurtrier de Tibérius, ce n'est pas vous, c'est cet exécrable Mauléon. C'est lui qu'il faut punir. Amenez-moi Foucard. Où l'avez-vous déposé ?

— Dans la garenne, à cinquante pas du château.

— Et surtout, prenez garde qu'on ne le voie. Je veux l'interroger moi-même.

Je traversai la cuisine. Les domestiques et les métayers étaient déjà couchés, suivant l'usage de la campagne et dormaient de toutes leurs forces. Clélie tira elle-même le verrou et m'ouvrit la porte.

Le malheureux Foucard, à demi-mort de froid, m'attendait, étendu par terre dans la garenne, et ne se fit pas prier pour me suivre, quoiqu'il tremblât de se trouver devant Clélie. Personne ne remarqua notre rentrée.

La figure de mon prisonnier, contractée par la haine et la peur, était vraiment hideuse ; aussi, pour rassurer

Clélie, je ne déliai que les jambes. Les mains restèrent liées derrière le dos.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Clélie.

— Jean Foucard, madame, ancien sergent de la maréchaussée, et qui vous demande pardon à genoux...

En même temps, il s'agenouilla et voulut se rapprocher, mais elle s'écarta avec frayeur et dégoût. Aussitôt, je l'enlevai d'une main par le collet de sa veste et je le remis sur ses pieds...

— Monsieur de Fénestrange, dit Clélie, interrogez-le vous-même.

J'obéis, et Foucard, interrogé par moi, raconta de point en point tout le combat du pont de Bauze, la mort des gendarmes, la dispersion des assaillants. Arrivé là, il s'arrêta, n'osant aller plus loin. Je fis encore deux ou trois questions, mais avec ménagement, de peur d'offenser Clélie. Je voulais seulement qu'elle ne pût pas douter que Mauléon était le vrai coupable.

— Où se cache-t-il ? demanda-t-elle encore.

— A Paris, rue Chantereine, répondit Foucard sans hésiter.

— C'est bien, dit alors Clélie. Monsieur de Fénestrange, rendez la liberté à ce bandit. Il ne lui sera rien fait. Il ne sera point cité en justice. Il ne sera ni accusé ni témoin, car je n'ai pas besoin de son témoignage, et ce n'est pas aux juges que je demanderai le châtiment de Mauléon.

Foucard pouvait à peine en croire ses yeux et ses

oreilles. Je le conduisis jusqu'à la brèche du parc, je lui déliai les mains et, pour adieu, je lui donnai cet avis :

— Coquin, si tu t'avises de dire jamais un mot de ce que tu as vu ce soir, tu es un homme mort. Tu me connais ! J'irai te chercher jusqu'au fond des enfers !

— Ah ! monsieur le baron, s'écria le misérable en joignant les mains, pouvez-vous croire?... Ah ! si jamais l'on me rattrape à tirer des coups de fusil, la nuit, sur des gendarmes de la République, je consens qu'on me pende tout de suite sur la place d'Aubusson. Adieu, monsieur le baron.

En même temps, il s'éloigna au pas de course, et disparut bientôt dans les ténèbres.

J'eus tort de l'épargner. On ne devrait jamais faire grâce aux assassins et aux traîtres.

Je revins cependant au château, où Clélie m'attendait encore.

— Les renseignements qu'on m'envoie sur Mauléon, dit-elle, s'accordent parfaitement avec ce que nous a dit ce misérable Foucard.

— Vous avez des renseignements ? m'écriai-je étonné.

— Mon premier soin, dit Clélie, après mon retour en France, a été de rechercher ce scélérat. Foucard se taisait, quoiqu'on lui eût offert plus de vingt mille francs pour le corrompre. Mais il a sans doute plus de peur de

Mauléon que d'avarice. J'ai essayé d'un autre moyen.

Mon père, avant la Révolution, avait un clerc nommé Bourgoin, homme habile en affaires et qui a fait fortune à Paris. C'est lui que j'ai chargé de faire des recherches. Comme il habite Paris depuis longtemps et connaît par état toute sorte de gens (il est agent de change), il est reçu partout, dans les salons du Directoire et dans ceux des ci-devant nobles ou des émigrés rentrés. Mauléon, qui est intrigant et qui a grande envie de s'enrichir, devait à coup sûr aller dans les deux partis, et Bourgoin pouvait aisément s'informer de lui et connaître sa vie présente et son vrai nom, car j'ai toujours soupçonné (et mon père aussi vers la fin de sa vie) qu'il avait pris un nom supposé pour se dérober plus aisément aux recherches de la police républicaine.

Or je sais tout maintenant. Voici ce que m'écrit Bourgoin :

VII

« **Paris, 1er décembre 1797.**

« Madame, j'ai reçu votre honorée du 15 octobre, et « je me serais empressé d'y répondre si je n'avais été

« contraint de faire des recherches très-longues et très-
« difficiles.

« Ces recherches, je dois le dire d'abord, me sem-
« blent avoir heureusement abouti. Je crois avoir mis
« la main sur l'individu dont vous m'avez fait l'honneur
« de m'envoyer le nom et le signalement, mais je suis
« bien loin encore de posséder la preuve qu'il ait pris
« la moindre part au meurtre abominable dont le feu
« citoyen Dupuy (Brutus), votre respectable père, fut
« victime sur le pont de Bauze dans la nuit du 4 au 5
« thermidor, an II de la République française, une et
« indivisible. Au reste, cette preuve viendra sans doute
« plus tard. L'essentiel est qu'on sache où trouver le
« coupable, s'il est vraiment coupable, comme vous le
« croyez, et comme un instinct secret, non vérifié par
« l'expérience, me porte à le croire.

« Trois hypothèses étaient, à première vue, presque
« également probables, dans le cas où il aurait pris
« part au crime dont vous l'accusez.

« Première hypothèse :

« Ou le sieur Mauléon, que vous soupçonnez d'avoir
« fait autrefois la guerre civile en Vendée contre les
« Républicains, aura rejoint les Vendéens, ses amis et
« ses compatriotes.

« Deuxième hypothèse :

« Ou le sieur Mauléon aura cherché un refuge en
« pays étranger, — en Angleterre, par exemple, ou en
« Espagne, ou en Prusse, ou en Russie.

« Troisième hypothèse :

« Ou ledit Mauléon sera venu à Paris, patrie com-
« mune de tous les hommes qui n'en ont pas, aussi bien
« que de tous les beaux génies dont le genre humain
« s'honore.

« Dans les trois hypothèses, il était à peu près cer-
« tain que ledit Mauléon aurait soin de changer de nom
« pour dérouter les soupçons et pour effacer jusqu'aux
« dernières traces de son séjour à Saint-Julien.

« Et voyez, madame, si j'avais raison ! Toutes mes
« conjectures se sont vérifiées. Vous allez voir com-
« ment.

« Parmi mes clients les plus considérables se trouve
« le citoyen Fouché, l'ancien conventionnel, l'ami de
« Collot-d'Herbois, — celui qui écrivait en l'an II, au
« Comité de salut public :

« *Nous n'avons qu'une manière de célébrer la vic-*
« *toire* (*la prise de Toulon*) : *nous envoyons ce soir*
« *deux cent treize rebelles sous le feu de la foudre.* »

« En ce temps-là, le citoyen Fouché ne demandait
« qu'à fusiller les aristocrates ; mais il a mis de l'eau
« dans son vin, et maintenant il est homme d'ordre
« autant que personne ; il donne la main à Barras, aux
« modérés, aux émigrés ; il déplore les excès de la
« Révolution, il est assidu dans le salon de madame de
« Staël, il fréquente le ministre Talleyrand, et, sans se
« brouiller avec ses anciens amis, il s'en est fait de
« nouveaux et sait se rendre nécessaire aux puissants.

« Entre nous, je crois qu'il fait un peu la police pour « le compte de Barras, en attendant qu'il la fasse « contre Barras. Mais ce ne sont pas mes affaires.

« Donc, il y a trois semaines environ, étant après « dîner chez ce personnage, et causant avec lui de la « hausse et de la baisse des fonds publics, je lui de- « mandai, suivant vos instructions, s'il ne connaissait « pas (il connaît toute la terre) un certain aventurier « nommé Mauléon, échappé des massacres de la Ven- « dée, et qui avait passé quelques mois à Saint-Julien, « il y a deux ou trois ans.

« — Je ne connais personne de ce nom, répliqua « Fouché; mais quel intérêt pouvez-vous avoir ?...

« Je répondis qu'un parent éloigné de ce Mauléon « venait de mourir et lui léguait, à ce que je croyais, « un héritage de quelques milliers de francs, et que « j'étais chargé de retrouver l'héritier.

« Ainsi que vous me l'aviez recommandé, je n'insis- « tai pas davantage pour ne pas exciter les soupçons de « Fouché, qui cherche toujours à pénétrer les secrets de « tout le monde pour en tirer parti; et, sans attendre « beaucoup de cette ouverture, je continuai, mais inu- « tilement, mes recherches.

« Mais ce qui tombe dans l'oreille de Fouché n'est ja- « mais perdu. Le soir du dernier décadi, après le whist, « au moment où j'allais me retirer, il me retint et me dit:

« — J'ai trouvé votre homme.

« — Quel homme? demandai-je avec une feinte sur-

« prise, car je ne voulais pas qu'il pût deviner à quel
« point sa découverte m'intéressait.

« — Eh! parbleu! ce Mauléon, dont vous me parliez
« l'autre jour. D'abord il ne s'appelle pas Mauléon, mais
« Parthenay, — le ci-devant vicomte de Parthenay. En
« quittant Saint-Julien, où il a dû laisser de fâcheux sou-
« venirs, car il n'en parle pas volontiers non plus que
« de sa campagne de Vendée, il est retourné dans le bo-
« cage pour reprendre son ancien métier de chouan;
« mais les bleus et le général Hoche faisaient si bonne
« garde, qu'après quinze jours il a été forcé de déguer-
« pir de peur d'être fusillé. Il s'est sauvé en Prusse. Là,
« je ne sais comment, il a su se faire passer pour un
« personnage d'importance (et en effet, c'est un homme
« intelligent, hardi et peu scrupuleux). M. d'Haugwitz l'a
« pris pour confident, ou, si vous voulez, pour agent se-
« cret. Pendant qu'on négociait le traité de Bâle avec la
« Prusse, Mauléon, ou plutôt Parthenay (car Mauléon est
« le nom de sa mère), a fait plusieurs fois le voyage de
« Paris et apporté au Directoire des propositions secrètes
« de M. d'Haugwitz. Aujourd'hui même encore, sans
« aucun titre officiel, il est chargé de certaines négocia-
« tions au sujet du Hanovre ou des indemnités ecclé-
« siastiques, car vous savez qu'il n'y a pas un prince
« allemand qui ne rêve de faire fortune aux dépens de
« l'Église catholique.

« — Comment avez-vous appris tous ces détails?
« demandai-je en interrompant Fouché.

« Il sourit finement et répondit :

« — C'est mon secret. Sachez seulement que je sais « tout, comme si j'étais le ministre de la police lui- « même...

« (Et en effet, ce diable d'homme voit tout et entend « tout, ou plutôt tous les espions de l'univers affluent « chez lui comme chez leur chef naturel.)

« — Ce n'est pas tout, continua Fouché. Parthenay « a une maîtresse, jolie fille, ma foi, qu'il partageait « avec Barras, et qui est la cause principale de sa for- « tune. Cette fille, qui prend le nom de madame d'Al- « bret, et qui se vante d'avoir perdu son mari et sa « fortune pendant la Révolution, était, je crois, blan- « chisseuse à Bressuire et l'a suivi partout. Aujour- « d'hui, blanchisseuse ou grande dame, c'est une « puissance, et il faut compter avec elle... Du reste, « c'est la seule prise qu'on puisse avoir sur ce Mauléon, « car, pour lui, c'est un homme de bronze qui ne parle « que quand il lui plaît, et qu'il est presque impossible « de surprendre. Aux premiers mots, il est en garde et « sous les armes... Et maintenant, quel est cet héritage « dont vous m'avez parlé ?

« J'hésitai un peu, et je finis par répondre qu'on m'avait « seulement chargé de prendre des renseignements.

« — Bien ! dit Fouché. Je m'en doutais. C'est un en- « nemi qui veut connaître le côté faible, n'est-ce pas, « avant d'attaquer ? Bien... bien... je ne vous demande « pas vos secrets. Je les apprendrai sans vous. Bonsoir...

« Ah ! encore un mot. Parthenay demeure rue Chante-
« reine, 24.

« Quelque confiance que j'eusse dans la sagacité de « Fouché, j'ai cru devoir prendre de nouveaux rensei- « gnements et ne point agir à la légère. J'ai donc tâché « de rencontrer le vicomte dans le salon de M. de Tal- « leyrand, ministre des relations extérieures, et j'ai fait « en sorte d'être placé à table près de madame d'Albret, « qui est bien, toute blanchisserie à part, une magni- « fique créature, mais plus innocente et plus simple que « l'enfant qui vient de naître, et qui m'a dit en quelques « mots (croyant tout cacher) tout ce que je voulais « savoir.

« Naturellement, je n'ai pas sonné mot de l'assassinat « de mon défunt et regretté patron, votre respectable « père. Il ne faut pas tout demander en un jour. Cathe- « rine, ou, si vous voulez, madame d'Albret, m'en a dit « assez, néanmoins, pour causer les plus vives inquié- « tudes à Mauléon, qui, placé à l'autre côté de la table, « en face de nous, essayait vainement de rompre la con- « versation.

« Enfin, après dîner, n'y tenant plus, il a rejoint « madame d'Albret, et lui a dit tout bas, en me regar- « dant, cinq ou six mots qui l'ont fait rougir et pâlir ; « puis il est venu vers moi, qui cherchais à l'éviter.

« A vous parler franchement, madame, cette avance « qu'il me faisait m'a causé une certaine frayeur, car « on n'est pas bien aise (en supposant, comme je le

« suppose en effet, que vos soupçons soient fondés), on « n'est pas bien aise, dis-je, de se trouver en tête-à-tête « ou à peu près avec un assassin.

« Mais il a su manœuvrer avec tant d'art, et m'a si « bien resserré entre le mur et lui, que je n'ai pas pu « m'échapper. Au reste, j'avais tort de craindre, car il « a pris en m'abordant son sourire le plus aimable, et « m'a demandé s'il n'avait pas l'honneur de parler à « M. Bourgoin, le plus estimé, le plus loyal et le plus « habile de tous les agents de change de Paris ; et, sur « ma réponse affirmative, il a protesté qu'il était vrai- « ment heureux et charmé de faire connaissance avec « moi, qu'il avait entendu mon éloge dans vingt mai- « sons différentes, et qu'enfin il ne tenait qu'à moi « d'avoir un client de plus.

« Je me suis incliné en protestant, de mon côté, que « mon désir le plus vif était de lui offrir mes services.

« Et, en effet, il est venu ce matin, apportant d'avance « un bon de vingt mille livres sur le banquier de l'am- « bassade prussienne et me chargeant d'acheter pour « son compte de la rente cinq pour cent, qui va monter « rapidement, dit-il, grâce à la paix.

« Sa tactique est bien claire. Il se voit menacé sans « savoir ce qui le menace. Mes questions, dont il a fort « bien aperçu le but, car il a l'esprit prompt et péné- « trant, lui font soupçonner quelque chose. Il cherche « à parer le coup.

« Comme je n'avais pas mission d'aller plus loin, je

« vous envoie, Madame, les renseignements qui précè-
« dent, et je vous prie de croire à l'entier dévouement
« de votre respectueux serviteur et ami,

« Marcus Bourgoin,
« Agent de change,
« Rue Richelieu, 98. »

Quand cette lecture fut terminé :

— Gardez cette lettre, dit Clélie. Et maintenant, que devons-nous faire ?

VIII

J'avais une telle soif de vengeance et un désir si violent de retrouver cet exécré Mauléon, que j'aurais voulu partir sur-le-champ de crainte de perdre sa trace. Il me semblait que chaque heure de délai pouvait lui sauver la vie; je comptais pour rien le danger que je courais moi-même et je ne pensais qu'à poursuivre l'ennemi.

— Il faut agir avec prudence, continua Clélie. Vous êtes condamné à mort par contumace. N'allez pas tomber dans les filets de l'aveugle justice des hommes. Le moindre éclat pourrait vous perdre, et je perdrais avec

vous le seul... *ami* qui me reste. Le tigre a flairé le piége; il doit être sur ses gardes ; il a des amis puissants; il connaît Barras et Fouché; il peut vous faire saisir et fusiller peut-être... Mon malheureux frère et moi nous resterions sans vengeance.

— Que faire alors ?

— Nous ne pouvons pas donner de preuves qu'il ait trempé dans la mort de mon père, car, excepté vous, Robert, tous les témoins survivants ont intérêt à se taire; de plus, il est tel crime dont la victime doit rougir autant que le criminel. C'est un cruel avantage que ce misérable a pris sur nous... Je ne veux donc m'en fier qu'à vous-même et à moi du soin de la vengeance. Nous partirons, vous demain soir, et moi deux jours après pour Paris, par deux routes différentes. Nous nous retrouverons là, comme par hasard, dans huit jours, à l'hôtel du *Dauphiné*. En arrivant, je m'adresserai à Bourgoin, à qui j'ai déjà confié de notre secret tout ce qu'il a besoin d'en savoir. Bourgoin est honnête homme; il aimait beaucoup mon père, qui a contribué à sa fortune; il est de bon conseil; il nous aidera, et, s'il en est besoin, il vous fournira le moyen de vous cacher. Vous, pour mieux jouer votre rôle de colporteur, laissez-moi vos marchandises. J'achète tout en bloc et je vous le paye comptant.

Je fis un geste de refus.

— N'ayez pas d'inutile fierté, ajouta Clélie. Votre propriété de Grangeneuve est sous le séquestre, et vous

ne pouvez pas recevoir un centime de vos métayers. Tous les frais du procès qu'on vous a fait après... après le funeste combat du pont de Bauze...

Ici sa voix s'altéra. Il y eut un instant de silence. Enfin elle reprit :

— Tous ces frais sont à votre charge ; et même, si vous pouviez rentrer en possession de votre bien, vous seriez à demi ruiné... Vous devez donc accepter ce que je vous offre, ou plutôt ce qui vous appartient... Hélas ! mon cher ami, regardez autour de vous, ce château n'est-il pas le vôtre ? N'est-ce pas ici que vous êtes né ? N'est-ce pas ici qu'en des temps plus heureux, j'avais espéré ramener... mon mari ? Pauvre Tibérius ! dans ses rêves, il se faisait une joie de venir passer ici sa vie avec nous ?...

Je ne puis vous dire le charme délicieux et mélancolique de la voix de Clélie lorsqu'elle rappelait ce cher et douloureux souvenir. A peine étais-je maître de moi-même. J'aurais voulu tomber à ses genoux et lui dire : « Clélie, ma Clélie, soyons unis pour toujours. Qui peut « nous le défendre ? Ne sommes-nous pas, toi et moi, « attachés l'un à l'autre par un lien indissoluble ? La « mort de ton père a vengé celle du mien. Si j'ai tué Ti- « bérius, n'ai-je pas dû me défendre ? Devais-je me laisser « soupçonner d'un crime infâme ? Que reste-t-il donc « entre nous ? N'es-tu pas la plus noble et la plus pure « des femmes ? Dois-tu te punir toi-même du crime « qu'un scélérat a commis ? N'es-tu pas ma femme

« légitime? Ne nous aimons-nous pas malgré tant de « malheurs? Qui peut donc nous séparer encore? »

Clélie lut sans doute ces pensées dans mes yeux, car elle se leva et, se dirigeant vers la porte :

— Pierre ! dit-elle.

A cet appel, l'homme qui était venu m'ouvrir la porte du château se leva du coin de la cheminée où il dormait, assis dans la cuisine.

— Pierre, tu vas conduire le signor Corsi dans la petite maison qui est à côté de celle du métayer. Tu lui donneras du pain, du vin, du jambon et un bon lit. Il est trop tard pour retourner cette nuit à Saint-Julien. D'ailleurs, les chemins ne sont pas sûrs.

Puis, montrant du doigt mes marchandises, qu'elle déballait à la hâte :

— J'ai fait des emplettes pour ta femme et pour toi, dit-elle, et aussi pour les métayers. Je vous donnerai cela demain.

— Ah ! citoyenne Clélie, dit le pauvre Pierre, vous êtes la fille du bon Dieu. Vous ne pensez jamais aux pauvres gens que pour les consoler par de bonnes paroles ou pour les aider quand ils sont dans la peine.

Comme il sortait le premier pour me montrer le chemin, je me retournai et je dis à Clélie, en serrant la main qu'elle me tendait :

— Vous le voyez, tout le monde vous aime !

— A quoi sert d'être aimée, puisqu'il ne m'est pas permis d'aimer? répliqua-t-elle.

Elle était alors debout sur le seuil de la porte. Elle leva les yeux vers le ciel et ajouta :

— Nous nous aimerons là-haut, Robert.

A ces mots, le paysan, qui avait déjà fait quelques pas, se retourna, voyant que je ne le suivais pas. Alors Clélie, d'une voix affectueuse et presque gaie, me cria en fermant la porte :

— *Buona sera*, signor Corsi. J'espère que vous ne partirez pas demain sans me revoir.

IX

Le paysan qui me servait de guide ne me reconnaissait pas, quoique je le connusse fort bien, car il était né dans le petit village de Saint-Yrieix, à cinq ou six kilomètres de Fénestrange, et je l'avais vu souvent venir entendre la messe au château, avant la Révolution. Il avait environ trois ou quatre ans de plus que moi, mais j'étais beaucoup plus robuste que lui, et bien souvent, étant enfants tous deux, nous avions fait assaut de coups de poing.

Quand nous arrivâmes vers la porte de la maison où je devais passer la nuit, je reconnus l'ancien logement

de l'homme d'affaires de mon père. C'est là que Clélie me donnait l'hospitalité, soit pour ne pas exciter la curiosité et peut-être les discours des paysans en recevant un colporteur italien sous son toit, soit par un sentiment de délicatesse féminine que je ne pouvais m'empêcher de respecter.

Au reste, ma chambre à coucher, quoique fort simple, était proprement meublée. Un bon feu brillait dans la cheminée. Un jambon tout entier, un morceau de veau froid, une soupe aux choux toute fumante et trois bouteilles de vieux vin de Périgord étaient sur la table. Le linge était d'une blancheur exquise, et je voyais, sans qu'on me l'eût dit, que Clélie elle-même avait dû s'occuper des préparatifs et de l'arrangement de mon souper.

Cependant elle avait su, par prudence, borner l'hospitalité à ce qu'exigeait mon humble métier de colporteur.

A la vue de ce souper succulent, les yeux de Pierre commencèrent à briller, et je devinai que le fumet de la soupe aux choux, et surtout du jambon, excitait son appétit. Je lui offris de souper avec moi, et le brave garçon ne se fit prier que de la bonne sorte.

Malheureusement, on ne m'avait laissé qu'une table ronde, trop petite pour deux convives. Pierre offrit d'abord de manger debout, mais je n'y consentis pas.

— Il y a bien une autre table, ajouta-t-il, mais elle est si grande et si massive qu'il faut dix hommes pour

la transporter de la chambre où elle est jusque dans celle-ci.

— Oh ! oh ! dis-je en riant, montrez-moi donc cette table.

Et, à son grand étonnement, je la saisis et l'emportai facilement sans son aide.

— Ah ! seigneur Dieu ! s'écria-t-il presque effrayé, quel poignet vous avez, signor Corsi ! Je crois qu'il n'y a dans le monde entier que le ci-devant baron Robert de Fénestrange et vous qui puissiez faire un pareil tour de force.

A ce mot je sentis mon imprudence. J'avais failli me faire reconnaître, et je pris un air indifférent pour dire :

— Oui, nous autres Italiens, nous avons le poignet assez ferme... Mais qu'est-ce donc que ce baron de Fénestrange?

— Ah ! mon Dieu! c'est un brigand qui a quitté le pays, où, sauf votre respect, signor Corsi, il avait tout à fait *fini de bien faire*... C'est lui qui a tué le père de la citoyenne Clélie, et il en a tué bien d'autres, à ce qu'on dit, sans compter ce qu'on ne sait pas... On dit même qu'il a épousé madame, et qu'il a tué son frère en trahison, car c'est un bandit sans foi ni loi... Tenez, moi qui l'ai connu...

J'arrêtai ici mon interlocuteur. Je venais de reconnaître une fois de plus qu'il ne faut jamais écouter aux portes ou cacher son nom quand on désire entendre son éloge. Au reste, je n'en voulais pas trop à ce brave

garçon, qui n'était évidemment que l'écho du bruit public.

— Mais, dis-je en lui offrant une tranche de jambon et remplissant son verre, est-ce que la citoyenne Clélie n'a point de famille autour d'elle?

— Point de famille! dit Pierre; non, car son mari a tué son frère Tibérius et s'est sauvé un quart d'heure après le mariage. On n'a jamais su pourquoi, et la pauvre jeune dame n'est, comme vous voyez, ni femme, ni fille, ni veuve... mais elle élève une petite nièce...

A ces mots je me sentis mordu au cœur. Une petite nièce! sa fille sans doute.

— Quelle nièce?

— C'est la fille de son frère, qui est née en Italie. Le citoyen Tibérius n'était pas marié, à ce qu'ils disent; mais madame, se voyant sans famille, a adopté la petite, qui a aujourd'hui près de trois ans.

— Elle s'appelle?

— Tibéria. Un drôle de nom de chrétienne; mais vous savez... C'était le nom de son frère, dont la pauvre jeune dame ne peut pas parler sans pleurer. La petite est jolie comme un ange; elle a tout l'air de la famille, et des yeux bleus sous des cils noirs et longs comme sa tante; mais, par moments, elle paraît si sauvage qu'on la prendrait pour une petite panthère, comme celle que j'ai vue en 1790 à Saint-Julien et qui venait de plus de trois mille lieues. Ça doit être le sang de sa mère... Jean Rosier de Néoux, qui revient d'Italie (il était dans

la 26e demi-brigade), m'a raconté que les Italiennes ont des stylets dans toutes leurs poches et qu'elles vous percent le cœur pour un oui, pour un non. C'est peut-être vrai, c'est peut-être faux... Ma foi, je n'irai pas voir... Tant il y a que la petite Tibéria est tantôt douce comme un agneau, tantôt elle s'emporte comme un cheval échappé, et l'on croirait qu'elle va vous poignarder avec ses yeux. Madame en est folle et fait toutes ses volontés... Mais vous la verrez demain, signor Corsi; elle vient tous les matins se promener autour de la maison avec Catherine, et quelquefois seule, car elle n'a peur de rien.

Pierre but encore quelques verres de vin et partit.

Pour moi, fatigué des courses et des émotions de la journée, je me couchai sur-le-champ et j'eus un rêve singulier.

Il me sembla que j'allais me marier avec Clélie, et que Tibérius, mon père et celui de Clélie nous servaient de témoins. Puis un grand tumulte se fit. Mauléon parut, armé d'un poignard, et tua Clélie, qui tout à coup se changea en Tibéria et poignarda Mauléon à son tour, ou bien en fut poignardée; — je ne pus jamais deviner lequel des deux.

A ce moment, mon pénible rêve fut interrompu par une voix argentine d'enfant qui criait au dehors :

— Où est-il, le colporteur qui a porté de si belles choses? Où est-il? Je veux le voir.

Je m'habillai avec la promptitude d'un soldat surpris par l'ennemi, et j'ouvris la fenêtre.

C'était, en effet, Tibéria.

Elle leva les yeux, m'aperçut et cria :

— Le voici... je veux le voir. Descends... Catherine, fais-le descendre!

La vue et l'appel de cet enfant me causèrent une impression étrange et profonde, où l'amour que j'avais pour la mère et ma haine contre le père semblaient se mêler et se confondre. Au reste, aucun de ceux qui ont connu Tibéria n'a pu la voir avec indifférence. Elle charmait, elle séduisait, elle effrayait tout le monde. C'était une de ces âmes violentes, généreuses, hardies, et cependant pleines de charme et de grâce qui dominent tout ce qui les approche. Mais la suite de ce récit vous la fera connaître assez.

Je descendis promptement pour la voir de plus près, incertain moi-même de l'accueil que je devais faire. Mais elle ne me laissa pas longtemps indécis.

En me voyant, elle courut à moi comme si j'eusse été une ancienne connaissance.

— Eh bien ! Tibéria, que fais-tu? demanda Catherine en cherchant à la retenir. Tu sais bien que madame a défendu de venir ici ce matin.

— Mais moi, je veux! répliqua l'enfant en se débattant.

— Mais maman Clélie ne veut pas...

— Pourquoi ?

— A cause de ce monsieur italien qui a une si grande barbe noire et qui mange les petits enfants.

— Mais si je veux qu'il me mange, moi! dit Tibéria.

Et en même temps, comme je m'étais assis sur un banc devant la porte de la maison, elle sauta sur mes genoux et me dit :

— N'est-ce pas que tu ne me mangeras pas, monsieur l'Italien?

Pour toute réponse, je l'embrassai de toutes mes forces. Tout me charmait en elle : sa beauté enfantine, sa confiance naïve, ses grands yeux bleus bordés de longs cils noirs; enfin il me semblait serrer dans mes bras Clélie elle-même.

Tibéria se retourna alors d'un air triomphant vers Catherine et lui dit, en la regardant par-dessus l'épaule :

— Tu vois bien qu'il ne fait pas de mal aux petits enfants.

Puis, s'adressant à moi :

— Pourquoi donc maman Clélie m'a-t-elle défendu de te voir?

Je devinai sans peine les motifs de Clélie. Elle avait craint que la vue de cette enfant ne rouvrît notre commune blessure.

Pendant que je cherchais une réponse satisfaisante, Tibéria, avec la mobilité ordinaire des enfants, me dit :

— Tu as apporté de bien belles choses ici. Maman Clélie les a distribuées à tout le monde ce matin. Tu devrais venir toutes les semaines... Comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Corsi, le signor Corsi.

Elle répéta trois ou quatre fois ce nom pour le graver au fond de sa mémoire et me dit:

— Signor Corsi, est-ce bien loin, là-bas, chez toi?

Cette question naïve me fit souvenir de l'endroit où j'étais. C'est dans mon propre héritage que je recevais l'hospitalité? Et j'étais forcé de me déguiser pour échapper à la mort! Je répondis donc tristement :

— Oui, c'est bien loin.

— Est-ce plus loin que Bourganeuf?

— Oh! oui.

— Plus loin qu'Abusson?

— Oui, plus loin encore.

— Plus loin que Paris?

— Encore plus loin.

— Plus loin que la lune?

Je fis signe que non.

— Combien faut-il de jours?

— Plus de quinze jours.

Cette réponse la fit rêver. Évidemment, quinze jours, c'était un laps de temps tout à fait incalculable pour sa petite cervelle.

— Est-ce bien beau, ton pays? demanda-t-elle encore.

— Oui, c'est bien beau.

Ici la série des questions recommença. Était-ce plus beau que Fénestrange, que Saint-Yrieix, que Saint-Pardoux, qu'Aubusson, que Bourganeuf et que tous les autres lieux qu'elle connaissait?

Je répondis que c'était plus beau encore.

— Eh bien, dit-elle d'un air délibéré, il faudra m'emmener avec toi.

— Et maman Clélie? lui dis-je en riant. Qu'est-ce que tu veux en faire?

— Nous l'emmènerons aussi.

— Mais si elle ne veut pas venir?

— Elle voudra bien.

— Mais si elle ne veut pas?

— Je te dis qu'elle voudra! Maman Clélie veut tout ce que je veux.

— Mais, dis-je encore, car je me plaisais à son naïf babillage, tu sais qu'il faudra marcher toute la journée. Je n'ai pas de cheval, moi!

— Maman Clélie a deux chevaux. Elle te prêtera Coco, et elle montera sur sa jument noire.

— Et toi?

— Moi! je monterai sur l'ânesse. Goton me connaît. Elle ne m'a jamais jetée par terre.

Pendant cette conversation, Clélie parut au bout de l'allée, et Catherine retourna au château.

La petite Tibéria ne parut pas un instant intimidée par l'arrivée de sa tante. Au contraire, elle grimpa lestement sur mes épaules, et me dit :

— Porte-moi vers maman Clélie.

J'obéis, et elle cria de loin à sa mère :

— Je savais bien que l'Italien ne mangeait pas les petits enfants. Vois comme il est bon.

Clélie voulut la gronder un peu et l'obliger de mettre

pied à terre, mais Tibéria résista en se cramponnant à moi et gagna sa cause. Bientôt même, comme nous allions lentement vers le Thorion, elle eut une autre fantaisie :

— Maman Clélie, dit-elle, embrasse-moi.

— Tu n'es pas assez sage pour cela, répliqua sa mère.

Mais Tibéria, profitant d'un moment où le chemin trop étroit me forçait de marcher côte à côte avec Clélie, saisit celle-ci par surprise et voulut l'embrasser en l'attirant de la main droite pendant qu'elle se retenait à moi avec la gauche. Dans ce mouvement imprévu, les beaux cheveux blonds de Clélie effleurèrent mon visage, mais je n'osai pas profiter de l'occasion que m'offrait l'innocente fantaisie de l'enfant. Clélie se dégagea en rougissant et fit quelques pas en avant.

Enfin nous arrivâmes au pied de la grande tour de Fénestrange, à la pointe du rocher qui domine le Thorion de plus de deux cent cinquante pieds. Au fond du précipice est une sorte de gouffre profond, du milieu duquel sortent quelques pointes de roc. C'était, dans ma première enfance, ma station favorite. J'allais rêver là pendant des heures entières, écoutant le bruit des eaux écumantes et jouissant du spectacle toujours le même, toujours nouveau, de la rivière qui serpente dans l'étroite vallée.

C'est là que Clélie s'assit près de moi. L'enfant, toujours en mouvement, tantôt se rapprochait et tantôt s'éloignait de nous.

— Eh bien! vous avez vu Tibéria ? me demanda Clélie. J'avais défendu qu'elle vous fût amenée... mais...

— Pourquoi vous excuser, chère et bien-aimée Clélie? lui dis-je. Oui, j'ai vu Tibéria, et je l'aime. N'est-elle pas votre fille ? Puis-je la séparer de vous dans mon cœur?

Rien n'était plus sincère, et Clélie s'en aperçut bien. Elle me jeta un regard plein de remercîments et de joie.

A ce moment Tibéria, qui courait çà et là, revint à moi et se jeta brusquement à mon cou comme pour m'embrasser. Mais elle se rejeta presque aussitôt en arrière et cria :

— Oh ! sa barbe m'a piquée.

Puis, pour se venger sans doute de la piqûre, elle saisit ma barbe postiche à deux mains et tira de toutes ses forces. Malheureusement la barbe, mal attachée, tomba, et Tibéria, surprise, s'écria :

— Eh ! maman Clélie, sa barbe se démanche.

Ce petit incident, qui n'était d'abord que risible, pouvait devenir dangereux. Clélie le sentit, et se hâta de prendre les devants pour imposer silence à l'enfant.

— Tibéria, dit-elle, pendant que je remettais ma barbe à sa place ordinaire, tu vas fâcher le signor Corsi.

— Mais, maman Clélie, répliqua l'enfant, qui poursuivait toujours son idée, pourquoi donc a-t-il repris sa barbe? Il était bien plus beau sans barbe. Corsi, je ne t'aimerai plus si tu ne l'ôtes pas.

Il fallut obéir, et Tibéria, pour me témoigner sa satisfaction, m'embrassa à plusieurs reprises. Ses innocentes caresses m'attendrissaient le cœur.

— Hélas ! pensais-je, si la Providence l'avait permis, Clélie serait aujourd'hui et véritablement ma femme, et Tibéria serait mon enfant !...

Inutiles regrets ! Je ne pouvais pas rappeler le passé.

Cependant Clélie réfléchissait de son côté, et, profitant de ce que la petite fille me demandait pour la vingtième fois de l'emmener en Italie, elle lui dit tout à coup :

— C'est convenu. Tu suivras le signor Corsi.

— Avec toi ? demanda l'enfant.

— Oui, avec moi.

— Oh ! bon ! bon ! Nous irons tous trois en Italie.

— Oui, tous trois, — mais à une condition.

— Laquelle ?

Clélie leva le doigt, et d'un ton solennel :

— A condition que le signor Corsi remettra sa barbe jusqu'à ce soir, et que tu ne diras jamais que tu l'as vu sans barbe. Tu me donnes ta parole ?

Tibéria ouvrit de grands yeux, se leva sur la pointe des pieds, étendit la main droite en avant comme un des Horaces, et dit en renforçant sa voix :

— Je donne ma parole... Mais, c'est égal, il est bien plus beau sans barbe.

Et elle reprit sa course.

— Je connais la précocité de cette enfant, dit Clélie. Ce qu'elle a promis, elle le fera, j'en suis sûre. D'ail-

leurs, la moindre indiscrétion aurait eu des conséquences funestes. Mais vous, mon ami, partez vite...

— Eh quoi ! déjà !

— Je vous rejoindrai dans huit jours à Paris. Tibéria, je le sais, ne dira rien; mais votre qualité d'Italien vous rend suspect, ou du moins fait de vous un objet de curiosité dans ce pays. On a peut-être remarqué déjà notre conversation. Foucard nous trahit peut-être. Partez vite. Je crains tout.

— Et vous m'aimez encore? demandai-je avec anxiété.

— Hélas ! que voulez-vous que je réponde, puisque je ne puis être à vous?

A ce moment Tibéria revint, et une paysanne parut et annonça que le déjeuner du colporteur italien était prêt. Je fis mes adieux à Clélie.

Une heure après, je me mettais en route pour Saint-Julien, allégé de toutes mes marchandises et chargé d'une somme de quinze cents francs en or que Clélie me remit elle-même, malgré ma résistance.

— C'est un à-compte sur les revenus de Grangeneuve, dit-elle, que je me charge de recevoir en votre absence, car enfin, ajouta-t-elle, je suis baronne de Fénestrange, en vertu de la loi.

En arrivant à Aubusson, je m'informai de Foucard. Le traître avait à peine touché barre au pont de l'Accueil, et il était parti à cheval, une demi-heure après. On croyait qu'il avait pris la route de Paris.

Cette nouvelle me rendit fort circonspect. Je crus nécessaire de changer de déguisement. Je vendis à vil prix les marchandises que j'avais déposées chez la mère Morel, j'ôtai ma barbe noire, mon costume romagnol, je pris une perruque blonde pour cacher mes cheveux noirs, et je fis, à petites journées, le voyage de Paris.

Arrivé à la barrière de Fontainebleau, j'aperçus de loin Foucard, qui semblait aposté pour m'attendre, mais qni se cachait de peur d'être vu. En même temps, il me sembla que j'étais suivi par deux hommes à mine suspecte. Je voulus les aborder, mais ils s'éloignèrent sans affectation, et néanmoins ne me quittèrent qu'après m'avoir vu entrer à l'hôtel du *Dauphiné*.

Je les vis sans inquiétude, étant bien armé et résolu à tout, suivant ma coutume ; mais j'avais à peine déposé mon portemanteau dans ma chambre, que je reçus le billet suivant :

« Foucard a trahi. Vous êtes dans le plus grand dan-
« ger. Mauléon sait tout. Suivez le porteur de ce billet
« chez M. Marcus Bourgoin, agent de change. Ayez des
« armes.

« Clélie. »

X

Je me hâtai de suivre le messager. Nous montâmes dans un fiacre dont le cocher, ayant son itinéraire tracé d'avance, fouetta vigoureusement ses chevaux au risque d'écraser quelques passants, enfila la rue Montmartre, erra dans le labyrinthe de rues tortueuses qui séparaient alors la rue Saint-Denis de la rue Saint-Martin, revint rapidement sur ses pas, nous déposa rue Richelieu, 98, et repartit sur-le-champ.

— Ce détour, me dit mon guide, était nécessaire pour dérouter les espions, montez.

Au premier étage était l'appartement de Marcus Bourgoin, qui vint lui même ouvrir la porte pour plus de précaution, et ne fit entrer que moi. Mon compagnon passa dans les bureaux, qui étaient sur le même palier, et en face.

— Ne craignez rien, dit Bourgoin en me donnant la main, Cneius est mon premier employé, et discret. Entrez, madame de Fénestrange vous attend. Je vous laisse seul avec elle, et je vais expédier une petite affaire. Dans un instant je reviendrai.

Je traversai trois ou quatre pièces vastes et bien meublées, où éclatait le luxe médiocrement élégant, mais solide et confortable de la province. On se sentait partout chez soi, — sensation si rare à Paris qu'elle est réservée à un petit nombre d'élus, princes ou banquiers.

Clélie m'attendait avec madame Bourgoin au fond d'un petit salon, près du feu. En me voyant, après les premiers saluts et quelques paroles sans importance, madame Bourgoin se retira, par discrétion apparemment, et pour ne pas gêner notre entretien.

—Je suis arrivée hier matin, me dit Clélie, et je comptais d'abord vous attendre à l'hôtel du *Dauphiné*, ayant amené avec moi Pierre, mon domestique, que vous connaissez et qui m'est tout à fait dévoué ; mais Bourgoin et sa femme m'ont témoigné tant d'amitié et offert si cordialement l'hospitalité que je me suis vue forcée de venir ici. D'ailleurs, j'y suis plus en sûreté, et, sans être vue de personne, je m'informe de tout ce qui nous intéresse. Bourgoin ne sait pas votre vrai nom, que je n'aurais pas pu lui dire sans lui révéler en même temps ce que vous et moi nous devons connaître seuls. Il sait que je suis mariée à M. de Fénestrange, mais il ne vous connaît pas; il croit que vous êtes le citoyen Robert, un parent et un ami, qui revient de l'émigration, et qui veut m'aider à poursuivre la vengeance de mon père. C'est un honnête homme, un peu pesant dans ses discours, un peu ennuyeux dans ses déductions, fort latiniste par-des-

sus le marché, mais ami solide et dévoué. Il me l'a bien prouvé en consentant à prendre mon parti contre ce Mauléon, qu'il craint beaucoup. Cependant, s'il fallait risquer sa vie ou même sa fortune, il est père de famille, et réfléchirait longtemps... Je vous donne ces détails pour que vous ayez toute confiance en lui, sans toutefois pousser trop loin vos confidences... Au reste, le voici.

En effet, Bourgoin ouvrit la porte, et, me tendant la main :

— Citoyen Robert, dit-il, vous êtes le bienvenu chez moi. Madame de Fénestrange m'ayant averti de votre prochaine arrivée, j'ai envoyé Cneius vous chercher, car à l'heure qu'il est, j'en suis sûr, l'hôtel du *Dauphiné* doit être fouillé par la police. C'est bien imprudent à vous de venir en France sans passe-port. Les anciens émigrés se remuent beaucoup dans Paris, et disent ouvertement que Louis XVIII ne tardera pas à rentrer dans sa capitale. Le Directoire s'effraye et ne rêve que conspirations. Mauléon, qui s'est emparé de l'esprit de Barras, pourrait vous faire enlever dans une fournée et déporter à Cayenne ou à Sinnamary. Cela s'est déjà fait pour d'autres le 18 fructidor, grâce à l'appui de l'armée, et le grand avantage de ces enlèvements et de ces déportations, c'est qu'on n'a pas besoin de jugement. Il suffit de constater l'identité. Croyez-moi, si vous êtes sage, repassez la frontière et remettez à une autre occasion la punition du sieur Mauléon. J'irai moi-même vous

chercher un bon passe-port, je vous chargerai d'une négociation financière pour Francfort ou Berlin, et dans quelques mois vous pourrez obtenir votre radiation de la liste des émigrés... N'est-il pas vrai, madame? ajouta-t-il en se tournant vers Clélie.

Mais avant qu'elle eût le temps de répondre, je lui dis :

— Monsieur Bourgoin, il est trop tard pour reculer. Je suis venu en France pour saisir ce Mauléon, et je le saisirai, ou j'y périrai.

Clélie me remercia du regard. Elle avait une confiance absolue dans mon courage, et ne doutait pas un instant que je ne fusse vainqueur si je parvenais à joindre Mauléon.

Bourgoin secoua la tête.

— Vous le voulez? dit-il. Que votre volonté soit faite! Je vous aiderai de tout mon pouvoir. Mais, prenez garde! ce Mauléon est un terrible joûteur... Tenez, pas plus tard qu'hier, savez-vous ce qu'il a fait?

J'étais allé passer la soirée chez le banquier Perregaux, avec qui j'ai quelques relations d'affaires. La société était un peu mêlée, comme vous pensez : on y voyait des ci-devant comtes, ducs et marquis ruinés qui faisaient la cour aux banquiers et à des conventionnels régicides; les femmes honnêtes étaient confondues avec les filles entretenues, l'austère Grégoire et le janséniste Camus avec ce coquin de Fouché; par-dessus le tout brillaient les épaulettes d'or des colonels et des généraux à qui le traité de Campo-Formio permet de prendre un congé.

Mauléon était assis à une table et jouait à l'écarté avec le général de brigade Cardenoy, qui passe pour un des plus terribles sabreurs et des plus mauvais caractères de l'armée d'Italie.

On m'a dit qu'il avait une réputation de duelliste consommé.

Cardenoy donc, soit que ce fût sa faute ou celle du hasard, perdait continuellement et paraissait être d'une humeur de dogue.

Enfin, après une dernière partie qui lui coûtait cent louis, joués sur parole, il se leva et jeta les cartes sur la table en disant :

— Il faut, monsieur de Parthenay, que vous ayez ensorcelé les cartes; vous retournez le roi à tout coup.

Je regardai alors Mauléon. Ses yeux fauves étincelèrent, mais il resta calme en apparence et répliqua :

— Entendez-vous par là, général, que je n'ai pas joué loyalement avec vous ?

— J'entends dire ce qu'il me plaît, et je n'ai pas de comptes à rendre à un *riz-pain-sel*, répondit insolemment Cardenoy.

(Il faut savoir que Mauléon, grâce à la protection de madame d'Albret, sa maîtresse, et de Barras, a fait fortune en prenant part aux fournitures de l'armée du Rhin.)

Il se leva d'un bond, s'approcha du général, qui s'était levé en même temps que lui, et, avant que l'autre pût parer le coup, il lui donna deux soufflets si retentissants

que le bruit domina la musique des salons et que les violons cessèrent de jouer et les danseurs de danser.

Cardenoy, écumant de rage, voulut à son tour se précipiter sur son adversaire, mais on se jeta entre eux, — bien à tort suivant mon opinion, — et Mauléon sortit après avoir fait ses excuses au maître de la maison, qui paraissait consterné de l'accident.

Ce matin on dit qu'un duel à mort devait avoir lieu dans les bois de Meudon : Cardenoy est homme à le tuer et, dans ce cas, nous serions bien débarrassés.

Je n'étais pas de l'avis de Bourgoin, ni Clélie, je crois. Que ce scélérat fût tué par un autre que moi, c'était un malheur irrémédiable. Je ne voulais laisser à personne le soin de ma vengeance.

— Au reste, ajouta Bourgoin, qui vit mon mécontentement, le journal du soir nous dira sans doute si c'est Mauléon qui a tué Cardenoy, ou Cardenoy Mauléon.

Mais pour revenir à nos affaires, en supposant que ce bandit survive à son duel, raisonnons un peu sur la conduite que vous devez tenir. Il vous reste, citoyen Robert, trois partis à prendre :

1° Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, vous pouvez retourner à la frontière et attendre patiemment que les efforts de madame de Fénestrange et les miens obtiennent votre radiation.

Ce parti serait le plus sage, mais je vois que vous n'en voulez pas. C'est bien. Passons à un autre.

2° Vous pouvez aller rôder autour de la rue Chante-

reine, où il demeure, et attendre patiemment qu'il passe pour lui mettre la main au collet. Mais il est sur ses gardes. La police est prévenue. On vous croit sans doute agent de Louis XVIII. Au premier cri, vous serez arrêté, outre qu'il doit avoir des armes dans ses poches, et que vous ne voulez pas le tuer à bout portant, mais obtenir de lui l'aveu de son crime; du moins, je le suppose. Ce second parti est donc impraticable.

3°... Au moment où il ouvrait la bouche pour développer ses conclusions et calculait d'avance ses effets oratoires, la servante entra et lui remit le journal.

A peine eut-il déchiré la bande :

— Tenez, dit-il, lisez vous-même.

Je lus alors ce qui suit, car j'ai conservé le numéro du journal. Le voici :

« Un duel dont l'issue devait être bien funeste a eu « lieu ce matin dans le bois de Meudon, entre un des « militaires les plus distingués de notre brave armée « d'Italie, général C***, et un jeune homme très-connu « dans la finance et dans la diplomatie, M. de P***.

« La cause première de ce duel serait, dit-on, assez « frivole. On raconte que le général, joueur malheureux, « aurait jeté avec dépit les cartes sur la table, que « quelques paroles offensantes auraient été échangées, « et que M. de P*** se serait livré à des voies de fait qui « ont rendu le combat inévitable.

« Il a eu lieu ce matin sur la terrasse même de Meu- « don, malgré le froid et le brouillard.

« On a discuté pendant quelques minutes le choix des « armes. Les témoins du général, connaissant sa rare « supériorité dans l'art de l'escrime, voulaient qu'on « choisît cette arme. Les témoins de M. P***, par une « raison semblable, tenaient pour le pistolet.

« Ces derniers l'ont emporté, et l'on est convenu que « la distance serait de quarante pas, mais qu'on mar- « cherait à volonté l'un sur l'autre.

« Les deux adversaires ont montré un rare sang-froid. « On voyait assez, à leur contenance, que ni l'un ni « l'autre n'en étaient à sa première affaire.

« Ils se sont placés à la distance marquée, attendant « le signal.

« A ce moment, dix heures sonnaient à l'horloge de « Meudon, et le général Lannes, l'un des témoins du « général C***, a crié :

« — Allez ! »

« A ce signe, le général C*** a fait environ dix ou « douze pas en avant pendant que M. de P*** demeu- « rait immobile à sa place.

« Puis le général C*** a tiré, après avoir ajusté son « adversaire pendant quatre ou cinq secondes. M. de P*** « est resté calme; il n'avait pas été touché.

« Alors il a marché sur son adversaire désarmé, s'est « arrêté à trois pas, et lui a dit :

« — Général, vous pouvez encore faire vos excuses.

« — Des excuses ! moi ! a répliqué le général indi-

« gné. Je me ferais tuer mille fois avant de faire des « excuses à un coquin de *riz-pain-sel.*

« M. de P*** a tiré sa montre :

« — Général, il est dix heures et deux minutes... Si « dans cinq minutes vos excuses ne sont pas faites, et « aussi humbles que j'ai le droit de les exiger, je vous « tuerai comme un chien.

« — Mais tire donc, *riz-pain-sel*, a répété le « général C***.

« Ses témoins, vivement émus du danger qu'il courait, « ont cherché à s'interposer.

« — Monsieur, a dit le général Lannes, ne tirez pas, « ce serait un assassinat.

« — Général, a répondu M. de P*** en s'adressant au « général Lannes, c'est mon droit, et il ne rentrera « dans Paris que mort ou déshonoré.

« — Parbleu, monsieur, a répliqué Lannes, ce que « vous faites est indigne d'un Français, et...

« — Bien ! bien ! général, nous nous expliquerons « demain sur ce point vous et moi. Quant à lui, qu'il « me demande pardon ou qu'il dise son *In manus.*

A ces mots, il a remis sa montre dans son gousset en disant :

« — L'heure est passée... Êtes-vous prêt ?

« — Oui, coquin de *riz-pain-sel*, a répété le géné-« ral C***.

« Au même instant, M. de P*** a fait feu, et le général « est tombé mort, frappé d'une balle au cœur.

« M. de P***, sans s'émouvoir, a demandé à ses « témoins :

« — Le duel est-il loyal ?

« Ceux-ci ont répondu affirmativement.

« — Eh bien, partons. Le déjeuner nous attend.

« Et ils sont partis en effet, laissant au général « Lannes et à son compagnon le soin d'emporter et « d'ensevelir leur malheureux ami.

« — Je vous retrouverai, monsieur, a crié Lannes.

« — Quand il vous plaira, général! a répliqué « M. de P***.

« La mort du brave général C*** laissera un grand vide « dans le cœur de ses camarades de l'armée d'Italie. Il « avait conquis ses épaulettes de colonel à la bataille de « Rivoli, et celles de général au passage du Tagliamento.

« Ses funérailles auront lieu demain à onze heures « précises. Ceux de ses amis qui n'auraient pas reçu « d'invitation particulière sont priés de venir se joindre « au cortége, rue Saint-Honoré, 215. »

— Eh bien, demanda Bourgoin quand la lecture du journal fut terminée, qu'en dites-vous! Voilà l'homme contre lequel vous devez lutter; et il est sur ses gardes; et vous n'avez aucun moyen légal de le poursuivre, car vous ne pouvez produire aucun témoin contre lui, si ce n'est ce misérable Foucard, son complice, qui serait entraîné dans sa ruine... que prétendez-vous faire?

— C'est mon secret, lui dis-je. Madame de Fénestrange sait que Mauléon a tué son père; elle sait aussi

qu'elle ne peut pas prouver le crime; elle n'aura donc pas recours à la procédure. Mais je suis là, moi!

— Vous? répliqua Bourgoin. Mais vous êtes exilé, proscrit. Le premier argousin venu peut vous saisir au collet et vous traîner devant les tribunaux...

— Je ne vous demande qu'une chose; lui dis-je. C'est de me mettre face à face avec cet homme.

— Ici, c'est bien difficile, dit Bourgoin avec hésitation.

— Je ne veux compromettre ni vous ni personne. La scène qui se prépare entre ce Mauléon et moi peut être violente. S'il appelle au secours, je lui brûlerai la cervelle...

— Oh! s'écria Bourgoin épouvanté.

— Et il fera bien, ajouta Clélie.

— Ah! dit Bourgoin en nous regardant tous deux avec un étonnement presque comique, vous croyez qu'il fera bien...

— Assurément, lui dis-je. Ne connaissez-vous pas le vieux proverbe : Il vaut mieux tuer le diable qu'en être tué?

— Certainement, certainement, vous avez raison... fond....; mais dans la forme...

— Eh bien, dans la forme?...

— Eh bien, c'est autre chose... Tuer un homme chez moi, dans mon escalier, dans mon bureau, dans mon salon; y pensez-vous?...

— J'y pense si bien que je vous prie de me le faire rencontrer ailleurs.

— Oui, mais où?

— Chez lui!

— C'est impossible. Il est trop sur ses gardes et la police est à ses ordres. Je m'en suis aperçu à la mine de Fouché.

— Dans la rue!

— Impossible. Outre qu'il est armé, au moindre bruit, cent argousins sortiraient de terre pour venir à son secours, vous entourer; et qui sait ce qu'on ferait d'un émigré qu'on prend pour un conspirateur? Je ne veux pas avoir votre mort à me reprocher.

— Ni dans la rue, ni chez vous, ni chez lui!... Où donc, alors?

Bourgoin réfléchit un instant :

— Écoutez... dit-il. Savez-vous quelque langue étrangère?

— Oui, je sais passablement l'italien et l'allemand.

— Tout est sauvé... Connaissez-vous quelque ville de commerce?

— J'ai traversé Venise et Trieste.

— De mieux en mieux! Le citoyen Talleyrand, ministre des relations extérieures, est très-friand de tout ce qui touche aux questions financières. Il a toujours la main fourrée dans les grosses spéculations de ce temps-ci, dans la fourniture des armes, des habits, des casseroles, du pain, de la viande, du vin et de tout ce qui est à l'usage d'une armée en campagne. Je lui parlerai de vous, et je lui dirai que vous avez observé en

connaisseur l'Italie et l'Illyrie. Il me dira certainement de vous présenter à lui. Je vous ferai inviter au prochain bal qu'il donnera. Là, vous êtes à peu près sûr de rencontrer Mauléon. Une fois entré, c'est à vous de parler et d'agir. Je m'en lave les mains. Je ne veux même pas assister à l'entrevue, car ce Mauléon est un terrible homme, je suis père de famille, et, enfin, Madame de Fénestrange n'a pas d'autre ami que moi sur la terre.

Je riais en moi-même des bonnes raisons que ce brave homme se donnait à lui-même pour fuir le danger, mais il faisait assez pour moi en me mettant en face de Mauléon ; je n'en demandai pas davantage.

Je le remerciai donc chaudement ; je pris congé de Clélie et j'allai chercher un logement dans un hôtel garni de la rue Saint-Denis que m'indiqua Bourgoin.

XI

Pendant cinq jours entiers, j'eus la constance de ne pas quitter l'hôtel ou un petit restaurant voisin de peur d'être rencontré par quelque agent secret de Mauléon, car je ne doutais pas qu'il ne m'eût dénoncé comme conspirateur, et que la police ne me cherchât partout dans Paris.

Enfin, vers le soir du cinquième jour, je reçus un billet de Bourgoin, ainsi conçu, ou à peu près :

« Voici l'invitation de Talleyrand. Je vous présenterai « demain soir, et je sortirai tout de suite, ayant « moi-même invité quelques amis à célébrer l'anniver- « saire de la naissance de ma femme. Vous sentez que « ces choses-là sont sacrées.

« Tout vôtre.

« BOURGOIN. »

A ce billet, était jointe l'invitation de Talleyrand.

Le lendemain, je fus exact au rendez-vous. J'allai, en costume de bal, chercher mon ami Bourgoin, qui me conduisit tout droit au ministère des relations extérieures, et me parut un ami fort intime de la maison, car tous les domestiques le regardaient et le saluaient d'un air à la fois respectueux et familier.

L'huissier annonça :

— Le citoyen Bourgoin. Le citoyen Robert.

Car dans la langue officielle on disait encore : le citoyen. Mais dans la pratique tout le monde disait : monsieur.

Je n'ai pas besoin de vous décrire le lustre, l'ameublement, les fleurs et les bougies du ministère. Toutes les fêtes se ressemblent par là.

Mais je fus frappé du grand air du maître de la maison. Le citoyen Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, ci-devant évêque d'Autun, ami de Mirabeau, puis ambas-

sadeur de France en Angleterre, puis exilé aux États-Unis, puis marchand de coton, et présentement ministre de la République française, avait la mine la plus hautaine, la plus dédaigneuse, la plus impertinente, la plus impassible, et quand il lui plaisait de sourire, la plus aimable qu'on puisse imaginer. Dans un temps où beaucoup de gens savaient agir, lui seul savait se tenir, et jugeant d'un coup d'œil chacun sur sa mine, accueillait ses invités avec une politesse proportionnée à leur importance probable.

De vous dire que ce fût un homme aimable, ou beau et bien fait, je n'ai garde; mais c'était un grand seigneur et un homme d'esprit. Il savait parler et se taire, — se taire surtout; il savait interroger, il causait et ne pérorait pas; il savait écouter, il savait interrompre et résumer une discussion d'un mot; il savait parler aux femmes; il avait la finesse d'un prêtre et la souplesse d'un homme de cour qui sait s'accommoder aux fantaisies du maître sans prendre l'air servile; il ne faisait aucun geste; ses yeux demi-clos semblaient épier l'interlocuteur et intimidaient les plus braves.

En le voyant, je sentis que je me trouvais en face d'un animal d'espèce rare et presque inconnue. J'avais vu déjà plusieurs hommes illustres; j'avais parlé deux fois au général Bonaparte et je n'avais ressenti aucune émotion; mais ce railleur boiteux et mal conformé, dont le regard terne et fixe semblait vous déshabiller de la tête aux pieds, me causa, je l'avoue, quelque surprise;

aussi, à peine la présentation faite, j'essayai de me glisser et de me perdre dans la foule; mais le ministre me retint, pendant que Bourgoin, heureux de s'être acquitté de sa promesse, se hâtait de sortir du bal, craignant d'assister à quelque catastrophe.

Cependant, après quelques questions sur Venise, Trieste, Vienne et Munich, il me laissa aller en me disant :

— Revenez demain matin au ministère, vers midi. M. Bourgoin m'a beaucoup parlé de votre capacité... Je songe à vous employer pour le service de la république.

Je m'inclinai respectueusement, et je me dirigeai vers le second salon, où déjà la musique se faisait entendre.

Au même instant l'huissier annonça :

— La citoyenne d'Albret! Le citoyen Parthenay!

Je me retournai brusquement, et je reconnus Mauléon.

Il donnait le bras à une femme d'une beauté splendide, digne de servir de modèle à un statuaire. C'était madame d'Albret, Catherine, l'ancienne blanchisseuse qu'il avait amenée de la Vendée à Aubusson.

Elle était vêtue, à la mode du temps, d'une robe de gaze transparente qui recouvrait à peine et laissait deviner ses formes admirables. Sa démarche voluptueuse et lente, ses yeux tour à tour pleins de langueur et de vivacité attiraient l'attention de tout le monde.

Mauléon la fit asseoir à côté d'une femme assez laide, à qui ce voisinage inattendu ne parut pas faire

grand plaisir et qui tourna impoliment le dos à la belle Catherine, espérant sans doute échapper à la comparaison.

Quant à Mauléon, vêtu en *incroyable*, le lorgnon dans l'œil, le dos légèrement incliné en avant, la jambe tendue, il s'avançait dans le salon avec la noble assurance d'un homme riche, jeune encore, bien portant et qui tire bien l'épée.

Grâce à la foule compacte qui nous séparait, je pus le suivre en silence et sans être vu, attendant l'heure de lui parler. Avant tout, je ne voulais lui laisser aucune chance d'échapper à sa destinée, et devant une assemblée si nombreuse, il m'était impossible d'employer la violence. Je ne voulais donc pas me montrer trop tôt, ce qui pouvait faire manquer ma vengeance et celle de Clélie.

Au reste, j'eus le plaisir d'entendre que presque tous ceux qui le voyaient passer ne se gênaient pas pour dire de lui les choses les plus déshonorantes.

— Vois-tu ce Parthenay? disait l'un. C'est le plus fieffé bandit!...

— Que fait-il ici?

— Eh! ne sais-tu pas le proverbe? Qui se ressemble s'assemble. Talleyrand a besoin de lui pour brasser quelque tripotage nouveau.

— Mais d'où sort-il?

— Que sais-je? Du fond des bois, comme les loups. On dit qu'il était en Vendée, ou peut-être en Prusse.

Barthélemy me racontait l'autre jour qu'il l'a connu agent secret de M. d'Haugwitz à Bâle. Les gens de cette espèce n'ont ni patrie ni famille.

— Est-ce qu'il est riche ?

— Il mène grand train. Il est l'associé, — car c'est trop de dire l'amant, — de cette aventurière qui vient d'entrer avec lui.

— Madame d'Albret ?

— Oui, la belle femme brune à qui Benjamin Constant, ce jeune homme aux cheveux blonds et bouclés que tu vois là-bas, fait en ce moment une déclaration d'amour.

— Si Mauléon l'aperçoit, gare la bombe !

— Il ne l'apercevra pas. Mauléon ne voit que ce qu'il a intérêt à voir. Par Benjamin Constant il veut être admis chez madame de Staël, et il ne verra rien. Est-ce qu'il a vu les empressements de Barras auprès de madame d'Albret ? Comme sa fortune dépend de Barras, il ferme les yeux. C'est de lui que le prophète a dit : « Il a des yeux, et il ne verra pas ; il a des oreilles, et il n'entendra pas. »

— Au moins il faut convenir que c'est un hardi coquin.

— Parbleu ! Mandrin aussi était un hardi coquin.

— Comment ose-t-il se présenter ici, cinq jours après avoir tué ce pauvre Cardenoy d'une façon si atroce ?

— Et pourquoi n'irait-il pas au bal ? Parce qu'il a tué un homme ?

La belle raison ! Qui est-ce qui n'a pas tué un homme ou deux en sa vie ? Regarde autour de toi. Il n'y a partout que des tueurs d'hommes. Vois cette mine basse, ce front étroit et fuyant, ces petits yeux qui clignotent sans cesse. C'est Fouché, le fameux Fouché, l'ancien oratorien. Combien a-t-il fait couper de têtes ou fusiller d'hommes ? Des centaines, à coup sûr. Peut-être des milliers. Et son rôle n'est pas fini.

— Bah ! tu me cites un gredin fieffé.

— Bon ! et ce général flegmatique qui nous tourne le dos et qui parle à Bernadotte. Combien a-t-il fait tuer de soldats, des siens ou de ceux de l'ennemi ? Une centaine de mille, peut-être.

— Qui est-ce donc ?

— Moreau. Va, va, parmi tous les gens qui sont ici, tu ne verras peut-être pas dix hommes dont les mains soient tout à fait pures de sang humain. Est-ce que ce souvenir les embarrasse ou les empêche de dîner, de danser, de chanter et même d'aimer les femmes ? Point du tout. Ils ont les uns pour les autres une indulgence réciproque et se pardonnent mutuellement et de grand cœur le mal qu'ils ont fait à autrui. Pourquoi Parthenay ne suivrait-il pas leur exemple ?

— Oui, mais ce meurtre de sang-froid, car il a tiré sur le pauvre Cardenoy à trois pas et sans danger...

— Eh bien, ce meurtre le fera craindre, et, par le temps qui court, la crainte est un sentiment très-voisin du respect. Qu'il assassine encore deux ou trois per-

sonnes sans donner prise à la loi; et tu verras tous les hommes se ranger sur son passage et toutes les femmes lui faire des avances.

Pendant cette conversation, j'examinais avec soin la disposition des salons, et je préparais mon plan de campagne.

A gauche du troisième salon se trouvait une grande serre, garnie d'orangers et de fleurs exotiques. Au fond de la serre était un divan turc. C'est là que j'allai m'asseoir après avoir chargé un domestique d'avertir Mauléon qu'on le demandait pour une affaire importante.

Il ne tarda pas à venir, l'air dégagé, la tête haute, croyant peut-être à quelque rendez-vous donné par une femme. Je l'observais, à demi caché dans le feuillage.

Il ne me vit et ne me reconnut qu'à trois pas de distance, lorsqu'il n'était plus possible d'éviter ma rencontre.

A cette vue il s'arrêta court, et même il fit un pas en arrière. Mais ce fut un mouvement involontaire bientôt réprimé. Cependant je m'aperçus qu'il pâlissait.

Mais cette première émotion ne dura guère, ou du moins il en fut bientôt le maître. Bien plus, il s'avança vers moi d'un air souriant, et me prenant la main :

— Eh ! c'est ce cher Fénestrange, dit-il. Ma foi, je ne m'attendais guère à vous trouver ici.

— Je craignais, lui dis-je, que vous ne m'eussiez oublié, mais je suis bien aise de voir que je m'étais trompé.

— Vous oublier? qui? moi! s'écria Mauléon d'un air pénétré, ah! cher ami, ce n'est pas bien... Et, à propos, y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris?

— Six jours seulement.

— En vérité! Et pendant ces six jours vous n'avez pas eu un seul instant la pensée de venir me voir et de me demander l'hospitalité?

— Je craignais de vous compromettre.

— Fi donc! pour qui me prenez-vous, Fénestrange? Me croyez-vous incapable de me dévouer pour un ami?... Catherine vous saura mauvais gré de cette pensée... Elle est ici Catherine. L'avez-vous vue?

— Oui, tout à l'heure.

— Elle est fort lancée aujourd'hui dans le grand monde. Elle s'appelle madame d'Albret, et laisse croire qu'elle est un peu marquise. Cela lui fait plaisir et ne gêne personne. C'est un ridicule innocent qu'elle s'est donné, voilà tout. Mais elle est toujours bonne fille comme autrefois. Il faudra venir nous voir demain. Vous pouvez disposer d'une chambre dans mon hôtel, car j'ai un hôtel à présent. C'est un bien national que je viens d'acheter, et qui appartenait avant la Révolution au feu marquis de Brussol, un brave gentilhomme à qui l'on a coupé la tête sur la place de la Révolution le 3 thermidor an II, sept jours avant Robespierre... L'hôtel, tous frais faits, — sauf bien entendu ceux de l'ameublement, — me coûte soixante mille francs. Il valait un million en 1788 et vaudra deux millions dans

quatre ou cinq ans. Encore en ai-je payé une partie en assignats.

J'essayai de l'interrompre et de placer une ou deux questions ; mais il avait évidemment le parti pris de m'étourdir par ses discours, de gagner du temps et d'empêcher, du moins ce soir-là, toute explication. Il continua :

— C'est une bénédiction que le Paris actuel. Tout le monde aime, mange et boit tout le jour, pour rattraper le temps perdu pendant la terreur et se venger de Robespierre. Nous faisons des affaires superbes. J'ai vendu plus de six cent mille paires de souliers à l'armée du Rhin. Jamais soldats n'auront été aussi bien chaussés, — du moins, ajouta-t-il en riant, si les souliers ont été fidèlement remis aux destinaires, car je ne réponds pas des gardes-magasins. Personne ne marchande. Barras est le meilleur garçon du monde, et, pourvu qu'il soit de moitié dans les bénéfices, il ratifie tous les marchés. Sous l'ancienne monarchie, on disait : « La reine est si bonne ! » A présent, nous disons : « Barras est si généreux !... »

Et à propos, mon cher ami, si le cœur vous en dit, je pourrai vous recommander moi-même à Barras ou à Talleyrand. Que préférez-vous ? l'eau-de-vie, le genièvre, le pain, le vin, les culottes ? Parlez ; je suis tout prêt à vous servir de tout mon pouvoir. Moi, je préfère les souliers, mais je n'impose mon opinion à personne... Aimez-vous mieux les emprunts d'État ? Je vous adres-

serai à Ouvrard, qui est de mes amis. C'est bien autre chose que les souliers et les culottes. Ouvrard est un vrai Colbert, un Law, un financier de génie. Il marche sur les millions, il a les mains pleines de millions, il ne parle que de millions... Il prête à la France, à l'Espagne, à la Hollande. Il ne s'amuse pas à grappiller toute l'année comme un pauvre diable; il jette son filet et ramène d'un coup dix ou douze millions de piastres et de doublons d'Espagne. Il les fait venir de Mexico à Londres, malgré la guerre; de Londres à Amsterdam, et de là jusqu'à Paris et à Madrid, par là tout le monde s'enrichit, l'Espagne, la France, l'Angleterre et la Hollande. Sans ce grand banquier, comment feraient nos gouvernants? De quoi vivraient-ils?... Allons, est-ce dit? Voulez-vous que je lui parle de vous ce soir? Il était là tout à l'heure dans le salon de Talleyrand.

— Vous oubliez, lui dis-je, que je suis condamné à mort.

— Ah! c'est vrai. Pauvre ami! Et forcé de vous cacher, n'est-ce pas?

Je fis un signe affirmatif.

— Diable! dit Mauléon; voilà qui change bien la question, en effet! Si vous n'étiez qu'émigré!... Mais cette condamnation à mort par contumace est une terrible chose.

Et enfin, ajouta-t-il, quel est le motif de votre voyage à Paris? Je vous croyais exilé pour jamais en Angleterre, en Russie ou aux États-Unis.

— Je suis venu, lui dis-je, pour vous voir.

— Ah! ah! ce cher ami! Mais par quel hasard vous rencontré-je ici plutôt que chez moi?

— C'est ce que je voulais vous expliquer. Mais, auparavant, sommes-nous bien seuls.

Il regarda autour de lui et répondit :

— Oui, tout à fait seuls?

En même temps je crus voir qu'il glissait sa main dans la poche de son habit et semblait chercher quelque chose, — poignard ou pistolet. De mon côté, je me tenais sur mes gardes.

— Avant tout, lui dis-je, je voudrais vous faire deux ou trois questions.

— Parlez!

Il s'assit en face de moi et prit une pose attentive.

L'instant décisif était venu.

XII

— Pourquoi donc, lui dis-je, avez-vous changé de nom? Ce « Parthenay » me déroutait un peu, et j'ai eu de la peine à reconnaître en vous mon ancien ami Mauléon.

Il fronça légèrement le sourcil et répliqua :

— C'est Mauléon, mon cher ami, qui était un nom supposé, ou plutôt c'est celui de ma mère, que j'avais pris à Saint-Julien. J'arrivais alors de Vendée, où j'avais combattu à côté de Charette et de Larochejaquelein contre les Bleus de Kléber et de Canclaux. Je quittai, en même temps que la Vendée, le nom de mon père pour échapper à la proscription et ne pas exciter les soupçons du brave Brutus Dupuy, patriote forcené, qui ne se serait pas fait scrupule de me faire couper la tête s'il avait pu deviner qui j'étais. Blâmez-vous cette prudence ?

— Non, assurément.

— En temps de guerre civile, mon cher ami, c'est assez d'avoir bravé la mort sur le champ de bataille; celle de l'échafaud n'a rien d'attrayant. Vous-même, vous êtes ici sous un faux nom, je pense, car enfin, celui de Fénestrange, s'il était prononcé tout haut dans cette maison, mettrait à vos trousses toute la police de Paris et des départements... Est-ce là tout ce que vous vouliez savoir?

Et il se leva comme s'il eût été très-pressé de partir.

Je le retins par le bras et l'obligeai de se rasseoir.

— Un peu de patience, lui dis-je. Quand on a le bonheur de rencontrer un ami tel que vous, on ne le quitte pas si vite.

Je vis qu'il se contenait pour ne pas éclater, car il sentait bien l'ironie cachée sous mes paroles, mais il

garda l'air amical qu'il avait pris dès le commencement de la conversation.

— Puisque le hasard a voulu, lui dis-je que nous prissions part tous deux, et pour des motifs bien différents, au combat du pont de Bauze, pourriez-vous m'expliquer certaines circonstances de cette nuit fatale qui sont toujours restées mystérieuses pour moi ?

— Volontiers. Quelles circonstances ?... Il me semblait que nous ne nous étions pas quittés depuis le commencement jusqu'à la fin du combat ?

— En effet.

— Vous savez bien, continua Mauléon, qu'après la mort des gendarmes on se dispersa, suivant le mot d'ordre donné d'avance, et qu'on ne se retrouva que le lendemain matin, dans l'auberge de Saint-Quentin. Vous savez aussi qu'on fit équitablement le partage du butin, et que vous refusâtes votre part avec votre fierté ordinaire, quoique vous l'eussiez bien gagnée, car, sans flatterie, c'est surtout à votre courage que nous devons la victoire... Est-ce de cela que vous voulez parler ?

— Non.

— Ah !

Je vis qu'il saisissait dans sa poche le manche d'un poignard — mais je ne parus pas m'en apercevoir, et je continuai d'un ton calme :

— Deux jours après la bataille, j'allai vous voir, et de là je passai sous les fenêtres de la citoyenne Clélie,

qui avait reçu, dans la mêlée, une blessure dangereuse.

— Oui... oui... s'empressa de dire Mauléon. Quelque maladroit gendarme, en tirant sur vous, avait failli la tuer... Après?

Il jouait serré et ne se découvrait pas:

— Or, lui dis-je, comme je remontais les cinq terrasses du jardin du procureur-syndic, il se trouva que la garde nationale de Saint-Julien, avertie de ma présence, fit une décharge de vingt-cinq ou trente coups de fusil, dont l'un enleva mon chapeau; et si la Providence ne m'avait pas préservé, on m'aurait enterré, je pense, le même jour que le citoyen Brutus Dupuy... Le saviez-vous?

— Oui, répondit-il, oui, je le savais. On en parla beaucoup le lendemain dans la ville et même les gardes nationaux firent le plus grand éloge de votre courage et de votre sang-froid.

Je continuai :

— Mais il y a quelque chose de singulier dans cette affaire.

— Quoi donc? demanda-t-il avec un étonnement feint.

— Imaginez vous que le premier coup de fusil me fut tiré par ce misérable Foucard, qui faisait partie de notre troupe.

— Foucard! Pas possible! Quel intérêt avait-il?...

— C'est ce que je me demandais d'abord; mais l'ayant saisi, fait prisonnier et interrogé moi-même, je

ne peux pas avoir le moindre doute sur sa trahison.

— Oh ! dit Mauléon d'un air indigné, voilà qui est vraiment infâme !

— Je vais vous citer de ce Foucard un trait plus infâme encore et qui vous révoltera bien davantage... Croiriez-vous que ce misérable, menacé de mort, me jura qu'il n'était que votre instrument, et qu'il essayait, par vos ordres, de m'assassiner?

— Mon cher Fénestrange, s'écria Mauléon d'une voix forte, pouvez-vous croire?... Quel intérêt?... Mais c'est un mensonge abominable... J'espère que vous n'ajoutez pas foi à de si lâches calomnies ?

— Non, certainement, cher ami, ne prenez pas la peine de vous justifier... c'est inutile... Mais croiriez-vous que, poussant plus loin l'infamie, ce misérable ose vous accuser....

— De quoi ? demanda Mauléon plus pâle que la mort.

— D'un crime beaucoup plus grand qu'une tentative d'assassinat. Il ose dire que Clélie Dupuy...

— Eh bien ! achevez, dit-il en respirant à peine. Clélie Dupuy...

— A été victime...

— Ce n'est pas vrai ! dit-il d'une voix retentissante.

— Et, dis-je encore sans m'arrêter à cette interruption, c'est par ce premier crime qu'il explique le second.

— Il ment ! il ment ! dit Mauléon.

— Et malheusement, il a donné des preuves si con-

vaincantes que Clélie elle-même a dû se rendre à l'évidence.

Il y eut un instant de silence. Mauléon paraissait accablé de honte, de regrets ou de remords. En réalité, comme un capitaine habile, il ne songeait qu'à changer son plan de bataille.

— Écoutez-moi, Fénestrange, dit-il enfin d'un ton grave et presque solonnel, et soyez mon juge, quoique vous soyez probablement mon ennemi. Si un homme tel que moi, qui ne craint, vous le savez, ni Dieu ni les hommes, a pu se résoudre à mentir, ce ne pouvait être que pour conserver l'honneur d'une femme...

— Conserver l'honneur ! m'écriai-je avec fureur.

Ce misérable, après son crime, osait se donner les airs d'un chevalier !

— Je sais ce que vous allez dire, continua-t-il, oui, même aujourd'hui, même après mon crime, que je ne nie pas puisque vous le connaissez, j'ai respecté Clélie ! J'ai fermé la bouche à Foucard par l'argent et par la crainte; je l'ai menacé de mort s'il osait jamais révéler ce secret redoutable... et enfin, faut-il tout avouer? J'aimais Clélie autrefois, je l'aime encore d'un amour ardent et profond que rien n'a pu diminuer, et si je m'étais cru digne de l'épouser.....

Je l'écoutais avec une fureur jalouse et concentrée qui l'aurait fait trembler s'il avait pu lire au fond de mon âme. Ce brigand me déchirait le cœur en parlant de son crime; mais je ne voulais point, par trop de précipita-

tion, manquer ma vengeance et celle de Clélie, et j'affectais un sang-froid extraordinaire.

— Enfin, lui dis-je, que comptez-vous faire ?

A cette question, il répliqua :

— A votre tour, Fénestrange, dites-moi franchement quel intérêt vous avez dans cette affaire ? Je sais que vous aimiez Clélie autrefois, mais l'ombre de son père se dresse entre elle et vous.

— Je l'aime encore, mais d'un amour sans espoir.

— Et vous vous êtes fait son chevalier par générosité ? Vous venez, sans doute, me demander que je l'épouse ?

— Moi ! que le ciel m'en préserve ! lui dis-je.

— Vous avez tort. C'est encore l'accident le plus heureux qui puisse lui arriver. Sa fortune est très-considérable, car le vieux père Dupuy, tout patriote qu'il était, a fort bien mené ses affaires. La mienne est en voie de prospérité. Et si Clélie...

Je le voyais avec plaisir s'engager de lui-même dans le chemin où j'avais désiré le conduire. Tout à coup, il s'interrompit :

— Mais, dit-il, est-elle libre encore ? On m'a raconté qu'elle s'était mariée en Italie, que son mari avait tué son frère un quart d'heure après la bénédiction nuptiale, et qu'un bon divorce pourrait rompre facilement ce mariage.

— Tout cela est vrai. Clélie, veuve ou à peu près, est libre de ses actions et peut divorcer demain si c'est sa volonté.

— Et vous croyez, demanda Mauléon, qu'elle me pardonnera ?

— Je n'en sais rien. C'est à vous d'implorer votre pardon, si vous le jugez convenable. Au reste, rien n'est plus facile. Elle est à Paris maintenant.

— Mais vous-même, avez-vous obtenu le vôtre ?

Je gardai le silence.

— Et, ajouta-t-il, vous m'appuierez auprès d'elle?

— Ah ! c'est trop demander à un homme qui l'aime depuis si longtemps !

— C'est vrai, dit Mauléon. Mais qu'elle pardonne ou non, j'irai la voir demain et me jeter à ses pieds.

C'est à cette conclusion que j'avais voulu l'amener, et j'avais peine à cacher ma joie.

— Où demeure-t-elle ? demanda-t-il alors.

— Chez M. Bourgoin, votre agent de change.

Toute cette longue conversation n'avait pas d'autre but que d'endormir sa défiance. Au fond, comme je savais fort bien que Foucard avait dû l'avertir que j'étais instruit de tout, je ne crus pas nécessaire de feindre une ignorance qui n'était pas naturelle. S'il avait pu croire que je dissimulais, il aurait pris la fuite, et c'est ce que je craignais le plus. Car s'il m'échappait une fois, il allait lancer vingt agents de police à ma poursuite, et je n'avais plus qu'à partir ou à vendre chèrement ma vie. J'avais donc réussi, je le croyais du moins, à lui inspirer assez de confiance pour l'engager à sortir seul avec moi, vers la fin de la nuit, à l'heure où les

rues sont désertes et mal éclairées. Là, je comptais le saisir, le lier, le bâillonner ou le tuer s'il faisait résistance. Car de l'attaquer en plein jour, dans la rue ou chez lui, c'eût été pure folie.

— Eh bien, dit-il en se levant enfin, c'est une chose convenue, cher ami. J'irai demain voir Clélie et peut-être devrai-je à votre bienveillante intervention le bonheur de ma vie.

En même temps il cherchait à m'échapper, mais sans affectation. Je me levai en même temps que lui, et, passant mon bras sous le sien :

— Je ne vous quitte pas, lui dis-je ; car je ne connais personne dans ce salon et j'y suis tout à fait dépaysé.

— Pauvre cher ami ! Vous vous y ferez bien vite. Mais où logez-vous ?

— Je ne sais, car je crains toujours les recherches de la police.

— Eh bien, reprit-il d'un air bon enfant, faites-moi un plaisir, Fénestrange. Venez loger chez moi. Catherine sera bien aise de vous revoir. Elle a toujours eu un faible pour vous, et même j'ai failli un instant en être jaloux. Est-ce convenu ?

Je consentis. C'était un prétexte admirable pour ne pas quitter Mauléon. Lui, de son côté, ne songeait, je crois, qu'à se délivrer de moi au plus vite ; mais je ne le laissai pas seul un instant. En réalité chacun de nous cherchait à tromper son ennemi, et nous le sentions tous deux, sans le dire.

Enfin il prit son parti en brave, et voyant que le bal touchait à sa fin, il me présenta à madame d'Albret, et me dit de lui offrir mon bras pour sortir du salon. Mais la dame, suivant l'usage de toutes les dames, ayant mis son châle avec une lenteur étudiée et qui avait pour but de me faire admirer ses belles épaules dont un collier de perles faisait ressortir l'éclatante blancheur, je perdis Mauléon de vue.

Aussitôt, laissant là madame d'Albret et son châle, je courus sur la trace de l'ennemi pendant qu'elle me criait :

— Eh bien, monsieur, où courez-vous donc ?... Vous me plantez-là ?... Cela ne se fait pas !

Je descendis les marches de l'escalier quatre à quatre au milieu de l'étonnement général.

Inutiles efforts ! Mauléon avait disparu dans la foule. Je le redemandai en vain aux laquais et aux cochers qui attendaient leurs maîtres. Personne ne l'avait vu ou ne put m'en donner de nouvelles.

Je remontai tristement. Je repris mon chapeau, je conduisis jusqu'à sa voiture madame d'Albret qui me crut fou, sans doute, et parut fort offensée que je ne voulusse pas y monter à côté d'elle, et je me dirigeai vers la rue de Sèvres où j'avais choisi mon logement.

Mais en traversant le pont Neuf, qui était désert à cette heure-là, je m'aperçus au clair de la lune que deux hommes me suivaient de loin.

Je revins sur mes pas, cherchant à les voir de plus près. Aussitôt ils passèrent sur l'autre trottoir.

XIII

Avant de vous raconter moi-même ce qui suivit, continua Fénestrange, je veux d'abord vous lire un extrait du *Patriote* de 93, journal jacobin, où mon aventure est racontée tout au long et dans le plus grand détail.

Voici cet extrait :

« Citoyen rédacteur,

« Le quartier du quai des Orfévres et de la rue Dau-
« phine était ce matin fort ému d'une découverte sin-
« gulière et sinistre.

« Le citoyen Marius Cruche, opticien, demeurant rue
« Dauphine, 27, étant à sa fenêtre la nuit dernière et
« regardant au travers de sa lunette l'étoile Sirius qui
« est menacée, au dire de quelques astronomes, d'une
« perturbation complète par la rencontre d'une comète
« vagabonde dont on n'a pas pu jusqu'ici calculer l'el-
« lipse et prévoir tous les mouvements, — a été troublé

« tout à coup dans ses méditations scientifiques par un « bruit inusité qui paraissait venir des abords du pont « Neuf, et qui ressemblait fort à une querelle d'ivrognes.

« Du moins, c'est l'opinion du citoyen Marius Cruche.

« Tout à coup à cette querelle a succédé un grand « cri, suivi lui-même d'un profond silence.

« Il était environ quatre heures du matin, ou quatre « heures et trois minutes au plus, le citoyen Cruche, « tout absorbé qu'il fût dans ses calculs, n'ayant pas « négligé de consulter sa montre; il est persuadé que le « meurtre a dû avoir lieu à ce moment précis, mais il « n'oserait pas l'affirmer sous serment, car la fraîcheur « de la nuit venait de réveiller ses rhumatismes, et il « n'a pas jugé nécessaire d'aller lui-même vérifier ses « conjectures.

« Il est donc allé se coucher, ainsi que devait le faire « un homme âgé à qui ses longs travaux ont valu le titre « de membre correspondant des Académies de Berlin, « de Vienne, de Madrid, de Londres et de Pétersbourg.

« Un autre témoin — si la déposition du citoyen Ma- « rius Cruche peut passer pour un témoignage — a « révélé quelques circonstances plus précises; c'est la « citoyenne Euphrasie Merlin, marchande de volaille, « demeurant à l'angle de la rue Dauphine et du quai « Conti, qui se levait vers quatre heures du matin, sui- « vant son habitude, et qui a entendu le bruit de pas « précipités.

« Elle a ouvert la fenêtre et cherché à distinguer ce

« qui se passait, mais elle n'a rien pu voir, si ce n'est « trois hommes qui luttaient ensemble. L'un des trois, « qui paraissait grand et robuste, semblait tenir en « respect les deux autres. Ceux-ci criaient : Au secours! « A l'assassin! On m'étrangle! »

« Quant à lui, sans dire un seul mot, il a saisi l'un de « ces deux malheureux à la gorge, l'a enlevé de terre « sans effort apparent et l'a précipité dans la rivière. A « cette vue, l'autre a voulu fuir, mais il a été pris à son « tour et jeté sur la berge.

« C'est à ce moment qu'a retenti ce cri déchirant que « le citoyen Cruche croit avoir entendu. Au dire de la « citoyenne Merlin qui, malgré son épouvante, suivait « avec intérêt les détails de cette scène tragique, le cri « a dû être poussé pendant que le malheureux était en-« core en l'air, car le corps en tombant sur la berge, « qui est fort large en cet endroit, s'est aplati comme « une grappe de raisin qu'on écache, et les membres « sont demeurés immobiles.

« Je m'aperçois, citoyen rédacteur, en relisant ma « lettre, que je finis par où j'aurais dû commencer.

« On a trouvé ce matin, sur la berge du quai Conti, « un malheureux agent de la police secrète, tout couvert « de sang et à demi mort. Il avait les deux jambes cas-« sées, une côte enfoncée, le crâne fracassé et ne vivait « plus que par miracle.

« Ce malheureux, relevé par la patrouille et trans-« porté au poste voisin, a déclaré se nommer Jacques,

« être âgé de quarante-cinq ans, et avoir été assassiné
« dans les circonstances suivantes :

« On l'avait chargé depuis quelques jours de surveil-
« ler particulièrement les démarches d'un individu fort
« dangereux, qu'on croit être ancien émigré et envoyé
« du prétendu comte de Lille. Comme il ne le connaissait
« pas de vue, on lui avait adjoint un camarade, nommé
« Foucard, qui sans être lui-même inspecteur de pro-
« fession, avait consenti dans l'intérêt de la loi à lui
« servir de guide.

« Tous les deux, d'ailleurs, avaient reçu pour instruc-
« tions de se borner à un rôle d'observation, et de cher-
« cher à connaître la retraite de l'émigré. Cet homme,
« qu'on appelle Robert de Fénestrange, fut condamné
« à mort il y a trois ans dans le département de la
« Creuse, pour avoir pris part à l'assassinat du citoyen
« Dupuy, procureur-syndic d'Aubusson et des gen-
« darmes qui l'accompagnaient. Il sait donc qu'il ne doit
« espérer aucune grâce et il est toujours prêt aux réso-
« lutions les plus désespérées.

« Foucard avait bien averti du danger son compa-
« gnon; mais Jacques, se fiant à sa force physique et à
« son sang-froid éprouvé, a voulu, par excès de zèle,
« dépasser ses instructions. Mal lui en a pris.

« Fénestrange revenait du ministère des relations
« extérieures, où il avait trouvé, on ne sait comment,
« le moyen de se faire inviter sous un nom supposé,
« et il allait, suivant toute apparence, coucher dans un

« hôtel garni de la rue Saint-André-des-Arts, lorsque « s'étant retourné, il a vu les deux hommes qui le « suivaient de loin, et s'est douté de quelque chose.

« Aussitôt il s'est précipité sur le trottoir opposé pour « les aborder. Foucard, qui connaissait la force prodi- « gieuse de Fénestrange, a essayé de fuir; mais ce « bandit l'a saisi à la gorge pour l'étrangler.

« Jacques a voulu venir au secours de son camarade « il a pris Fénestrange au collet juste au moment où « celui-ci lançait le malheureux Foucard par-dessus le « parapet dans la Seine. L'agent s'est alors cramponné à « son adversaire, et une lutte terrible, mais courte, s'est « engagée. Enfin Fénestrange l'a étendu à terre d'un « formidable coup de poing et l'a lancé à son tour « dans la rivière.

« Par malheur pour lui, il est tombé sur la berge, et « on l'a relevé, comme je l'ai dit plus haut, dans un « état pitoyable. Il a pu, cependant, avant de mourir, « dicter sa déposition au commissaire de police chargé « de l'enquête.

« Tout le quartier de la rue Dauphine est vivement « ému de cet événement. On accuse la vigilance des « autorités chargées de veiller au maintien de l'ordre. « D'où vient que l'on assassine impunément dans les « rues de Paris? d'où vient qu'aucune patrouille n'a « entendu ou voulu entendre les cris des victimes? « Que faisaient tant de soldats chargés de nous garder?

« On ne sait ce qu'est devenu Fénestrange. La

« citoyenne Merlin, qui était témoin du combat, prétend « qu'il a suivi le quai des Augustins pendant quelques « minutes. Au milieu du silence général, elle entendait « résonner sur le pavé le talon de ses bottes. Il a dû « ensuite chercher un asile dans la Cité; mais on n'en a « trouvé aucune trace de ce côté.

« On a fouillé, sur quelques indications vagues, un « hôtel garni de la rue Saint-André-des-Arts. C'est là « qu'en effet Fénestrange était descendu depuis six « jours.

« Le maître d'hôtel, arrêté pendant quelques heures « et rigoureusement interrogé, a répondu qu'il avait « logé, en effet, l'homme qu'on lui dépeignait; que cet « homme, qui paraissait fort jeune, mais grand et « robuste, ne parlait qu'italien, ou par signes. Son « passe-port était en règle, et l'hôtelier n'avait pas cru « devoir lui refuser une chambre.

« On a établi sur-le-champ une souricière; mais « Fénestrange n'a pas reparu; et l'on voit qu'il avait « pris d'avance la résolution de ne pas revenir, car « il avait laissé sur le marbre de la cheminée soixante « francs en or et le billet suivant :

« *Mon cher hôte,*

« *Une affaire imprévue m'obligera peut-être à par- « tir subitement. Dans ce cas, je vous laisse d'avance « la somme ci-jointe pour prix de mon logement. Salut « et fraternité.*

« J'espère, citoyen rédacteur que cette étrange his-
« toire avertira les bons citoyens et les vrais patriotes
« de se tenir sur leurs gardes. Quand les sicaires de la
« tyrannie lèvent sur nous un poignard homicide, il faut
« que tous les amis de la Révolution s'arment à leurs
« gardes.

« ELEUTHÉROPHILE SATURNIN,
« ancien membre du club des Cordeliers,
« avocat. »

Avant de reprendre le fil de mon histoire, il faut d'abord que je complète le récit du citoyen Eleuthérophile Saturnin, et que je vous dise ce que devinrent ma chère Clélie et la petite Tibéria qui l'accompagnait ; — car ma destinée a toujours été attachée à celle de ces deux âmes, et ce lien ne pouvait être rompu que par la mort.

XIV

Une lettre de Clélie complétera le récit du *Patriote de* 93 et vous dira mieux que je ne pourrais le faire les événements qui suivirent la fuite de Mauléon.

« Paris. »

« Mon bien cher ami, je suis heureuse d'apprendre
« enfin que vous êtes en sûreté. Les détails que vous

« me donnez sur votre terrible voyage m'ont fait tour à « tour sourire et frissonner; mais j'avais foi dans votre « courage et dans la justice de Dieu. Il me semble que « vous ne pouvez pas périr, et qu'une âme aussi noble, « aussi généreuse, aussi intrépide que la vôtre, triom- « phera enfin de toutes les rigueurs de la destinée.

« Je souffrais cependant de mortelles angoisses pen- « dant cette nuit que vous avez passée au bal du ministre « Talleyrand; je craignais à tout moment d'apprendre « que vous aviez succombé dans votre héroïque « entreprise.

« Le matin, Bourgoin qui est vraiment un homme « excellent et dévoué à ses amis, m'offrit de s'informer « de vous.

« Comme il arrivait au pont Neuf, croyant vous trou- « ver encore dans votre logement de la rue Saint-André- « des-Arts, il rencontra une foule nombreuse qui rai- « sonnait avec chaleur sur les événements de la nuit, « c'est-à-dire sur le meurtre de l'agent de police et du « misérable Foucard. Bourgoin ne jugea pas à propos de « pousser plus loin ses recherches de ce côté-là, se dou- « tant bien que vous ne deviez pas être rentré dans « votre logement, et il alla rôder autour de l'hôtel de « Mauléon, supposant que Mauléon lui-même donnerait « quelques éclaircissements.

« Mais il apprit avec stupeur que celui-ci n'avait pas « reparu. Les domestiques montrèrent même quelque « inquiétude, et l'un d'eux qui connaissait Bourgoin,

« offrit d'avertir madame d'Albret qui était là. Bourgoin « accepta l'offre avec empressement, et fut reçu par « cette femme qui s'était levée d'assez bonne heure, « contre son habitude, et qui parut encore plus inquiète « que ses domestiques du sort de Mauléon.

« Dès lors Bourgoin ne douta plus (mais dès le soir « même son erreur était dissipée) que Mauléon ne fût « l'homme qui accompagnait l'agent de police et que « vous aviez jeté dans la Seine, et il se hâta de rentrer « chez lui pour m'apporter cette nouvelle. En effet, rien « ne paraissait plus vraisemblable. Madame d'Albret « racontait que Mauléon l'avait chargée tout bas de vous « retenir au bal, ou sous le vestibule du ministère, le « plus longtemps possible; elle ajoutait que vous l'aviez « quittée brusquement pour vous mettre à la poursuite « de ce brigand. Tout cela formait donc une explication « très-naturelle. Mais dès le soir il apprit que l'homme « jeté dans la rivière était le misérable Foucard.

« Deux jours après, il reçut un billet de Talleyrand, et « se hâta de se rendre au ministère des relations exté- « rieures.

« Là, Talleyrand lui parla de quelques affaires dont « il l'avait chargé; puis, prenant tout à coup un air « indifférent :

« —Qu'est donc devenu votre ami Robert? demanda- « t-il.

« A cette question, Bourgoin tremblant, — et il y avait « de quoi, car il s'agissait pour lui d'aller rejoindre à

« Sinnamary les proscrits du 18 fructidor, — Bourgoin,
« dis-je se hâta de protester qu'il ne vous avait pas vu
« depuis le bal, et qu'il était même assez inquiet de
« votre absence.

« — En vérité, continua Talleyrand avec un sourire,
« vous ne l'avez pas revu?

« — Je le jure, citoyen ministre, sur la tête de mes
« enfants.

« — Là! là! je vous crois, continua l'autre, vous
« n'avez que faire de serments solennels... Eh bien,
« je l'ai revu, moi!

« — Pas possible, citoyen ministre! s'écria Bourgoin
« stupéfait.

« Vous savez que le sang-froid n'est pas la qualité
« dominante de cet excellent homme.

« — Et je vous conseille, citoyen Bourgoin, ajouta
« Talleyrand, de choisir un peu plus soigneusement vos
« protégés. Savez-vous que, sur la foi de votre recom-
« mandation, j'allais donner à ce jeune homme une mis-
« sion de confiance pour la maison Krump, de Ham-
« bourg, et que je lui avais donné rendez-vous au mini-
« stère, pour midi, avant hier.

« A l'heure dite, il arrive et décline hardiment son
« nom. Mon secrétaire le fit entrer quoique un peu étonné,
« m'a-t-il dit après coup, de cette physionomie qui n'a
« rien de diplomatique. Moi-même, en le considérant
« de plus près et plus attentivement que je n'avais pu
« le faire la veille, je demeurai frappé de cet air hardi,

« résolu et un peu sombre qu'il porte sur tous ses traits. « Du reste, il n'avait pas l'air d'un scélérat vulgaire...

« — Comment donc! interrompit Bourgoin, aurais-je « eu affaire à un scélérat. Il m'a donc bien trompé! Ah! « mon Dieu, à qui donc se fier maintenant?

« — A personne, maître Bourgoin, pas même à vous, « qui faites l'innocent, et que je devrais envoyer trois « mois à la Conciergerie, pour vous apprendre à trom- « per la confiance des honnêtes gens!... Mais rassurez- « vous. Pour cette fois, je suis bon prince, et je par- « donne.

« — Mais enfin, citoyen ministre, demanda Bourgoin, « quel est ce jeune homme, et quel mal a-t-il pu faire? « Car je l'ai reçu, moi, et présenté sur la foi d'un ami de « province... Ah! s'il m'arrive jamais!...

« — Bien! bien! Vous serez sage à l'avenir je le crois. « Eh bien, votre protégé est un bandit des plus dange- « reux, qui ne se soucie pas plus de tuer un homme que « de casser une noisette, et je vous engage beaucoup à « vous défier de lui. C'est un certain Robert de Fénes- « trange qui s'est déjà fait connaître en province par « l'assassinat d'un procureur-syndic et de plusieurs gen- « darmes, qui s'est caché depuis dans les rangs de l'ar- « mée d'Italie, où il a fait plusieurs actions d'éclat, car « personne ne lui refuse un courage à toute épreuve; « enfin à l'aide d'un faux nom, il a épousé la fille du « procureur-syndic et tué son frère pour avoir lui seul « tout l'héritage du beau-père, etc. Et je ne vous dis

« que la moitié de ses hauts faits. Fouché qui a pris « quelques informations (vous savez qu'il fait toujours « un peu de police en amateur et pour le plaisir), Fou- « ché assure que la vie de ce jeune homme est un roman.

« Au reste, il n'est pas facile à déconcerter. Je lui ai « fait coup sur coup et sans me douter de rien, mais « simplement pour éprouver son esprit, les questions « les plus variées et les plus imprévues ; il a su répon- « dre à tout, et m'a donné la plus haute idée de sa « capacité et même de sa sincérité, car, sans se com- « promettre, il n'a pas menti d'un mot.

« Cependant, par un reste de précaution dont je me « félicite à présent, je ne l'ai chargé que d'une mission « de médiocre importance pour l'électeur de Wurtem- « berg, qui demande, comme tous ses pareils, qu'on « le dédommage, aux dépens de l'Église catholique « allemande, des pertes qu'il a faites en Alsace et dans « le Palatinat depuis le commencement de la Révolution. « Je ne serais pas étonné qu'il eût rempli sa mission « exactement ; il a l'air d'un homme d'honneur, malgré « tous les assassinats qu'il a sur la conscience.

« A l'heure qu'il est, il doit avoir dépassé Strasbourg, « car il m'a demandé, et je lui ai donné de mon plein « gré une autorisation de requérir partout, au nom de « la République, des chevaux de poste, afin qu'il ne « soit pas retardé ; et, condamné à mort comme il l'est, « il aura dû faire toute la route au galop.

« Maintenant, maître Bourgoin, je vous ai fait venir

« pour vous recommander un profond silence sur toute
« cette affaire, car un ministre de la République fran-
« çaise une et indivisible ne doit jamais se tromper,
« ni prêter à rire, et si j'apprenais que par votre
« faute!..... Mais je vois bien que vous saurez vous
« taire, et que vous connaissez le danger de révéler des
« secrets d'État... Je ne vous retiens plus... Ah! n'ou-
« bliez pas de vendre pour moi deux cent mille francs
« sur le cinq pour cent. J'ai reçu de fâcheuses nou-
« velles de Vienne. Le peuple autrichien a fait mauvais
« accueil à notre ambassadeur Bernadotte. Paris le saura
« demain matin. Dans huit jours nous apprendrons
« tout le contraire, et nous aurons racheté la veille.

« Voilà mot pour mot, au dire de Bourgoin, la con-
« versation dont l'a honoré le citoyen Talleyrand,
« ministre des relations extérieures.

« Mon ami, vous avez tort de ne pas m'avoir donné
« ces détails. A qui voulez-vous désormais que je
« prenne intérêt dans la vie?... Vous êtes en sûreté,
« dites-vous, dans une petite maison, près d'Iéna, et
« vous n'attendez que ma réponse pour vous remettre
« à la poursuite de Mauléon. Hélas! cher et bien-aimé
« Robert, à quels nouveaux dangers allez-vous encore
« vous exposer? Abandonnez une vengeance inutile,
« vivez, ami, et soyez heureux!

« Vous ne pouvez pas l'être sans moi, dites-vous, et
« vous reviendrez me rejoindre en France si je ne vais
« pas moi-même vous rejoindre à l'étranger... Ami, que

« me demandez-vous là ? Nous ne pouvons mettre en « commun qu'un malheur irréparable et éternel. Et « cependant, si vous pouviez voir le fond de mon cœur « déchiré !...

« Adieu, Robert, je n'ose vous dire que je vous aime. « Trop d'obstacles nous séparent encore ; mais soyez « sûr... Adieu, je vais partir dans un mois pour l'Italie. « C'est là que je veux vivre désormais. Bourgoin sera « chargé de vous indiquer le lieu de ma retraite... Je « ne veux pas vous dire : Venez ! mais je crains votre « imprudence, et je ne veux pas être cause ou prétexte « d'un dernier malheur, le plus terrible qui pût frapper « celle qui aurait voulu être appelée

« Votre Clélie. »

« Mauléon a réellement disparu. Les uns disent qu'il « est en Espagne, d'autres en Angleterre ; mais per-« sonne, excepté madame d'Albret, ne connaît le lieu de « sa retraite. »

XV

Talleyrand n'avait rien dit que de vrai en racontant à mon ami Bourgoin comment j'avais su obtenir de lui

un passe-port et une recommandation spéciale de me donner des chevaux à ma première réquisition. Dans le danger terrible auquel j'étais exposé, une seule ressource me restait, — payer d'audace, — et c'est ce qui m'avait engagé à me présenter en plein jour au ministère, au risque de rencontrer là Mauléon ou ses agents.

Grâce au visa de Talleyrand, j'arrivai en trente-trois heures à Strasbourg, et, sans m'arrêter, je franchis le pont de Kehl.

Je touchais enfin la terre allemande et j'étais en sûreté, ou du moins je ne craignais plus la gendarmerie française.

Je poursuivis plus lentement mon voyage et je m'arrêtai dans la petite ville d'Iéna, qui était en ce temps-là l'une des plus célèbres et des plus heureuses de l'Europe. Elle avait le bonheur d'appartenir à l'un de ces petits princes que le peu d'étendue de leurs États empêche de chercher querelle à leurs voisins. Iéna partageait avec Weimar la gloire d'attirer les poëtes et les philosophes les plus éminents de toute l'Allemagne. Pendant que les Prussiens et les Autrichiens bâtissaient des casernes, fondaient des canons et se faisaient battre par les républicains français, Gœthe et Schiller faisaient représenter leurs drames à Weimar; Fichte, Reinhold et Schelling enseignaient la philosophie à l'université d'Iéna.

Je n'ai jamais été « grand clerc, » vous le savez, curé, et bien moins encore en 1797 que je ne le suis devenu

dans ces dernières années, quand l'âge et la solitude m'ont donné le goût de la lecture et de la réflexion, mais je fus séduit tout d'abord par l'aspect gai et riant de cette petite ville ducale, qui vivait tout doucement de son Université comme un chanoine vit de son canonicat. Les étudiants y affluaient de toutes les parties de l'Allemagne, suivaient attentivement les cours et buvaient des flots de bière en parlant philosophie ou politique.

Grâce à ma jeunesse, car je n'avais pas encore vingt-quatre ans, je passai facilement pour un Français avide de science et disposé (chose rare!) à s'instruire en pays étranger. On m'inscrivit sur les registres de l'Université sous le nom de Robert, et je me logeai dans un faubourg, assez loin des autres étudiants.

Mais la tristesse incurable dont j'étais dévoré ne tarda pas à prendre le dessus. J'essayai de suivre le cours du professeur de philosophie Reinhold qui passait en ce temps-là pour un génie rival de Fichte, ou même supérieur, et, vers la neuvième leçon, je m'endormis au bout d'un quart d'heure, si profondément — au bruit d'une explication savante de l'innéité, de l'eccéité et de l'extemporanéité, — que mes ronflements (excusez ce détail prosaïque) ébranlèrent la vaste salle et coupèrent la parole au professeur.

Aussitôt tous les yeux se tournèrent sur moi et le savant docteur Reinhold, aussi chatouilleux qu'un comédien qu'on siffle, me désigna du doigt aux assistants indignés.

A ce signe, tout le monde cria : A la porte le Français ! à la porte ! à la porte !

Ce qui fut un grand soulagement pour moi, car de mon propre mouvement je n'aurais jamais osé sortir, de peur de froisser l'enthousiasme de mes voisins ; mais je fus très-satisfait, au contraire, de rendre un pareil service à toute l'assistance, — tout en me promettant bien de donner une leçon de politesse à quelqu'un des étudiants.

L'occasion que je cherchais se présenta le soir même.

J'allai prendre place, après souper, au coin d'une grande table, le long de laquelle quinze ou vingt étudiants venaient s'asseoir ordinairement et discutaient pendant une grande partie de la soirée.

La plupart de ces étudiants étaient Prussiens d'origine et se faisaient aisément reconnaître à leur morgue, à leur roideur, et à ce ton pédantesque qui vient à la fois du collége et de la caserne, et qui paraît être le cachet spécial des sujets du grand Frédéric.

Quand j'arrivai, personne ne se dérangea pour me faire place, on ne m'adressa même pas un regard. Mon plus proche voisin me tourna le dos ou à peu près, et celui qui me faisait face affecta de considérer attentivement tantôt la fumée de sa pipe, tantôt les mouches du plafond, et tantôt le profil de son voisin de droite.

Cette impolitesse me charma.

Vous rirez sans doute, curé, de ce penchant continuel aux querelles et aux batailles dont on m'a toujours

accusé ; et cependant, je vous jure que j'étais venu à Iéna avec un profond désir de vivre paisiblement, au moins pendant un ou deux mois. Passé ce temps, j'espérais que ma destinée se déciderait, que Clélie se résoudrait enfin à me suivre et serait vraiment ma femme, ou qu'au moins j'aurais des nouvelles de Mauléon et que je pourrais poursuivre ma vengeance manquée.

Enfin je ne demandais que la paix lorsque ce déplorable ronflement vint troubler mon repos et eut les suites que je vais vous dire.

Comme ma figure paraissait déplaire à la plupart des assistants, je n'aurais pas cédé ma place à qui que ce soit pour un empire; mais, parmi ceux à qui elle déplaisait le plus, se distinguait un grand garçon maigre et osseux, long comme une perche, avec un nez terrible et de petits yeux qu'on voyait à peine ; une vraie physionomie de vautour. Cet aimable jeune homme à qui tous ses voisins, soit à cause de son titre de comte, soit à cause de sa rapière formidable, témoignaient un grand respect, était Prussien de naissance et s'appelait Otto de Greiffenhagen.

Au bout de quelques minutes, la conversation s'établit entre les étudiants sur les mérites comparés de Fichte et de Reinhold. Je n'avais garde d'y prendre part; mais le noble Ottose tournant à demi de mon côté, dit tout à coup en manière de conclusion :

— Sur mon honneur, je ne fais pas grand cas de Reinhold ; mais ce n'est pas lui qu'on verrait jamais excuser

comme Fichte cette infâme Révolution française. A cause de cela, je lui donne la préférence.

Je sentis que j'avais enfin trouvé ce que je cherchais, c'est-à-dire un bon sujet de querelle.

— Vous dites, monsieur, cette infâme Révolution française ?... En quoi infâme, s'il vous plaît ?

A cette question, tous les yeux se tournèrent vers moi. Du reste, ni ma voix ni mon geste n'avaient rien de provocant, et quoique je susse à peine comment on allume une pipe, je fumais d'un air aussi paisible qu'un Turc qui rêve au paradis de Mahomet.

— Je dis infâme, répliqua insolemment Greiffenhagen, parce qu'il ne peut rien venir que d'infâme d'une nation qui a chassé ses rois légitimes.

— Et ses hobereaux, dont vous ne parlez pas, lui dis-je.

Le mot de *hobereaux* qui, dès ce temps-là sonnait mal aux oreilles de la noblesse prussienne, fit dresser les oreilles à celui-ci en même temps que ses camarades commençaient à se regarder en riant.

— Et, ajouta-t-il furieux, que nous vient-il de France?... Des maîtres de danse, des perruquiers et des valets de chambre.

— Ma foi, lui dis-je, pour ce dernier article la Prusse est bien en fonds et n'a que faire de ceux qu'on peut lui envoyer. Qu'on prenne le premier comte prussien et qu'on lui mette une clef de chambellan sur le dos, je vous jure qu'il fera un très-bon laquais.

Il me lança un regard terrible et voulut me couper la parole; mais je ne lui en laissai pas le temps, et j'ajoutai :

— Quant aux maîtres de danse, il faut avouer que vous avez raison et que les républicains français ont fait danser vos princes, vos feld-maréchaux et vos margraves prussiens, il y a deux ou trois ans.

A ces mots, ce fut un tumulte indescriptible. Tous les Prussiens présents prirent le parti de Greiffenhagen, et je crus un instant que j'allais soutenir un siége seul contre tous.

Le farouche Otto fut des premiers à s'élancer sur moi, mais je lui envoyai une telle bourrade dans l'estomac qu'il alla tomber sans respiration et sans voix près de la fenêtre. Un second et un troisième assaillant eurent successivement le même sort, et les autres, un peu calmés, se mirent à délibérer.

— Franc jeu, messieurs! s'écria un bel étudiant magyar qui n'avait pas pris part à la querelle. Le Français a été attaqué. Il s'est bien défendu. Il a le droit de choisir son adversaire. Pour moi, je m'offre à lui servir de parrain.

— Et moi aussi, s'écria un Saxon.

J'acceptai leur offre, mais à une condition qui n'était qu'une bravade de plus, c'est que je me battrais successivement avec les trois étudiants que j'avais renversés.

Le Hongrois voulut s'y opposer, ou du moins me ser-

vir de second; mais je refusai si nettement qu'il jugea désobligeant d'insister. Car, dis-je tout haut pour irriter plus cruellement l'orgueil de Greiffenhagen, un républicain français ne peut pas se battre contre moins de trois hobereaux prussiens; sans cela, il abuserait de sa force.

— A demain, fanfaron! à demain! s'écria Greiffenhagen.

Pour moi, je rentrai dans ma chambre fort content de ma belle conduite. Il me semblait tenir en pays étranger le drapeau de la France, et je crois vraiment que j'aurais tenu tête avec plaisir à toute l'université d'Iéna.

Les jeunes gens sont un peu fous, mon cher curé, et les vieillards sont rarement sages.

XVI

Le lendemain, vers neuf heures du matin, plus de deux cents étudiants de toute origine étaient réunis dans un petit bois à un quart de lieue d'Iéna, et s'apprêtaient à considérer avec un plaisir *esotérique* le spectacle *exotérique* des trois duels du Français.

Je n'ose dire qu'il y eût beaucoup de sympathie pour

moi dans l'assistance; mais il y avait un peu d'étonnement, et cet étonnement redoubla lorsque je demandai qu'on supprimât le plastron qui recouvre ordinairement, en cas de duel, la poitrine des étudiants allemands. Le Hongrois, mon parrain, me dit que cela était contraire aux usages de l'Université, et qu'un bon Allemand ne doit jamais violer l'usage.

Après quelques passes pendant lesquelles je tâtais mon adversaire, j'assénai sur l'épaule droite de celui-ci un si furieux coup de sabre, que si nos parrains n'avaient pas paré le coup aux trois quarts avec leurs propres sabres, j'aurais, malgré le plastron, détaché du tronc l'épaule du pauvre Greiffenhagen.

— Diable ! camarade, vous avez la main lourde ! s'écria le Hongrois.

En effet, malgré la parade des parrains qui arriva fort à propos, de sorte que je frappai Otto avec le dos du sabre et non avec le tranchant, il fut renversé à terre comme s'il avait reçu un violent coup de poing, et les quatre parrains, d'une voix unanime, déclarèrent le combat terminé.

L'un de mes deux autres adversaires me blessa légèrement d'une estafilade et fut blessé lui-même. L'autre fut mis hors de combat, et j'acquis ainsi, dès la première épreuve, une réputation de force et d'adresse extraordinaire, car Otto de Greiffenhagen passait pour la première lame de l'université d'Iéna.

Comme je prenais le chemin de la ville, accompagné

de mes deux parrains et très-fier de mon succès, je l'avoue, un bourgeois de trente-quatre ou trente-cinq ans environ, de taille moyenne, trapu, vigoureux, et d'une physionomie sérieuse et ferme, s'approcha de nous et demanda :

— D'où venez-vous ?

Mes compagnons le saluèrent avec respect et balbutièrent un peu au lieu de répondre.

— On s'est battu ce matin, continua le bourgeois. Ne niez pas, je le sais. On m'a déjà raconté tous les détails du combat... C'est vous qui êtes le Français, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondis-je un peu étonné. Et vous ?

— Moi, je suis Johann-Gottlieb Fichte, professeur à l'université d'Iéna.

Je saluai à mon tour avec respect.

C'était le philosophe illustre qui travailla plus tard avec tant de succès à délivrer l'Allemagne du joug de Napoléon. En 1798, son nom était déjà célèbre, et les persécutions commençaient avec la gloire.

Il m'interrogea longtemps, répondant lui-même à mes questions avec la bonhomie d'un homme de génie, racontant ses commencements pénibles, sa longue pauvreté, ses amours avec Charlotte Rahn, sa femme, entre-mêlant ce récit de l'exposé de sa doctrine, de ses projets d'avenir, de son dessein de régénérer l'Allemagne.

— Mais, dit-il en soupirant, le Français agit si conti-

nuellement qu'il n'a pas le temps de réfléchir, et l'Allemand réfléchit si longtemps qu'il n'a pas le temps d'agir... Et cependant, le but de la vie, c'est l'action.

A ces mots, il ouvrit la porte, et déjà sur le seuil il me dit :

— Venez me voir souvent. J'aime beaucoup la France et les Français. Vous avez fait depuis dix ans tant de grandes choses, mêlées, à la vérité, de quelques sottises ! mais qui est-ce qui ne fait pas de sottises ? — Les pierres du chemin, parce qu'elles ne travaillent jamais... Au revoir.

Je n'eus pas le temps de profiter de ses offres et de recevoir ses leçons, car en rentrant chez moi, je trouvai la lettre suivante :

« Mauléon est en Espagne, à Madrid. C'est Ouvrard « qui l'envoie au prince de la Paix. Il s'agit d'acheter à « vil prix les piastres du Mexique et d'en prendre livrai- « son malgré la mer et les Anglais. Hâtez-vous, si vous « voulez le rejoindre.

« BOURGOIN. »

« *P. S.* Madame de Fénestrange partira pour Naples « dans deux ou trois mois. Elle est retournée à Aubus- « son, et prend ses mesures en vue de son prochain « départ. »

Je partis d'Iéna le soir même.

XVII

J'entends dire qu'on voyage aujourd'hui fort commodément, qu'un bon bourgeois, épicier, avocat, pharmacien, avoué, notaire ou ébéniste, peut sans fatigue et sans danger faire le tour de l'Europe et toucher barre dans toutes les grandes villes. J'en félicite la génération actuelle, qui a su tirer de la paix, du fer et du charbon, — trois choses excellentes, — tant de chemins de fer, tant de bateaux à vapeur et même tant de bonnes routes départementales.

Mais, en 1798, on voyageait à bidet la plupart du temps. Les routes étaient mal tracées, mal réparées et peu sûres. Une foule d'honnêtes gens, que la paix laissait sans emploi, sans profession avouable, erraient presque partout, au coin des bois, cherchant leur subsistance comme le tigre ou la panthère. Les rois et les grands seigneurs, voyageant toujours avec une suite nombreuse, avaient peu de chose à craindre ; mais le voyageur isolé payait souvent tribut à quelque héros déguenillé, qui n'avait gardé de son ancien équipage de soldat que l'escopette.

Ce danger, du reste, ne me touchait guère. J'étais

bien armé et j'avais peu de chose à perdre. Je redoutais beaucoup plus les soupçons des polices de toute espèce et la visite des douaniers.

Cependant je traversai l'Autriche et les Alpes assez rapidement, et je m'embarquai à Venise où le drapeau autrichien flottait pour la première fois. La crainte d'être reconnu en traversant le territoire de la République cisalpine que les troupes françaises occupaient alors, m'obligea de faire un détour et d'entrer par la mer Adriatique dans la mer Méditerranée.

Je débarquai à Malaga le 3 juillet 1798, et, sans m'arrêter à contempler l'Espagne, je courus tout d'un trait jusqu'à Madrid. Il était temps d'arriver. Je n'avais plus que cinq piastres dans ma poche. Mais c'était assez pour retrouver Mauléon et le tuer. Le reste appartenait à la Providence. D'ailleurs, Clélie, munie de mes pleins pouvoirs pour administrer Grangeneuve sous le couvert de Bourgoin, devait m'envoyer de l'argent à ma première demande.

Je me hâtai donc d'écrire à Bourgoin pour lui demander de me faire ouvrir un crédit par quelqu'un de ses correspondants d'Espagne, et après avoir mis ma lettre à la poste, j'allai prendre une tasse de chocolat dans un café de Madrid.

Là, comme à tout prix je devais chercher des renseignements, grâce à quelques mots d'espagnol que je m'étais hâté d'apprendre pendant la traversée, j'essayai d'engager la conversation avec un voisin, qui, plus sobre

que moi, soupait fièrement d'une cigarette et lisait le journal.

Le Castillan leva les yeux, et me dit d'un ton noble et poli et dans un Français assez pur.

— Monsieur, vous êtes étranger?

— Oui, monsieur, et Français. Je m'appelle Robert

— Et moi, monsieur, je suis don Pablo d'Alcantara, gentilhomme.

La présentation ainsi faite; on causa de beaucoup de choses, de la France d'abord, puis de l'Espagne et de son gouvernement, et don Pablo accommoda de la bonne façon Sa Majesté le roi des Espagnes, Sa Majesté la reine, Son Excellence sérénissime don Manuel Godoy, prince de la Paix, et Son Altesse royale don Fernando qu'on a vu plus tard faire pendre et fusiller avec tant de gloire les meilleurs et les plus braves de ceux qui avaient combattu pour lui rendre un trône.

— Le roi, disait don Pablo, est un imbécile qui chasse toute la journée de malheureux chevreuils, et qui ferait beaucoup mieux de regarder ce qui se fait dans l'État et dans son ménage. La reine ne voit que par les yeux de Manuel Godoy, qui, lui-même, passe sa vie à ne rien faire, et non content de piller l'Espagne, la livre aux pillards subalternes. Le prince des Asturies est un sournois qui ne dit pas un mot et probablement ne pense pas davantage, qui déteste sa mère et Godoy et qui en est détesté. Du reste, faux, lâche et menteur. Dieu nous préserve de l'avoir pour roi!

Je passe les détails intimes que don Pablo me donna sur la famille royale. Je vis qu'en Espagne comme en France bien des choses étaient déjà mûres.

— Avez-vous entendu parler, lui dis-je alors, d'un traité financier proposé par un Français, M. Ouvrard, à don Manuel Godoy ?

— Ah ! ah ! dit don Pablo d'un air de défiance, seriez-vous aussi de ceux qui viennent chercher nos piastres pour les emporter à Paris ? Ma foi, monsieur, sur votre physionomie je vous avais jugé plus favorablement, vous aviez vraiment l'air d'un gentilhomme.

— Aussi n'ai-je rien de commun avec Ouvrard et son envoyé.

— Je vous en félicite, dit don Pablo, car c'est avec plaisir qu'on a vu partir cet envoyé.

— Comment ! m'écriai-je étonné, M. de Parthenay est déjà parti !

— Depuis avant-hier, oui, monsieur. Il est retourné à Paris et de là en Hollande, d'où il doit passer en Angleterre ; car les banquiers de Paris, de Londres et d'Amsterdam s'entendent pour nous vendre à nous-mêmes notre bien, et nous serons, j'en suis sûr, assez sots ou assez paresseux pour accepter le marché. Ah ! Godoy ! Godoy !...

Après avoir écouté pendant quelques temps ses lamentations patriotiques, je le ramenai à la question qui m'intéressait, c'est-à-dire au départ de Mauléon, qui venait de m'échapper sans avoir le moindre soupçon du

danger qu'il avait couru. La rapidité de son voyage avait déjoué tous mes projets.

Que faire? Traverser de nouveau la France n'était pas sûr. Avant tout, d'ailleurs, il fallait attendre l'argent que j'avais demandé à Bourgoin, puis, quand je l'eus reçu, il me fallut aller à Lisbonne et m'embarquer là pour Amsterdam.

Mais je ne veux pas vous fatiguer du récit de mes longs et inutiles voyages. Je poursuivis Mauléon en Hollande, en Angleterre; je fouillai ville par ville la moitié de l'Europe. Soit qu'il devinât ma poursuite, soit qu'un instinct naturel le servît à propos, je passai dix-huit mois dans cette inutile recherche. Était-il mort? Personne ne put me le dire.

Enfin je résolus de revoir Clélie. J'avais appris par les lettres de Bourgoin qu'elle venait d'acheter une petite maison de campagne à trois lieues de Naples, et qu'elle était décidée à ne plus habiter Aubusson ni Fénestrange.

Cette nouvelle me transporta de joie. Je pensai que ce changement de patrie devait être une manière délicate de m'inviter à retourner près d'elle, et j'espérai...

J'étais alors à Londres, et je m'embarquai trois jours après sur le *John-Scrupp*, qui allait chercher du soufre à Palerme. De là, je gagnai sans peine le continent et aples.

Enfin, je touchais au port, et je croyais trouver là le bonheur. Je n'ose vous dire, après tant d'années, avec

quels transports j'allais revoir cette Clélie tant aimée. Tous les obstacles, tous les dangers, tous les meurtres étaient oubliés. J'allais la voir.

Je me fis conduire en voiture avec mon léger bagage jusque dans un hameau de pêcheurs, où une vieille femme, entourée d'une belle et nombreuse famille, consentit à me louer une chambre.

— Pour combien de temps? demanda la vieille femme.

— Pour la vie éternelle, répondis-je joyeusement.

Maintenant il me semblait que je ne pourrais plus jamais quitter Clélie, et que ce coin de terre italienne deviendrait ma patrie.

Je m'habillai avec le plus grand soin, et j'allai frapper à la porte de la maison de Clélie. Du haut de la terrasse on avait une vue admirable sur le golfe de Naples et les îles qui en gardent l'entrée. Un vaste et beau jardin, fermé de hautes murailles, était situé derrière la maison. Au delà de ce jardin on voyait des bois, des vignes, des prairies, des collines à pente douce, et, à quelque distance, le Vésuve.

Pendant que je contemplais ce riant spectacle, une petite voix enfantine cria.

— Eh! c'est Corsi! Bonjour, Corsi! comment vas-tu?

Tibéria revenait des champs, la première, et m'avait reconnu tout de suite, quoique je ne l'eusse pas vue depuis deux ans.

En même temps, et sans perdre une minute, elle me sauta au cou, et me dit :

— As-tu vu maman Clélie ?

— Non.

— Elle va venir. Je vais l'avertir.

Et elle se mit à crier :

— Maman Clélie ! maman Clélie ! le signor Corsi est là qui veux te voir.

Mais Clélie, trop éloignée, ne l'entendait pas.

Je voulus mettre à profit cette absence pour faire quelques questions.

— Je te retrouve bien grande pour ton âge, Tibéria.

— Je ne suis plus une petite fille, répliqua-t-elle d'un ton sérieux.

En effet, elle avait déjà cinq ans.

— Et tu es bien jolie aussi.

C'était vrai. L'enfant était charmante, mais avec un air un peu sauvage qu'elle tenait sans doute du sang paternel. Ses yeux vifs, noirs et profonds, pouvaient exprimer à volonté les sentiments les plus tendres ou les passions les plus emportées. La suite nous l'a bien prouvé !

— Et, dis-je encore pour la faire causer, car son babil m'amusait, et il me tardait de prononcer le nom de Clélie, est-ce que maman Clélie est plus jolie que toi ?

— Oh ! oui, répondit l'enfant d'un air pensif et soucieux ; maman Clélie est bien plus jolie que moi ; elle est plus jolie que toutes les autres femmes...

A l'entendre, on aurait presque cru que cette enfant était un peu jalouse de la beauté de sa mère ; mais en même temps elle ne pouvait pas s'empêcher de l'admirer.

— A propos, ajouta-t-elle en passant d'une idée à l'autre avec la mobilité ordinaire des enfants, tu sais qu'il ne faut plus dire : Maman Clélie.

— Pourquoi donc?

— Maman Clélie est mariée maintenant. On l'appelle madame de Fénestrange.

Ce changement me parut de bon augure.

— Oui, continua Tibéria, elle s'est mariée à Paris, il y a deux ans, pendant que je n'y étais pas.

— Et son mari, qu'est-il devenu?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais vu. On m'a dit qu'il était en pays étranger.

— Mais comment m'as-tu si vite reconnu?

— Oh! c'est bien facile, répondit Tibéria. Maman Clélie a ton portrait dans sa chambre à coucher. Tu le verras, il est bien beau. Maman Clélie m'a dit qu'il avait été fait par papa, qui était autrefois ton meilleur ami.

A ces mots, je songeai à mon pauvre Tibérius, autrefois si plein de vie, de joie, et de gaieté, et je me sentis tout près de fondre en larmes à ce cher et douloureux souvenir, mais Tibéria s'écria :

— Voici maman Clélie qui revient!

Puis, prenant un air cérémonieux, elle ajouta :

— Maman Clélie, je te présente le signor Corsi,

XVIII

C'était bien Clélie. Vêtue d'une longue robe flottante à la mode des statues antiques, et plus belle que jamais, elle s'avançait comme une déesse et semblait marcher dans l'azur. Son teint clair et transparent, ses yeux bleus d'une limpidité admirable avaient gardé leur doux éclat et leur profondeur.

En la voyant, j'étais près de me mettre à genoux, mais la vue de Tibéria me retint. Je ne pus dire qu'un seul mot :

— Clélie !

Et je me sentis défaillir de bonheur. Son bon regard exprimait la surprise et la joie la plus vive.

— Robert ! s'écria-t-elle.

Et dans l'effusion d'un premier mouvement elle se serait, je crois, jetée dans mes bras ; elle regarda l'enfant et me tendit seulement la main, mais le son de sa voix et son geste disaient bien des choses.

Tibéria nous considérait tous deux avec étonnement.

— Tu ne t'appelles donc pas Corsi ? dit-elle.

Je crus pouvoir me tirer en riant de cette question embarrassante et je répondis :

— Non, tu vois, je m'appelle Corsi en France et Robert en Italie.

— Pourquoi as-tu changé de nom? Est-ce que le tien n'était pas beau?

Et comme j'hésitais à répondre,

— Tibéria, dit Clélie, les petites filles ne doivent pas être curieuses.

L'enfant se tut, mais évidemment elle rêvait à ce fait extraordinaire d'un homme qui changeait de nom suivant le pays où il vivait, et sa jeune imagination improvisait sur ce sujet tout un poëme.

Clélie me fit entrer dans la maison et asseoir auprès d'elle sur un canapé. Tibéria, qui ne me quittait pas du regard se coucha par terre à demi et appuya sa jolie tête brune et pensive sur les genoux de sa mère.

— Enfin, vous voilà ! s'écria Clélie. J'avais craint de ne vous revoir jamais. Je tremblais à chaque instant... Hélas ! Robert, l'expérience m'a rendue craintive. Moi qui ne craignais rien autrefois, je crains tout aujourd'hui pour le seul ami qui me reste.

Je couvrais ses deux mains des plus tendres baisers. Elle ne s'en défendait pas, se regardant sans doute comme assez défendue par la pureté de son cœur et par la présence de Tibéria.

Je lui racontai en peu de mots tous mes projets d'avenir.

— Vivre auprès de vous, chère bien-aimée, respirer l'air qui vous entoure, veiller sur votre bonheur et votre tranquillité, voilà désormais le seul but de ma vie.

Et profitant de ce que Tibéria, qui s'ennuyait de son immobilité, venait d'aller dans le jardin, j'ajoutai, en m'agenouillant devant Clélie :

— Ne craignez rien de moi. Je vous aime, je vous adore, toute ma vie est en vous, mais je veux être votre esclave et non votre maître. Votre volonté sera éternellement la mienne, et je ne veux avoir sur vous d'autres droits que ceux que vous m'aurez volontairement accordés.

Elle baissa les yeux et garda quelque temps le silence ; puis elle me dit, avec une tendresse incomparable :

— Relevez-vous, Robert, relevez-vous. Moi aussi je vous aime, et je vous ai toujours aimé depuis le jour où vous êtes allé chercher au milieu des flammes mon vieil ami Lautonière. Le temps, l'exil, et même, l'avouerai-je, la mort tragique de mon père et de mon frère, que j'aimais tant, rien n'a pu changer mon cœur. Il est à vous, ami, et ne sera jamais qu'à vous. Mais écoutez bien ceci, et ne cherchez jamais, je vous en supplie, à me faire révoquer cet arrêt irrévocable : un crime abominable a lié ma vie pour jamais à un scélérat ; la mort seule de cet homme peut trancher ce lien. Du vivant de Mauléon je ne serai jamais votre femme. Pour votre bonheur et pour le mien, pour notre honneur commun

vous ne pouvez épouser que sa veuve... Je ne veux pas qu'un jour, si le hasard nous remet en face de lui, le rire insolent de ce misérable vous rappelle son crime et mon malheur, je ne veux pas que la femme de Robert de Fénestrange, qui sera si orgueilleuse de son mari, puisse l'exposer lui-même à une insulte imméritée, que vous vengeriez, je le sais dans le sang de l'insulteur, mais qui ferait dans mon cœur et dans le vôtre, — malgré toute votre générosité, — une inguérissable blessure... Ami, jurez-moi que vous respecterez ma résolution, et laissez-moi jouir sans mélange du premier jour de bonheur que j'aie vu luire depuis longtemps.

Je gardai le silence. Un tel effort était au-dessus de mes forces, et cependant la résistance de Clélie ne faisait que redoubler mon admiration.

Enfin elle se leva :

— Donnez-moi votre bras, dit-elle, et venez au jardin. Nous causerons plus librement de l'avenir.

Ici d'abord nous vivrons dans une sécurité parfaite. Personne ne connaît ni vous ni moi. Mes domestiques sont Italiens, bonnes gens d'ailleurs, qui cultivent gaiement la terre comme on le fait dans ce joyeux pays de fainéants, où trois hommes feraient à peine le travail d'un seul de nos paysans français. J'ai gardé pour vous Fénestrange, où vous rentrerez un jour, je l'espère...

Je l'interrompis.

— Jamais, si ce n'est avec vous !

Elle secoua doucement la tête.

— Soit! dit-elle. Supposons que l'impossible se fera et continuons notre rêve. Vous êtes chasseur et pêcheur; vous pouvez cultiver avec moi cette ferme que je viens d'acheter, avec le désir d'y terminer ma vie. Tout ce qui est à moi est à vous, ami; d'ailleurs le revenu de Grangeneuve, que vous recevrez exactement par les soins de Bourgoin, vous donnera le moyen de vivre aisément dans cette terre bénie du ciel. Vous viendrez chez moi tous les jours; nous mettrons en commun nos travaux et nos plaisirs; et si quelquefois le souvenir de votre ancien métier vous fait un ennui de cette vie paisible, eh bien, Robert, vous ceindrez votre sabre comme autrefois, et vous irez à travers l'Europe et l'Asie, sabrant les Turcs, les Autrichiens, les Prussiens et les Anglais. Au retour, vous retrouverez une amie fidèle et tendre qui sera heureuse de vous revoir et d'entendre le récit de vos exploits... En vérité, vous étiez né paladin, Robert, et je ne veux pas vous faire manquer votre vocation.

Au même instant, une servante italienne vint annoncer que le dîner était servi, et j'allai tout naturellement, sans en être prié, m'asseoir à table en face de Clélie. Du premier coup, elle et moi, nous entrions en possession de notre bonheur.

La table était ronde et mieux pourvue, comme vous pouvez croire, de fruits que de viande. Cependant Clélie avait fait violence pour moi à sa frugalité ordinaire, et

nous avions en abondance de la volaille de toute espèce, des œufs et du poisson.

Tibéria, assise entre sa mère et moi, ne pouvait se lasser de me regarder et de m'interroger. Bientôt elle voulut manger sur mes genoux et dans la même assiette que moi, assurant que tout en était beaucoup meilleur; puis, avec de grands éclats de rire, elle plongea sa petite main dans la crème et m'en barbouilla le visage; enfin, elle s'empara de moi tout à fait et me demanda, d'un ton très-sérieux, si je voulais être son ami.

— Certainement, lui dis-je, puisque je suis l'ami de madame de Fénestrange.

— Ce n'est pas assez, répliqua Tibéria; je veux que tu m'aimes à cause de moi.

— Eh bien, je te le promets.

— Et comme une grande personne.

— Oui, comme une grande personne.

— Et que tu viennes me voir tous les jours.

— Bien volontiers.

— Et que tu m'aimes mieux que maman Clélie.

— Oh! pour cela, dis-je en riant, c'est impossible.

— Pourquoi impossible? demanda-t-elle en fronçant ses noirs sourcils.

— Parce que j'étais l'ami de madame de Fénestrange avant de t'avoir vue.

Elle réfléchit, et dit tristement :

— Tu as raison, Robert. Mais c'est égal, c'est bien ennuyeux.

Puis son esprit se tournant vers une autre idée :

— Vois-tu, dit-elle, moi je t'aime depuis que je t'ai vu, parce que tu es grand, tu es fort, tu es bon, et parce que tu étais l'ami de papa... Était-il bien beau, papa Tibérius ?

Cette innocente question rouvrait toutes mes blessures. Cependant, je fis un effort, et je dis :

— Oui, il était bien beau.

— Plus beau que toi ?

— Oh ! oui, bien plus beau.

— Et meilleur que toi ?

— Oh ! oui, bien meilleur !

— Tu n'étais donc pas là quand on l'a tué, car tu l'aurais défendu, n'est-ce pas, Robert ? toi qui l'aimais tant !

A cette question, les larmes me vinrent aux yeux. Clélie, aussi troublée que moi, ne savait comment interrompre cette conversation.

— Dis donc, répéta l'enfant, tu l'aurais défendu, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, répondis-je, avec une émotion profonde, j'aurais voulu racheter sa vie au prix de la mienne !

— Qui est-ce donc qui l'a tué ? demanda-t-elle. Pourquoi ne vas-tu pas le tuer à ton tour avec ton grand sabre ?

Clélie se leva aussitôt et emmena Tibéria dans le jardin. Quelques instants après, elle rentra seule dans le salon, et me dit :

— Vous le voyez, ami. Combien j'aurais été plus sage de rester en France et séparée de vous à jamais ! Hélas ! j'ai craint que pour me revoir vous ne voulussiez braver encore le danger d'être reconnu... Je suis bien punie de ma faiblesse... et vous aussi, Robert ! J'aurais dû vous fuir à jamais !... Partez, je vous en conjure... La colère de Dieu se lassera peut-être de nous persécuter.

— Je ne partirai pas, lui dis-je avec force. Non, Clélie, je ne partirai pas ! J'ai trop souffert jusqu'ici... Il est temps que je goûte enfin un peu de repos près de vous... Je resterai ici, je le jure, ou je me tuerai sous vos yeux, à vos pieds.

— Restez donc, ami, puisque vous le voulez ! s'écria Clélie épouvantée et presque suppliante. Restez, quoique notre amour offense la terre et le ciel ; mais à votre tour, respectez ma résolution... Vivons l'un à côté de l'autre comme frère et sœur, car je fais serment...

Je l'interrompis précipitamment.

— Au nom du ciel, lui dis-je, ne faites aucun serment ! Laissez-moi l'espérance qui est le dernier bien des malheureux.

Le retour de Tibéria mit fin à cette conversation, et je rentrai dans la maison du pêcheur pour prendre possession de mon nouveau logement.

XIX

Dès ce jour commença pour moi une vie pleine de charmes, de délices et de tortures morales. Voir Clélie chaque soir, vivre près d'elle dans l'intimité et l'union des cœurs la plus parfaite, être son mari, et cependant séparé d'elle par un abîme infranchissable, c'était plus que mon courage n'en pouvait supporter.

Souvent, la nuit, après avoir reçu d'elle un adieu cordial, je rentrais chez moi plein d'une fureur secrète contre moi-même, et je me promettais d'être plus hardi le lendemain; mais avec le jour je sentais renaître l'empire que Clélie avait pris sur moi, et je n'osais lui parler d'un amour qu'elle semblait presque considérer comme une offense.

Plus d'une fois, cependant, je crus la voir s'attendrir; j'espérai fléchir sa résolution; je fus près de tomber à ses genoux. Mais bientôt comme honteuse de sa faiblesse elle changeait de conversation et me faisait raconter mes voyages, mes combats, mes aventures, ou décrire les pays que j'avais traversés.

Plus souvent encore elle faisait venir Tibéria près

d'elle, et celle-ci servait sans le savoir de rempart à sa mère.

Du reste, Tibéria paraissait avoir pour moi la sympathie la plus passionnée. A peine pouvait-elle me quitter un seul instant; elle écoutait toutes mes paroles avec une attention singulière et me questionnait sans cesse. Avec cette naïve et charmante confiance que tous les enfants de son âge ont en ceux qui les aiment et les élèvent, elle me demandait des explications de toute espèce et souvent très-embarrassantes.

— Es-tu Français ou Italien ? me dit-elle un jour.

— Je suis Français.

Et en effet, il était inutile de le nier; Clélie et moi ne causant devant elle qu'en français.

— Pourquoi donc es-tu venu en Italie ?

— Parce que le pays est plus beau.

— Mais c'est bien beau Fénestrange. Pourquoi n'es-tu pas resté avec nous dans le château ?

— Parce qu'il appartient à madame de Fénestrange.

— Oh ! il est bien assez grand pour nous trois. Maman Clélie t'en aurait prêté la moitié... Pourquoi donc, le premier jour où je t'ai vu, avais-tu mis une fausse barbe ?

— Parce que je ne voulais pas être vu.

— Et pourquoi donc ne voulais-tu pas ? Est-ce que tu avais fait du mal ?

— Et toi, lui dis-je à mon tour pour faire diversion à une question embarrassante, est-ce que tu voulais

faire du mal l'autre jour, quand tu t'es cachée derrière la porte en me voyant entrer ?

— Non, je voulais seulement te faire peur.

— Eh bien ! moi aussi j'avais pris une fausse barbe pour te faire peur.

— Ah ! dit-elle en réfléchissant.

Et après un instant de silence :

— Raconte moi donc une de ces belles histoires que j'aime tant.

— Laquelle ?

— L'histoire de Roland ou de Renaud de Montauban.

Chose singulière ! cette petite fille aimait les récits de bataille presque autant qu'un petit garçon. Précoce en tout, elle n'avait jamais aimé les poupées et ne consentait qu'à grand'peine à s'asseoir un instant pour coudre auprès de sa mère.

Clélie me reprochait quelquefois une trop grande indulgence. Vous me la gâterez, disait-elle ; mais ellemême, malgré la fermeté ordinaire de son caractère, était entièrement soumise aux caprices de Tibéria ; et en effet cette enfant avait une incroyable puissance de séduction dans le regard et le sourire, et jusque dans sa voix musicale et sonore, moins douce que celle de Clélie, mais pleine de frémissements inattendus et passionnés.

Après tant de traverses et de malheurs, il semble que j'aurais dû vivre heureux, et en effet ce temps a été l'un des plus doux de ma vie. Aujourd'hui même encore

après tant d'années, je ne puis me rappeler sans une émotion délicieuse certaines soirées que je passais seul avec Clélie et l'enfant sur le bord de la mer, après le travail du jour. Je regardais ce beau golfe de Naples, ce ciel d'un bleu profond tout parsemé d'étoiles, et j'écoutais le mugissement des grandes vagues qui venaient de la pleine mer se briser au pied du rocher sur lequel nous étions assis. Combien de fois, sans parler, la main dans la main, avons-nous ensemble contemplé ce ravissant spectacle ! Le cœur de Clélie et le mien vibraient à l'unisson. Hélas ! pourquoi n'ai-je pas su me contenter de ce bonheur imparfait ?

Un matin, contre mon ordinaire, car, moitié par inclination naturelle, moitié à l'instigation de Clélie, qui craignait pour nous deux les dangereux conseils de l'oisiveté, je passais la plus grande partie du jour dans les champs, tout occupé à labourer, sarcler, biner et irriguer, ce qui ne me laissait guère le temps de penser à mal, — un matin donc, je vins voir Clélie et lui demander conseil. Il s'agissait, je crois, d'un défrichement que je me proposais d'entreprendre.

J'entrai dans la maison. Il était environ neuf heures. Tout le monde était aux champs ou dans le jardin, et Clélie elle-même avec Tibéria. Mais le pays étant sûr, on n'avait pas jugé nécessaire de fermer la porte à clef.

Pendant ce temps le facteur arriva, portant les lettres de Naples, qui se reduisaient à fort peu de chose, et une grande lettre de Paris sur l'enveloppe de laquelle je

reconnus l'écriture de notre ami Bourgoin et son cachet orné d'une devise dont il n'était pas médiocrement fier :

Quo non ascendam?

Mais ce qui me frappa le plus, c'était un vieux journal anglais, mêlé parmi les journaux français, et qui paraissait avoir traîné sa vie parmi tous les hasards. Il était plié, roulé, usé à tous les angles, à demi-déchiré et couvert de taches de tabac et de café.

Je ne sais pourquoi il me vint un pressentiment que ce journal allait décider de ma destinée. Je défis l'enveloppe et je reconnus l'*Englishman* de Calcuta, numéro du 15 juin 1799.

A quoi bon cet envoi? Quel intérêt Clélie, qui ne parlait pas anglais pouvait-elle prendre aux gens de Calcutta? Moi-même, sans être très-ferré sur la langue anglaise, j'avais appris dans mes voyages à la baragouiner un peu, et je lisais suffisamment les journaux. Une fatale curiosité me fit parcourir le journal du haut en bas.

Je vis d'abord que le coton était rare et fort demandé; que le comte de Mornington, marquis de Wellesley, pair d'Angleterre et d'Irlande, et gouverneur général de l'Indoustan, venait de prendre d'assaut Seringapatam; que le sultan Tippoo Saheb avait été tué pendant le combat; que les honorables directeurs de la très-haute et très puissante Compagnie des Indes devaient se féliciter de ce

succès, car Tippoo Saheb était un dangereux ennemi; et si les Français, qui occupaient alors l'Égypte, avaient pu lui envoyer des renforts, etc., etc.

Je passe les considérations politiques de l'*Englishman*, Un peu plus loin, on annonçait qu'un chargement de jeunes et jolies *misses*, bien conformées, bien élevées, sachant coudre un bouton, faire cuire un bifteck, assidues aux devoirs religieux, venait d'arriver d'Angleterre, et que tous les jeunes gentlemen, soit militaires, soit civils, négociants ou fonctionnaires, qui désiraient s'engager dans les liens du mariage auraient de quoi choisir. Sur cent quatre-vingts passagères, six étaient franchement rousses, vingt-trois pouvaient passer pour blondes, quarante-cinq étaient à peu près brunes, et le reste avait les cheveux et les sourcils châtain clair.

Mais s'il y avait quelque diversité dans la couleur des yeux et des cheveux, il n'y en avait pas dans la perfection des caractères. Toutes étaient uniformément douces, gaies, pieuses, dociles, et disposées à aimer uniquement, — comme Rébecca, — les maris que leur destinait la Providence. Quant au pudding, chacune d'elles avait sa recette particulière; mais le gentleman qui mangerait le pudding pétri par ses mains blanches, — on pouvait le prédire, — serait un heureux gentlman.

Et enfin un peu plus loin, marqué de deux coups de crayon, je lus le paragraphe qui suit. Il est extrait d'un rapport du major général Floyd, daté du 28 mars 1799, et adressé au marquis de Wellesley, gouverneur général.

Après la relation d'une rencontre assez importante où les troupes de Tippoo-Saheb avaient été mises en déroute, Floyd ajoutait :

« La victoire nous a coûté cher. Votre Excellence « verra par le rapport ci-joint que notre perte en offi- « ciers et soldats est fort grande et que nous avons à « regretter particulièrement le colonel Johnson et d'au- « tres officiers dont les noms sont portés dans le rap- « port. Je ne trouve pas d'expressions assez fortes pour « la belle tenue des troupes. Elles ont marché dans le « meilleur ordre et avec la plus grande fermeté, sous « un feu meurtrier, contre un corps d'infanterie bien « supérieur en nombre, qui semblait résolu à combattre « à outrance, et qu'on ne pouvait déloger de ses batte- « ries qu'à la baïonnette.

« Malgré le nombre de la cavalerie ennemie et les « démonstrations réitérées qu'elle fit de vouloir nous « charger, elle fut toujours tenue à distance par notre « infanterie.

« *Je dois beaucoup au lieutenant-colonel Mauléon « de Parthenay pour la manière dont il a conduit la « brigade des cipayes...* »

Ainsi donc, Mauléon s'était engagé au service de la Compagnie des Indes. Par quel hasard en était-il venu là ? C'est ce que la lettre de Bourgoin allait sans doute nous apprendre.

Je remis le journal dans son enveloppe, et je m'enfuis, comme si j'avais commis une mauvaise action. Cepen-

dant, je ne pouvais pas douter que Clélie, qui n'avait rien de caché pour moi, ne dût me montrer, dès le soir même, le journal et la lettre de Bourgoin.

Je la revis donc le soir, à l'heure accoutumée, et j'attendis en vain ses confidences. Elle parla de tout, comme à l'ordinaire, et ne parut préoccupée ou chargée d'aucun secret.

Je fus secrètement irrité, je l'avoue, de cette dissimulation, ou, si vous l'aimez mieux, de cette discrétion obstinée. Je regardai autour de moi dans le salon. La lettre avait disparu, et le journal anglais aussi. En revanche, deux ou trois journaux français ou italiens étaient à demi-dépliés.

— Le facteur est venu ? dis-je enfin d'un air indifférent.

— Oui, dit Clélie. Voici les journaux. Voulez-vous lire, Robert ? Je vais pendant ce temps m'habiller. Après dîner, nous irons au bord de la mer.

— Vous n'avez pas reçu de lettres !

— Ah ! vous m'y faites penser. Bourgoin m'a écrit. Il se porte bien. Sa famille vient de s'accroître de deux jumeaux. Ses affaires vont bien. Depuis Marengo, le 3 pour 100 monte toujours. Bourgoin est dans le ravissement. Le premier consul Bonaparte n'est pas un homme, dit-il, c'est un Dieu; c'est lui qui fait hausser la rente.

— C'est tout ce qu'il écrit ?

— A peu près tout, dit Clélie... Ah ! il me demande s'il faut refaire le toit de Fénestrange, qui est en mauvais état.

— Quoi ! Rien de plus ?...

Cette fois Clélie fut étonnée de mon insistance.

— Qu'avez-vous, mon ami ? dit-elle. D'où vient cette impatience ? Bourgoin n'est pas un poëte. Quand il a parlé de ses affaires privées, des nôtres et des affaires publiques, ou plutôt de la rente, il est au bout de son rouleau. Voudriez-vous par hasard qu'il me racontât ce qui se passe à l'Opéra ?...

— Je voudrais, chère bien-aimée, que vous n'eussiez pas plus de secrets pour moi que j'en ai pour vous.

Elle parut vivement émue, et me dit d'une voix douce et attendrie :

— Il me manquait ce nouveau malheur... Robert, je vous aime, ne le savez-vous pas ? Que pouvez-vous demander de plus ?

Mais j'étais si profondément irrité et, si j'ose dire, énervé par ce demi-bonheur que je goûtais depuis cinq mois auprès d'elle que la nouvelle donnée par le journal anglais me parut une occasion de faire décider à jamais ma destinée.

— Qu'avez-vous fait de l'*Englishman* qui était ici ce matin ? lui dis-je.

Elle pâlit, et s'assit, tout près de défaillir.

— Vous l'avez lu ? demanda-t-elle à voix basse.

— Je l'ai lu.

— Voici la lettre de Bourgoin. Il traduit pour moi le passage du journal et il ajoute :

« Plus de doute. C'est lui. J'ai fait prendre des ren-

« seignements à Londres par mon correspondant. Mau-
« léon a voulu se lancer dans les grandes entreprises,
« prêter à l'Espagne, s'associer avec Ouvrard; il s'est
« ruiné plus vite encore qu'enrichi; mais un des direc-
« teurs de la Compagnie des Indes, qui le connaissait,
« lui a offert de recommencer sa fortune à Calcutta, et
« lui a fait donner un emploi de lieutenant-colonel dans
« les cipayes. Il s'est distingué à la prise de Seringa-
« patam et, si sa qualité d'étranger ne le rend pas sus-
« pect aux Anglais, il ira loin dans un pays où Robert
« Clive, simple commis aux écritures, a su devenir
« vice-roi du Bengale, et plus puisssant que le roi d'An-
« gleterre... »

Voilà, mon ami, ce grand secret que vous me reprochez si cruellement.

— Écoute, lui dis-je, en me mettant à genoux devant elle et entourant de mes bras sa taille flexible, écoute et juge-moi, ma chère, ma bien-aimée Clélie. Aie pitié de ma souffrance et laisse-moi être heureux... Tu m'aimes, tu le dis, et tu me repousses!... Que ferais-tu de plus si tu me haïssais?... Clélie, mon cœur, mon sang, ma vie, tout est à toi, sois ma femme... N'avons-nous pas assez souffert? N'avons-nous pas assez pleuré? N'ai-je pas assez expié?... Seras-tu toujours inflexible, impitoyable? Clélie, je ne puis plus vivre sans toi; depuis cinq mois, je fais d'inutiles efforts pour t'obéir, pour imposer silence à mon amour; le jour est venu d'en finir avec cette horrible souffrance... Clélie, ma bien-

aimée, je le jure, ce n'est pas seulement de l'amour et du respect que j'éprouve pour toi, c'est une adoration véritable... Tu es ma loi et mon Dieu; tu es mon âme et ma volonté.

Je sentais les battements précipités de son cœur. Elle était émue, attendrie, elle m'aimait...

— Eh bien... dit-elle enfin.

Tout à coup, Tibéria, qui se promenait dans le jardin, accourut et cria de loin sans nous voir :

— Maman Clélie! Maman Clélie! viens donc voir ce beau papillon...

— Non! s'écria Clélie rappelée à elle-même, non Robert, tant que cet homme vivra, je ne puis...

A ces mots, ma résolution fut prise.

— Vous venez de prononcer son arrêt de mort! lui dis-je.

— Vous partez! s'écria-t-elle.

— Je pars. J'irai dans l'Inde, je le tuerai, et je viendrai, Clélie, vous sommer de tenir votre parole... Jurez que vous me serez fidèle, que vous attendrez mon retour...

— Je le jure!

— Et qu'alors vous m'épouserez?

— Je le jure! dit-elle encore. Et maintenant, ami, ne doutez plus de moi.

Je la serrai dans mes bras et je voulus partir. Au même instant, Tibéria entra, apportant le papillon.

— Eh bien, méchant Robert, dit-elle, tu t'en vas sans m'embrasser? Je ne t'aimerai plus !

Je l'embrassai comme sa mère, et je partis pour Smyrne dès le lendemain.

XX

Les neuf années qui suivirent mon départ, quoique remplies d'aventures, de souffrances et de dangers de toute espèce, comptent à peine dans ma vie. Exilé, proscrit, voyageur, toujours menacé de mort, je ne perdis pas de vue un seul instant la promesse que j'avais faite à Clélie, — que je m'étais faite à moi-même.

Les jeunes gens s'étonneront peut-être de cette constance inébranlable dans la haine et dans l'amour ; les hommes que l'expérience a rendus sages s'en moqueront peut-être ; les femmes refuseront d'y croire ; mais moi, Robert de Fénestrange, qui n'ai jamais reculé, ni menti, je jure sur mon honneur que cela est vrai, et qu'après neuf ans d'absence forcée, lorsque je trouvai enfin le moyen de revenir en Europe, aucun de mes sentiments n'avait changé ou ne s'était affaibli. Je cherchais encore Mauléon pour le tuer et j'attendais encore

mon bonheur de Clélie. Je suis un vieux montagnard, moi, né parmi les chênes et le granit; j'ai vécu presque toujours seul et silencieux à la manière des ours et des sauvages, et je n'ai jamais aimé qu'avec passion ou haï qu'avec fureur. Mais je reviens à mon récit.

Lorsque je m'embarquai pour aller à Smyrne, la voie de mer n'était pas sûre à cause des vaisseaux de guerre de toutes nations qui visitaient, vexaient, pillaient ou brûlaient tous les navires marchands. Cependant je fus forcé de m'en contenter et de m'embarquer sur une petite tartane napolitaine, qui tant bien que mal, serrant de près la côte, fuyant le pavillon français, se gardant du Hollandais, redoutant l'Espagnol et l'Anglais, faisant force de voiles devant le Turc, l'Algérien et les pirates grecs, jeta l'ancre enfin devant Smyrne.

Comme l'expédition d'Égypte durait encore, aucun Français ne pouvait impunément mettre pied en pays musulman. Cependant, grâce au passe-port toscan que j'avais eu soin de me procurer, je parvins à passer pour Italien et à reprendre ce nom de Corsi, sous lequel j'avais autrefois traversé la France. Du reste, muni de bonnes armes, d'un bon cheval turcoman que j'achetai à Smyrne, et d'une somme de huit ou dix mille francs, je ne doutai pas de traverser toute l'Asie et d'arriver jusqu'à Calcutta sans encombre.

Ce calcul était à peu près juste, et l'aurait été tout à fait si j'avais consenti comme beaucoup de voyageurs à prendre l'habit de derviche et à prétexter quelque saint

pèlerinage. Jusqu'aux frontières de l'Afghanistan et du pays des Sikhs, je ne fis pas de rencontre fâcheuse. Avec une prudence qui ne m'était pas ordinaire, j'évitais toute sorte de querelles, je n'entrais sur le territoire des pachas turcs, des gouverneurs persans ou des chefs afghans qu'après avoir obtenu un firman bien en règle; je voyageais à petites journées, m'arrêtant dans tous les caravansérails, visitant tous les tombeaux de saints et de marabouts, examinant les pierres avec curiosité comme si j'avais eu souci d'archéologie, et enfin, je traversai l'Indus et j'entrai dans ce fameux pays des cinq rivières qui fut la dernière des conquêtes d'Alexandre.

Jusque-là tout allait bien; et dans mon équipage très-modeste, rien, si ce n'est ma carabine anglaise et mon cimeterre de trempe excellente que j'avais acheté dans le Khoraçan, ne pouvait attirer les yeux ou tenter la cupidité des passants. C'est là cependant que m'attendait l'une des plus cruelles déceptions de ma vie.

A trois lieues environ de Lahore, je m'avançais au petit pas dans un chemin escarpé qui dominait de plusieurs centaines de pieds une vallée étroite; au bout du chemin se dressait une petite forteresse, assez semblable à un château féodal du moyen âge, et trois ou quatre cents brigands, armés de fusils à mèche et postés sur le rempart, me regardaient venir, — bien certains que je ne pourrais leur échapper.

En effet, il fallait à toute force passer sous la voûte du château, et il suffisait au gouverneur de faire lever

le pont pour que je fusse prisonnier sans combat.

Justement ce brave homme me contemplait de loin et paraissait fort étonné de mon costume européen, que j'avais cru jusque-là une sauvegarde, car, dans toute l'Asie persane et turque, sept ou huit mille pachas ou chefs de clan, toujours occupés à se piller l'un l'autre, n'ont pas grande considération pour leurs compatriotes.

Je m'aperçus que mon brigand donnait des ordres à une sorte de lieutenant déguenillé, mais d'aspect farouche, qui se hâta de faire ranger sur deux lignes une dizaine d'hommes, et m'attendit de pied ferme.

Je devinai sans peine son dessein et je dis à mon guide, jeune Afghan qui me suivait depuis Kandahar :

— Quel est ce fort?

— C'est Govind.

— Y a-t-il un autre chemin pour aller à Lahore?

— Non, seigneur.

— C'est bien.

J'avais fait vœu en partant d'éviter tous les dangers inutiles; mais celui-là était inévitable. Si j'avais tourné bride, les quatre cents coquins qui gardaient le fort m'auraient poursuivi et atteint sans peine; autant valait donc passer au travers.

Je me raffermis sur les étriers, j'examinai mes pistolets que je n'avais pas eu l'occasion de décharger depuis longtemps, j'en renouvelai les amorces avec soin, je m'assurai que mon cimeterre jouait bien dans le fourreau, et sans hâter ni ralentir le pas, après avoir recom-

mandé mon âme à Dieu et donné une dernière pensée à Clélie, j'arrivai au pont-levis.

C'est là que m'attendaient mes coquins.

Le lieutenant Sikh, ou (si vous aimez mieux) le *soubadar*, fit deux pas vers moi, le sabre à la main, et me commanda impérieusement de descendre de cheval. Je compris son geste plutôt que ses paroles, mais mon guide afghan me servait d'interprète, et je refusai d'obéir. Cependant, pour épuiser les voies de conciliation, j'expliquai que j'étais Européen et que j'avais fait vœu de visiter la fameuse mosquée de Delhi. Comme tout ce qui a un caractère religieux est généralement fort respecté en Orient, j'espérais que mon soubadar me laisserait passer.

Mais il n'en fit rien, et comme j'avançais toujours, et j'étais déjà sous la voûte, il donna un ordre dont je devinai fort bien le sens en voyant qu'on s'apprêtait à fermer les deux portes devant et derrière moi.

A cette vue, je me représentai l'horreur d'une captivité peut-être éternelle, ma vie en danger, et Clélie perdue à jamais pour moi aussi bien que ma vengeance. J'éperonnai mon cheval, qui se cabra violemment et força deux soldats sikhs, qui déjà voulaient le saisir, de s'écarter. Au même instant, il partit au galop, renversa un troisième sikh et se précipita hors de la forteresse au milieu des cris et des coups de feu qui partaient de tous côtés.

Presque aussitôt dix ou douze soldats s'élancèrent à

ma poursuite, et, quoique à pied, gagnèrent bientôt du terrain sur moi.

Déjà mon cheval, blessé de deux balles et retardé par les difficultés du chemin, commençait à chanceler. Enfin, après deux ou trois cents pas, il tomba. Je me trouvai à l'instant debout, mes deux pistolets à la main, et je continuai ma course, espérant les lasser. J'aurais réussi peut-être, mais j'entendis dans le lointain le galop d'un grand nombre de chevaux qui venaient au-devant de moi et qui allaient me couper la retraite.

Cette fois, plus d'espoir de salut. Fallait-il vendre chèrement ma vie, ou me rendre, au hasard de tout ce qui pouvait arriver? Que faire? Dans un tel pays et avec de telles gens, serais-je décapité, empalé ou prisonnier?

Dans l'incertitude, comme il y avait encore une distance de cent pas environ entre mes ennemis et moi, je résolus de m'exposer à tout, plutôt que de me laisser prendre, et je regardai autour de moi, cherchant une issue pour la fuite.

Inutiles efforts, point d'issue! D'un côté, la montagne à pic; de l'autre, le ravin profond et escarpé au bas duquel grondait un torrent. Je me suis rarement trouvé dans une situation plus périlleuse.

Revenir sur mes pas était impossible. Les portes seules du fort auraient suffi, à défaut des soldats, pour m'empêcher de passer. Donc, en avant!

Quoi qu'il pût arriver, l'escadron que j'entendais

galoper ne serait pas plus redoutable que le fort, les fantassins qui me poursuivaient, et le ravin.

Je continuai donc ma course, toujours poursuivi par mes adversaires, et, au détour de la route, je rencontrai quatre ou cinq cents cavaliers sikhs qui galopaient de mon côté, le sabre au poing, et qui poussèrent de grands cris en m'apercevant.

Aussitôt, plein de douleur, de rage et de désespoir, me regardant comme perdu sans retour, je m'élançai sur l'escadron comme si j'avais voulu le renverser à moi seul.

Les cavaliers s'avançaient trois par trois.

Comme j'approchais, le premier rang, qui me voyait poursuivi, voulut me barrer la route et fit feu sur moi, mais sans m'atteindre. Je saisis à la bride le cheval qui était le plus voisin du ravin et je voulus désarçonner le cavalier; mais le cheval recula et tomba avec son cavalier dans l'abîme. Le second cavalier voulut venger son camarade et m'asséna un coup terrible qui aurait dû me fendre la tête jusqu'aux épaules, mais que j'évitai en faisant cabrer le cheval. Je le tuai à bout portant d'un coup de pistolet, et je lançai mon pistolet déchargé à la tête du troisième, qui chancela, étourdi du coup.

En même temps, je me mis en selle, et monté sur le cheval du second cavalier que j'avais tué, j'essayai de percer l'escadron, et je me fis jour à coups de sabre, jusqu'au sixième rang. Mais là un coup de feu

abattit mon cheval sous moi, et pendant que je me relevais, je reçus deux coups de sabre, et je tombai sanglant sur un genou.

Dans cet état, je m'adossai au rocher, et j'essayai de me défendre encore; mais j'aurais péri à coup sûr si les cavaliers ne s'étaient pas écartés tout à coup en criant :

— Le rajah ! le rajah !

Au même instant, un jeune homme de bonne mine, mais borgne, et vêtu d'une magnifique robe de cachemire, s'avança vers moi à cheval.

Il regarda le champ de bataille, couvert de sept ou huit morts ou blessés, me regarda à mon tour, fit cesse le combat et me dit en langage sikh, dont je commençais à comprendre quelques mots :

— Qui es-tu?

— Français !

Mais la conversation n'aurait pas été longue si mon guide afghan, qui avait eu le courage de me suivre en même que les Sikhs du fort, n'était arrivé à temps pour me servir d'interprète. Grâce à son aide, je parvins à traduire et à me faire comprendre.

— Connais-tu Bonaparte ? me demanda-t-il.

A tout hasard je répondis :

— Oui.

— Est-ce que tu as fait la guerre avec lui ?

— Oui.

— Est-ce qu'il a beaucoup de soldats aussi braves que toi ?

— Des milliers.

— Est-ce qu'ils sont plus braves que les Anglais ?

— Certainement; ils sont plus braves que tous les autres soldats du monde.

— Et Bonaparte, comment est-il fait ?

— Il est petit et maigre, mais très-beau. Il te ressemble presque en tout.

Il paraît que j'avais caressé l'épiderme au bon endroit, car il se tourna vers ses serviteurs, me fit donner un cheval et me fit présent d'un *khélat* en cachemire, presque aussi beau que le sien.

— Sais-tu qui je suis ? demanda-t-il encore.

— Non.

— Je suis le rajah Rendjit-Sing.

Et il me regarda avec attention pour savoir si ce nom me causerait quelque impression.

A dire vrai, Rendjit-Sing, si célèbre depuis, n'était pas encore le puissant rajah, souverain du Pendjâb et de Cachemire, qui fut dépeint plus tard par Victor Jacquemont. Le 26 mai 1802, jour où je fis sa rencontre, il était propriétaire de Lahore et de quelques autres districts; mais Lahore était la boule de neige qui devait grossir entre ses mains.

Personne n'était plus brave, ni plus rusé, ni plus avide, ni plus menteur à cinq cents lieues à la ronde; aussi le regardait-on comme un grand politique et un homme d'État consommé. Entre nous, toute son habileté consistait à prendre le bien d'autrui; mais Alexandre,

César, Mandrin, Cartouche et Fra Diavolo n'ont jamais eu d'autre talent; et cependant, voyez l'injustice des hommes : parmi ces héros, les uns ont été élevés au trône et les autres à la potence.

Je reviens à Rendjit.

Sa politesse, car je dois avouer qu'il fut très-poli po r moi, ne me faisait pas oublier le but de mon voyage. Dès le lendemain je voulus prendre congé de lui et partir ; mais le rajah ne l'entendait pas ainsi.

— Reste avec moi, dit-il. Tu es un brave soldat; je ferai ta fortune.

Je le remerciai comme je le devais pour cette offre inattendue, mais je refusai nettement.

Rendjit parut très-étonné; cependant il ne se découragea pas et m'offrit les présents les plus magnifiques. Il voulait, dès ce temps-là, comme il le fit plus tard, engager des Européens à service, et il préférait les Français, comme ennemis de ses voisins les Anglais.

Enfin, après beaucoup de raisonnements de toute espèce, il me fit jurer de passer un an à dresser sa cavalerie aux manœuvres d'Europe, — ce que je fis très-volontiers, espérant bien que tôt ou tard cela pourrait servir aux Sikhs contre les Anglais. D'ailleurs, en bonne conscience, je lui devais la vie, et ce bienfait valait bien quelque reconnaissance.

Mais, l'année écoulée, je voulus partir, et comme Rendjit-Sing, sous divers prétextes, essayait de me retenir et me faisait surveiller, je me regardai comme

dégagé de tout, et, sous le déguisement d'un marchand parsis, je pris le chemin de Bombay, où j'arrivai le 24 décembre 1803, trois mois après la bataille d'Assye, où le fameux Arthur Wellesley, plus tard duc de Wellington, commença sa réputation militaire aux dépens des malheureux Mahrattes.

Mais l'amitié de Rendjit-Sing m'avait coûté cher. J'eus la mortification d'apprendre, par la voie des journaux, que le colonel de Parthenay, du 16e cipayes, chevalier du Bain, venait d'obtenir un congé pour raison de santé et de partir pour l'Angleterre.

Suivait l'éloge du colonel.

Ainsi donc, l'ennemi m'échappait encore. Je reconnus l'étrange fatalité qui me poursuivait partout, mais je ne me décourageai pas, et craignant d'être reconnu comme Français, et arrêté par les Anglais si je m'embarquais sur un vaisseau anglais (or, il n'y en avait pas d'autres dans les ports de l'Inde), je pris la résolution de retourner en Europe par terre, quels que fussent d'ailleurs les dangers d'une si longue expédition.

Mais l'expérience m'avait appris à redouter le voisinage de Rendjit-Sing et, pour éviter ce redoutable ami, je m'engageai dans les monts Hymalaya, je traversai le Thibet, du sud au nord; je m'engageai, sous un costume de derviche musulman, dans les déserts de la grande Boukharie et du Turkestan. Ma longue barbe, mon bonnet de peau d'ours, ma longue robe, mon chapelet à gros grains, que je roulais sans cesse dans mes doigts d'un

air recueilli, me servirent de passe-port jusqu'en Russie; mais là je devins suspect.

La police russe s'empara de moi, malgré une résistance acharnée, et m'envoya en Sibérie.

J'ai passé là cinq ans, uniquement occupé de deux choses : chercher des armes et des moyens de fuir; apprendre la langue russe pour n'être pas reconnu dans ma fuite.

Pas un seul jour, pendant cette longue captivité, je ne perdis le désir et l'espérance de retrouver ma liberté et de revoir Clélie. Je fis mille tentatives inutiles, je fus mis au cachot, je fus enchaîné, je recommençai toujours.

Personne ne savait pour quel motif j'étais en Sibérie, et personne ne s'en inquiétait. Enfin, un soir, au coucher du soleil, le général russe, qui commandait à Jakoutsk, me fit venir (c'était en septembre 1808) et me dit brusquement :

— Vous êtes Français ?

— Oui, général.

— Vous savez lire ?

— Oui, général.

— Et écrire ?

— Oui, général.

— Vous savez le russe ?

— Oui, général.

— Voulez-vous apprendre le français à mes enfants ? On ne trouverait pas un précepteur français pour cent mille roubles dans ce chien de pays.

Je réfléchis un instant.

— Serai-je libre dans six mois ? lui dis-je.

— Non, mais vous aurez tous les jours une ration d'eau-de-vie.

— Et si je refuse.

— Le knout !

— C'est bien. Je refuse.

Le Russe rougit de colère et dit :

— Drôle, je vais te faire mettre au cachot.

Il avança la main vers le cordon de la sonnette, mais je guettais tous ses mouvements et je crus avoir enfin trouvé l'occasion favorable. Je le frappai à la tempe d'un coup de marteau si violent qu'il tomba mort sur le plancher, et que sa cervelle écrasée rejaillit sur sa table de travail.

Cette fois, mes vaisseaux étaient brûlés. Je pris sans scrupule la carabine du mort, ses pistolets, des bottes fourrées, des vêtements chauds ; je sortis sans bruit de la maison, et je m'engageai dans ce désert immense qui va de l'océan Glacial arctique à la mer Caspienne.

Il serait trop long de vous dire à travers quels obstacles et quels dangers de toutes sortes j'ai traversé d'orient en occident les trois quarts de l'Asie. Enfin je m'embarquai pour l'Europe, et je revins à Naples vers le milieu de l'année 1810. Là, du moins je comptais revoir Clélie.

J'arrive. Je m'informe. La maison était déserte. Clélie, me croyant mort sans doute — car pendant que j'étais

en Sibérie, elle n'avait pu recevoir aucune lettre de moi — Clélie était retournée en France.

Je n'hésitai pas un instant. Pauvre, misérable, vêtu comme un mendiant, incertain si elle pourrait me reconnaître ou si elle m'avait oublié, je repris mon bâton de voyage et je passai les Alpes vers le 15 août 1810.

Excusez la longueur de ce récit, ce qui me reste à dire encore est la partie la plus étrange et la plus tragique de mon histoire.

(1810)

XXI

En ce temps là S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération helvétique, Napoléon, enfin, était au sommet de la gloire et de la puissance.

On ne parlait que de lui en Europe et en Asie. Beaucoup l'admiraient; beaucoup le haïssaient; tous le craignaient à l'égal de Dieu même; et comme vous dites quelquefois, curé, *in conspectu ejus conticuit terra.* Il

étendait son bras droit à l'orient et au nord jusqu'à Dantzick, et au sud et à l'ouest jusqu'à Cadix et à la frontière de Portugal.

Dans tout l'Orient, les Persans, les Turcs, les Kirghiz même, reconnaissant un Français à mon langage et à mes manières étrangères, me faisaient mille questions sur l'invincible sultan Bounaberdi, le vainqueur des terribles mamelucks, le favori de la Providence, le bras droit d'Allah.

Mais aussitôt que j'eus mis le pied sur la terre française, je n'entendis plus que le silence. Je traversai la Province, le Dauphiné, le Lyonnais, l'Auvergne, obscur, inconnu, vivant de peu, évitant les chemins frayés, m'arrêtant à peine dans les plus pauvres cabarets, recevant la plupart du temps l'hospitalité dans une grange, laissant croire à mes hôtes que j'étais un soldat déserteur ou un conspirateur poursuivi. Nulle part les paysans ne me refusèrent un toit et une botte de paille. Je remarquai même que la plupart, par une réserve délicate, évitaient de me faire des questions.

Grâce à la force de ma constitution je venais de faire, sans prendre chaque jour plus de cinq ou six heures de sommeil, une marche forcée de quatre ou cinq mille lieues, à peine interrompue par la traversée de Smyrne à Naples. Mais un vieux soldat de la République française n'était pas homme à s'ébranler pour si peu, et j'ose dire qu'en arrivant au but de mon voyage, j'étais plus dispos qu'au commencement.

En évitant toujours la grande route, semée de gendarmes, de douaniers et de questionneurs patentés, j'arrivai enfin au village de Vallière, à trois lieues de Saint-Julien, un dimanche, vers six heures du matin, au moment où le curé allait dire la messe.

Vous avez connu le vieux curé Vervial, qui est mort vers 1840, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. C'était un vieux brave homme de prêtre constitutionnel qui, pendant la Révolution, n'avait voulu ni fuir à l'étranger, ni refuser le serment à la constitution civile du clergé, ni quitter ses paroissiens dont il était fort aimé, et qui n'avait pas cessé de dire la messe dans sa chambre jusqu'au moment où le concordat lui rendit sa paroisse et son presbytère.

Je m'assis dans le coin le plus obscur de l'église, de peur d'être reconnu, quoique ma barbe et mes cheveux, que j'avais laissés croître depuis sept ans, fussent un déguisement suffisant. Le misérable état de mes habits, percés de mille trous, me déguisait encore mieux, et l'on ne pouvait guère, à moins d'être averti d'avance, reconnaître en moi Robert de Fénestrange, le descendant des anciens barons.

Au moment où l'enfant de chœur s'agenouillait avec le curé et agitait sa clochette pour annoncer le commencement de la messe, j'entendis le léger frôlement de deux robes de soie qui traversaient la foule et devant qui tout le monde se levait avec respect.

Je regardai à mon tour, et je reconnus Clélie et Tibéria.

Je vous ai déjà dit si souvent combien Clélie était belle, que je crains d'exciter votre incrédulité si je le répète encore. Cependant, c'est la vérité même.

Sa démarche était aussi souple, aussi gracieuse, aussi légère qu'au temps heureux de la première jeunesse, lorsque je la rencontrai à Neuvic. Son beau visage, mélancolique et doux, n'était point altéré. Ses yeux bleus avaient conservé le même regard plein de charme, et de fierté.

Tibéria n'était peut-être pas moins belle que sa mère; mais elle n'avait que quinze ans, et touchait encore de trop près à l'enfance pour avoir atteint tout son développement. Sa taille mince et élancée, ses yeux vifs, presque durs et d'une profondeur singulière, lui donnaient l'aspect sauvage, mais attrayant, d'une jeune panthère de Java.

J'aurais peine à vous dire avec quelle émotion je revis ces deux créatures charmantes dont l'une avait été le but unique de ma vie; j'éprouvais, après tant de traverses, le relâchement délicieux d'un homme qui va goûter enfin un repos bien mérité.

Clélie s'agenouilla un instant, mit sa tête dans ses mains et parut prier ou réfléchir. Tibéria suivit son exemple, et toutes deux se relevèrent et s'assirent sur le banc seigneurial, en face de la chaire, là même où si souvent je m'étais assis dans mon enfance à côté de ma mère.

Vers le milieu de la messe, suivant l'usage, le curé

monta en chaire, déplia un grand papier et lut ceci ou quelque chose d'approchant :

« Qu'il avait plu à la divine Providence de favoriser « de nouveau les armes glorieuses et invincibles de Sa « Majesté Napoléon le Grand, Empereur et Roi ; que « le maréchal Masséna, duc de Rivoli, prince d'Essling, « avait pris la ville de Ciudad-Rodrigo, en Espagne, à la « barbe et malgré les efforts réunis des Espagnols et « des Anglais ; que ceux-ci, commandés par un général « incapable, téméraire et présomptueux, lord Arthur « Wellesley, n'avaient pas osé, malgré toutes leurs van- « teries, affronter l'approche des soldats de Sa Majesté « Impériale ; que le maréchal prince d'Essling les pour- « suivait l'épée dans les reins jusqu'en Portugal, et « qu'on devait s'attendre prochainement à une nouvelle « bataille, c'est-à-dire à une nouvelle victoire de Sa « Majesté Impériale, après laquelle bataille, suivant « toute apparence, les Anglais se rembarqueraient pour « retourner dans la perfide Albion, à moins toutefois « qu'ils ne préférassent être jetés à la mer. On devrait « même s'étonner que les Anglais eussent conçu l'espé- « rance de rester en Portugal si la divine Providence, « qui aveugle souvent ceux qu'elle veut perdre, n'avait « résolu de fournir au nouveau Charlemagne, au nouveau « Constantin, l'occasion d'un triomphe nouveau. »

Etait-ce un mandement d'évêque ? était-ce une circulaire de préfet ? Je l'ignore, mais je penche pour le préfet. A coup sûr le vieux Vervial n'y avait rien mis de son cru,

car il lisait ce morceau d'éloquence comme un mauvais écolier lit sa leçon, en ânonnant et faisant à peine sentir les points et les virgules.

Aussitôt après, il invita les fidèles (et ici il n'ânonnait plus, mais sa voix tremblait d'émotion) à joindre leurs prières aux siennes pour le repos des âmes de sept ou huit jeunes gens de la paroisse qui avaient été tués en Espagne dans le courant de la dernière campagne. Plusieurs paysannes — les mères sans doute, les sœurs ou les fiancées — fondirent en larmes pendant qu'il parlait, et lui-même, après la prière, prononça un petit discours sur ce texte :

« *Deus dedit, Deus abstulit; sit nomen Domini bene-* « *dictum.* »

« *Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté; que le nom du Seigneur soit béni!* »

Clélie, sans doute frappée de quelque cher souvenir, cacha sa tête dans ses mains, et moi-même, en voyant l'émotion de tous les assistants, et me rappelant les amis que j'avais perdus, j'avais peine à retenir mes larmes.

Deux choses surtout m'avaient étonné pendant que je regardais autour de moi; presque tous les paysans qui remplissaient l'église étaient des enfants ou des vieillards, et beaucoup de femmes étaient vêtues d'habits de deuil; le prône du curé m'expliqua tout. Il n'y avait pas alors de famille en France dont un membre n'eût péri dans les dernières campagnes de Pologne, d'Autriche, de Prusse,

d'Espagne ou d'Italie. Déjà l'on entendait murmurer ce mot terrible : *A bas la conscription!* qui fut crié en 1814 jusque sur les toits et servit si bien la cause des Bourbons.

Mais on n'en était encore qu'au murmure, et les plus hardis osaient à peine donner asile aux malheureux conscrits réfractaires.

Vers la fin de la messe, je me levai, aussitôt après que les chantres, d'une voix épouvantable, eurent entonné le chant : *Domine salvum fac Napoleonem Imperatorem nostrum*, et debout sur la place, enfonçant sur mes yeux, pour n'être pas reconnu, un vieux chapeau de de feutre mou, j'attendis avec impatience le départ de Clélie ; car je ne voulais pas l'aborder en public.

Enfin elle sortit la dernière, et je vis le paysan qui, douze ans plus tôt, avait été chargé de me recevoir à Fénestrange, entrer dans une auberge voisine et demander les chevaux, car Fénestrange est éloigné de trois lieues de Vallière, et Clélie allait rarement entendre la messe à une si grande distance; elle n'était venue ce jour-là, comme je l'appris le soir même, que pour céder au désir de Tibéria, qui voulait faire une promenade à cheval.

Je pris les devants pour l'attendre, et j'allai m'asseoir sur le bord du chemin qui descend du côté de la Villeneuve.

Il était environ neuf heures du matin, car le curé, mettant les morceaux doubles pour la commodité de ses

paroissiens, avait tout à la fois dit la messe, lu la circulaire officielle, prié pour les morts, fait son prône, et chanté vêpres, de sorte que tous ces offices réunis avaient duré fort longtemps.

Le ciel était pur. Pas un nuage dans l'air. Les oiseaux chantaient dans les arbres, le ruisseau coulait avec un joyeux murmure dans la prairie, et moi-même, pour la première fois depuis neuf ans, je recommençais à croire à la vie et au bonheur.

Dans mon impatience de revoir Clélie, je comptais les minutes, et je me levais déjà pour aller au-devant d'elle, lorsque enfin elle parut au détour du chemin. Tibéria était à côté d'elle, et toutes deux s'avançaient de front, quoique le chemin fût fort étroit et en ce temps-là fort mal entretenu. Derrière elles, monté sur un gros bidet de meunier, trottait doucement Baptiste.

XXII

Lorsque Clélie ne fut plus qu'à trois pas de moi, j'ôtai lentement mon chapeau et je me tins debout devant elle, attendant qu'elle me reconnût, car je ne voulais pas dire mon nom devant Baptiste.

Clélie se méprit au sens de ce geste, arrêta son cheval, et m'ayant à peine regardé, tira de sa poche un écu de cinq francs et le mit dans mon chapeau.

Mais avant que j'eusse pris le temps d'accepter ou de refuser cette aumône, Tibéria qui me considérait attentivement, s'écria :

— Ah ! maman, c'est Robert !

Au même instant, Clélie me reconnut. Ses yeux et son sourire s'éclairèrent de joie, et je vis alors combien j'étais aimé. Pour la première fois, je goutai le vrai bonheur. De telles sensations sont trop rares dans la vie.

Mais, sans répondre au cri de Tibéria, je donnai à Baptiste les cinq francs que Clélie venait de déposer dans mon chapeau, et je lui dis :

— Camarade, prête-moi ton cheval.

Comme il hésitait, Clélie lui fit signe d'obéir.

— Mais, madame, répliqua Baptiste embarassé, es chemins ne sont pas sûrs, et...

— Va toujours, répondit Clélie, nous n'avons besoin de personne, puisque M. Robert est avec nous. Tu nous rejoindras à pied...

Un tel arrangement ne convenait pas trop à ce brave garçon, qui avait compté faire le voyage plus commodément ; mais les cinq francs qu'il venait de recevoir lui rendirent courage.

— Surtout, ajouta Clélie, bouche cousue. M. Robert a ses raisons pour n'être vu de personne.

— Suffit, madame. Tout ce que vous faites est bien

fait. On me fusillerait plutôt que de me faire dire un mot de trop.

En même temps il mit pied à terre. J'enfourchai le bidet, et nous partîmes au grand trot pendant que Baptiste, mettant nonchalamment un pied devant l'autre, paraissait nourrir le dessein d'arriver à Fénestrange après le coucher du soleil.

Quand nous fûmes à trois ou quatre cents pas de là, nous ralentîmes l'allure de nos chevaux, et Clélie me dit en me tendant la main :

— Ah! mon ami, que je suis heureuse! Après neuf ans de séparation, je craignais de ne vous revoir jamais.

J'allais répliquer; mais son regard éloquent m'avertit de prendre garde à mes paroles. Tibéria nous écoutait.

— C'est moi qui vous ai reconnu la première, dit vivement la jeune fille. Nous avons parlé de vous si souvent emsemble, maman Clélie et moi; nous avons tant de fois regardé votre portrait qui est accroché au côté de celui de papa Tibérius dans notre chambre à coucher! Pourquoi donc nous avez-vous quittées si brusquement à Naples?

Je balbutiai je ne sais quoi. Cette question ingénue me troublait jusqu'au fond de l'âme; mais en même temps j'étais ravi d'apprendre qu'on n'avait pas un seul jour cessé de penser à moi et d'attendre mon retour.

Pendant que Clélie me faisait mille questions et me faisait raconter mes aventures et mes souffrances, Tibéria s'avisa d'exciter son cheval. Celui-ci, jeune aussi,

ardent et mal dressé, prit le grand trot d'abord sans qu'on y fît attention, puis le galop, et enfin s'emporta tout à fait...

A cette vue Clélie poussa un cri d'effroi. Le chemin était fort étroit et bordé de deux talus assez élevés. Tibéria courait donc un assez grand danger. Je poussai le paisible bidet de meunier que j'avais entre les jambes, et qui d'abord voulut se défendre et regimber; mais il sentit bientôt que j'étais le plus fort et partit à fond de train pour rejoindre son camarade, ce qui fut fait en un instant. Alors, sans descendre de cheval, je saisis celui de Tibéria par la bride et le tirai si fortement en arrière qu'il s'arrêta au bout de vingt ou trente pas.

Tibéria était beaucoup moins effrayée que je n'aurais cru; cependant elle me remercia avec effusion comme si je l'avais sauvée du plus grand péril.

— Mais, lui dis-je, pourquoi avez-vous excité votre cheval ?

— Pour me sentir vivre, répliqua Tibéria.

— Et si vous aviez péri ?

— Oh ! je savais que vous étiez là et que vous m'empêcheriez de périr.

Ces réponses singulières me causèrent quelque étonnement; mais je n'eus pas le temps d'y réfléchir beaucoup, car Clélie nous rejoignait déjà.

Le reste du voyage se fit sans incident remarquable. Un quart d'heure environ avant d'arriver à Fénestrange, Clélie parut embarrassée.

— Mon ami, dit-elle, je crois être sûre de tous ceux que j'emploie; mais enfin il faut craindre les commérages. L'arrivée d'un étranger à longue barbe, vêtu d'habits troués comme les vôtres, attirera certainement l'attention des paysans. Il faut vite trouver un habit et une profession.

— Une blouse et un pantalon de toile me suffisent.

— En effet, c'est le déguisement le plus commode. Quel état manuel connaissez-vous ?

J'avais appris tant bien que mal la profession de charpentier, en Sibérie. Il fut résolu que je serais présenté comme charpentier aux habitants du château et que je serais chargé de réparer la charpente de la tour du nord qui tombait en ruines.

Ainsi donc, après tant de malheurs, après un si long exil, j'étais réduit à réparer le toit de mes pères et à regarder ce changement de destinée comme un bonheur !

Clélie prit les devants avec Tibéria, et me remit elle-même la blouse, le pantalon de toile et la hache qu'elle m'avait promis. Puis elle m'ouvrit la porte de la petite maison, et s'enfuit sans vouloir m'écouter, car Tibéria, curieuse comme toutes les jeunes filles et intriguée de mon arrivée mystérieuse, la suivait de près.

— N'oubliez pas, me dit Clélie, qu'elle vous croit conspirateur républicain et proscrit, et qu'elle ne connaît de vous que le nom de Robert.

Quelques instants après je sortis de la petite maison,

tout de neuf habillé, et j'allai m'asseoir à la même table que Clélie et Tibéria qui m'attendaient.

Le dîner fut très-gai. Cependant la présence de Tibéria nous imposait quelque gêne; mais, en revanche, elle nous animait par sa gaieté, ses questions et ses éclats de rire. Clélie la regardait avec une complaisance toute maternelle et n'avait pas essayé de discipliner sa fougue.

— J'ai voulu l'élever moi-même, dit-elle, mais Tibéria ne m'obéit pas. Je me suis vue forcée de la mettre, l'an dernier, en pension chez les religieuses du Sacré-Cœur de Jésus, à Limoges, et je l'y laisserai encore une année.

— Oh ! maman Clélie ! dit Tibéria d'un air à la fois affectueux et boudeur, tu me prends donc toujours pour une enfant ?

Après dîner, Clélie m'ayant laissé seul avec sa fille pour s'occuper de quelques soins domestiques, Tibéria m'entraîna dans le parc et me dit d'un air grave :

— Monsieur Robert, vous devriez bien me faire retirer de pension, vous qui avez tant d'influence sur ma mère.

Je me récriai sur ce mot.

— Non, non, dit l'enfant, je sais ce que je dis. Maman Clélie m'a toujours parlé de vous. C'est à peine si elle parle autant de papa Tibérius qui était pourtant son frère.

— Eh bien, que faudra-t-il dire ?

— Que je m'ennuie.

— Bon ! après ?

— Comment ! après ? reprit Tibéria, étonnée de mon sang-froid. Vous trouvez que cela ne suffit pas !... Eh bien, dites-lui que si elle me ramène en pension, je m'échapperai par-dessus les murs ou que je mettrai le feu au couvent...

Cette colère de petite fille fille m'amusait ; mais la conversation changea bientôt.

— Est-il vrai, demanda Tibéria, que vous avez fait la guerre autrefois ?

— Oui, au temps de la République.

— Et que vous étiez le plus brave soldat de l'armée d'Italie ?

— Le plus brave ! c'est beaucoup dire, répliquai-je en riant, car il y avait des milliers de braves dans cette armée, et votre père Tibérius, par exemple...

— N'est-ce pas, demanda-t-elle, que papa Tibérius était bien brave aussi ?

— Oh ! oui.

— Et bon ?

— C'était la plus belle âme et le meilleur camarade que j'aie jamais connu.

— Et qu'il vous aimait bien ?

A ce souvenir je sentis ma gorge se serrer. Était-ce un regret ou un remords ?

— Maman Clélie, continua Tibéria, n'a jamais voulu me dire comment il avait été tué ; et quand je lui fais cette question, elle ne me répond que par des larmes.

Oh ! si j'étais homme, je voudrais connaître son assassin pour le poignarder de ma propre main !

— Mais, lui dis-je, s'il était mort déjà ?

Car il me tardait de mettre un terme à cette conversation pénible.

— Est-ce qu'il serait mort ? demanda-t-elle vivement.

Je ne répondis pas. La détromper était impossible. Comment lui raconter que le meurtrier de Tibérius était celui-là même à qui elle parlait ? Comment lui révéler le secret de sa naissance ? Comment lui faire comprendre par quel funeste enchaînement de fatalités j'avais été conduit à verser, malgré moi, le sang de l'ami pour qui j'aurais voulu cent fois donner ma vie !

— J'ai questionné bien souvent Baptiste, me dit Tibéria ; mais ce grand nigaud ne sait rien ; il prend un air fin de grosse bête et me répond que deux personnes seulement peuvent parler : c'est madame de Fénestrange et vous, Robert. Parlez-donc, puisqu'elle ne veut rien dire.

Je secouai tristement la tête, et je lui fis quelques questions sur elle-même, ses sentiments et son genre de vie.

— Je n'aime pas la ville, dit-elle, on y est trop enfermé. J'aime le grand air, et la forêt où je cours matin et soir comme les lièvres et les chevreuils.

— Est-ce que madame de Fénestrange vous accompagne ?

— Oui, quelquefois. Maman Clélie est si bonne pour moi ! Elle veut tout ce que je veux.

— Est-ce qu'il ne vient jamais personne ici ?

— Personne, excepté un vieux Parisien, M. Bourgoin, qui est venu l'an dernier au château, et qui m'a beaucoup regardée. On dirait qu'il n'avait jamais vu de fille de mon âge. Le premier soir, comme je m'étais endormie à côté du piano, il tira de sa poche un journal, et j'entendis qu'il lisait quelque chose à demi-voix pour maman.

— Ah ! en vérité, m'écriai-je. Et de quoi parlait le journal ?

— Je ne m'en souviens pas beaucoup... C'était un récit de bataille — la bataille de Talavera, je crois — et M. Bourgoin faisait remarquer à maman Clélie que deux régiments portugais, commandés par le général... attendez... j'ai oublié son nom... mais il sonne comme un nom français...

— Parthenay, peut-être ?

— Oui, Parthenay, Mauléon de Parthenay, c'est cela même... Que ces deux régiments avaient beaucoup contribué à repousser la division française du général Villatte.

— Enfin ! m'écriai-je involontairement, je le retrouve.

— Qui donc ? demanda Tibéria étonnée.

— Celui que je cherche depuis douze ans, celui qui a été cause de la mort de mon ami Tibérius...

— Le général Parthenay ?

— Oui, lui-même.

— Vous vengerez mon père ! s'écria-t-elle avec transport. Oh ! Robert, comme je vous aimerai !

Au même instant Clélie parut au bout de l'allée et s'avança vers nous.

XXIII

Tibéria courut au-devant de sa mère.

— Je sais tout, dit-elle d'un air grave et résolu qui donnait à sa physionomie charmante une certaine apparence de sauvagerie.

— Que sais-tu ? demanda Clélie étonnée.

— O ma mère, ma vraie mère, pourquoi ne m'avez vous pas jugée digne de partager vos secrets et votre chagrin ? continua Tibéria en se jetant dans ses bras.

— De quels chagrins veux-tu parler ? Est-ce vous, Robert, qui portez le trouble dans cette cervelle si jeune et déjà si exaltée ?

— O ma mère, ne le blâme pas. Il est bon, Robert ; il est généreux, il est brave, tu me l'as dit cent fois ; il vengera la mort de mon père Tibérius ; il tuera l'assassin !...

A ces mots, je vis pâlir Clélie.

— O mère, s'écria Tibéria, je t'aime, tu le sais bien ; vois, nous t'aimons tous deux, Robert et moi : nous te ferons oublier le passé, ne pleure pas, je t'en supplie. Robert restera près de nous...

— Ma chère enfant, dit Clélie en baisant ses cheveux avec tendresse, retourne au château. Laisse-moi seule quelques instants dans le parc avec Robert. C'est un vieil ami que je n'ai pas vu depuis longtemps, et qui doit avoir mille choses à me dire que tu n'as pas besoin d'entendre.

Tibéria essaya d'éluder cet ordre ; mais enfin il fallut obéir, et elle reprit d'un air mécontent le chemin du château.

Quand nous fûmes seuls :

— Mon ami, dit Clélie, qu'avez-vous donc raconté à cette enfant ? Elle paraît toute troublée de vos confidences... Il faut user de circonspection avec elle, Robert, elle a l'esprit prompt, l'imagination ardente, elle devine à demi-mot ce qu'on croit lui cacher, et si ce n'était la triste solitude où nous vivons, car je ne fais ni ne reçois aucune visite, elle serait depuis longtemps, par l'indiscrétion des voisins, au courant de la vérité. Du moins sans connaître le secret de sa naissance qu'aucune créature humaine ne peut soupçonner, elle devinerait peut-être que vous êtes Robert de Fénestrange, et cette découverte creuserait entre vous et moi un abîme infranchissable... Au nom du ciel, ami, au nom de notre

bonheur à venir, au nom même de cette enfant innocente qu'il faut préserver de la fatalité déplorable qui a pesé jusqu'ici sur votre famille et la mienne, ne lui dites pas un mot du passé... Hélas! plût au ciel que nous pussions nous-mêmes en perdre le souvenir!

Je rassurai Clélie en lui racontant la conversation que je venais d'avoir avec Tibéria. Puis je lui parlai de l'avenir :

— Quoi! vous m'aimez encore, dit-elle, après tant d'années ?

— Et vous, chère Clélie, ne m'aimeriez-vous plus ?

— Oh! moi, répondit-elle en souriant, je suis de celles qui ne donnent leur cœur qu'une fois. Pendant neuf ans, je vous ai attendu avec une confiance et une fidélité inébranlables. Depuis six ans, c'est-à-dire depuis que vous avez été enfermé en Sibérie, je ne recevais plus aucune nouvelle de vous, je ne savais où vous étiez, j'aurais dû vous croire mort ou prisonnier pour jamais; eh bien, je n'ai pas désespéré un seul jour. J'ai cru que Robert de Fénestrange briserait toutes les portes, escaladerait tous les remparts, franchirait tous les obstacles survivrait aux coups de fusil, aux coups de sabre, à la mitraille, et qu'un jour, oui, un jour comme celui-ci, il reviendrait près de moi; et je ne me suis pas trompée, Robert, je vous aime!

— Vous m'aimez ! m'écriai-je avec transport en la serrant dans mes bras.

Elle se dégagea d'un air calme et doux, et me dit :

— Ami, je ne me parjurerai jamais. Mauléon vit encore; et tant qu'il vivra, je suis liée par son crime.

— Vous me jurez, répliquai-je, que la vie de Mauléon est le seul obstacle qui nous sépare!

— Je le jure.

— Je partirai demain. Cette fois, le scélérat ne peut plus m'échapper.

— Ami, dit Clélie, que voulez-vous faire? J'ai souhaité longtemps qu'il reçût le châtiment de son crime. Aujourd'hui, sans le haïr moins, je tâche de l'oublier. Robert, vous êtes mon seul ami sur la terre, le seul cœur dans lequel je puisse verser mon chagrin et chercher des consolations. Allez-vous courir de nouveaux dangers, vous faire tuer, peut-être, pour une vengeance impossible? Vivez plutôt près de moi; soyons amis et ne nous quittons plus. Qui sait quelles tempêtes vous attendent encore si vous quittez le rivage! Robert, je vous en supplie, ne tentez pas la colère céleste! Qui sait si les ombres de mon père et de mon frère ne sont pas entre vous et moi, et ne s'opposent pas à un mariage sacrilége!

Je secouai la tête en silence.

— La vie, continua-t-elle, peut encore avoir quelque douceur pour nous. Vous vieillirez à côté de moi; ou plutôt... le divorce peut rompre les liens qui nous attachent l'un à l'autre et vous rendre votre liberté...

Je m'écriai :

— Ah! ne blasphémez pas, Clélie! Ne cherchez pas à séparer ceux que Dieu même avait unis!

— Oui, dit-elle encore, vous êtes jeune, ami, et vous trouverez aisément une femme bonne et belle et digne de vous. Je verrai sans envie une autre porter le nom de Robert de Fénestrange et lui donner une famille... J'aimerai vos enfants, Robert, comme s'ils étaient à moi...

Ici je l'interrompis :

— Ne me parlez pas de cet horrible avenir, Clélie. Je n'en soutiendrais pas la pensée. Voici mon projet. Je partirai demain pour l'Espagne...

— Vous m'accorderez bien quinze jours, dit-elle en souriant.

— Soit, quinze jours. Mauléon est au service de l'Angleterre. Je le chercherai, je le trouverai, je le tuerai. Oui, je sens que je le tuerai. Ma mort seule peut lui sauver la vie, et je ne mourrai pas, Clélie, je vous le promets... Je connais Masséna, qui commande l'armée de Portugal; j'ai servi dix-huit mois sous ses ordres. Il se souviendra de moi. Je lui demanderai de me mettre au premier rang dans toutes les rencontres périlleuses; il le fera volontiers, j'en suis sûr. Après un coup d'éclat, ma grâce est certaine. Napoléon ne peut pas la refuser. Je rentrerai en France. Je reprendrai mon nom, mon titre, Grangeneuve, et nous serons enfin mariés. Si quelque voisin réclame...

— Oui, dit Clélie, je sais que vous êtes homme à

réduire tous les indiscrets au silence; mais qu'importent, d'ailleurs, les discours de quelque orateur de cabaret? Je vous aime, ami, et, après tant de souffrances, je vous dois bien de le dire avec franchise. A votre retour, je serai votre femme... En attendant, restez ici quelques jours; ne repartez pas au lendemain d'un si long et si dur exil. Robert, cette maison est à vous; ce château est à vous; tout n'est-il pas à vous, ici, sans en excepter Clélie?

A ces mots, que son accent et ses regards rendaient encore plus expressifs, je voulus m'agenouiller devant elle et l'adorer; mais elle me releva et dit:

— Rentrons, Tibéria nous observe peut-être.

XXIV

Pendant quinze jours je ne cessai pas un instant de jouir d'un bonheur sans mélange. Plus le rêve devait être court, plus il fut délicieux. Clélie ne pouvait pas se lasser de me voir, de me tenir compagnie, de se promener avec moi, soit à pied, soit à cheval, dans la campagne. Elle me montrait en détail le château, les terres, les prairies, la forêt, me demandait conseil.

— Tout ceci est à vous, ami, disait-elle. Réparez,

ordonnez, construisez, démolissez, abattez, défrichez tout ce qu'il vous plaira; vous en êtes le maître. Fénestrange est à vous, aussi bien que Grangeneuve. Faut-il meubler cette chambre? Ce sera celle de Tibéria. Faut-il murer cette porte, ouvrir un corridor, percer une fenêtre, vendre cette futaie?

En même temps elle cherchait à me distraire par ces soins matériels et se faisait un bonheur de me consulter en tout; car enfin, disait-elle en riant, puisque vous allez devenir mon maître, cher seigneur, il est naturel que je commence à prendre l'habitude de l'obéissance.

Souvent aussi elle me faisait raconter mes aventures; surtout Tibéria, qui ne me quittait guère, était insatiable. Je lui disais vingt fois ma rencontre avec Rendjit-Sing, mes combats en Italie, ma captivité, mon évasion; elle buvait avidement toutes mes paroles.

Entre ces deux femmes, et je pourrais presque dire ces deux jeunes filles presque également charmantes, — car Clélie n'avait rien perdu de sa beauté et Tibéria n'avait pas encore toute la sienne, — j'étais le plus heureux de tous les êtres humains. Sage si je m'étais contenté de ce bonheur, et si je n'avais pas aspiré à un bonheur plus grand encore!

Mais enfin il fallut partir.

La veille, c'est-à-dire le 1er septembre 1810, — je me souviendrai longtemps de cette date, — Clélie, retenue dans sa maison par les soins du ménage, permit à Tibéria de faire une promenade à cheval avec moi; nous

partîmes tous deux pleins de gaieté, et nous galopâmes quelque temps sous bois à travers la forêt de Fénestrange.

Cependant l'ardeur des chevaux, sinon la nôtre, se calma bientôt, leur course se ralentit, et je crus voir que Tibéria devenait rêveuse.

— Ainsi donc, vous partirez demain ? demanda-t-elle.

— Il le faut, Tibéria.

— Eh bien, emmenez-moi.

— Où?

— En Espagne.

Je la regardai en feignant de rire aux éclats comme si la proposition n'eût pas été sérieuse; elle l'était cependant.

— Je sais bien, me dit Tibéria, que vous me prenez pour une enfant, vous et ma mère adoptive, mais...

— Mais, ma chère Tibéria, lui dis-je en l'interrompant, vous savez qu'on se bat en Espagne?

— Je le sais.

— Et que, derrière toutes les haies, on est couché en joue par un fusil espagnol...

— Je le sais.

— Que, derrière toutes les portes, un brave homme s'embusque et vous attend armé d'un couteau.

— Je le sais; et c'est pour cela que je veux vous suivre.

— Pour cela, Tibéria!... Ma chère petite Clorinde, il faut poser votre armure, ôter vos éperons et votre

casque et remettre votre sabre au fourreau; la guerre d'Espagne est dix fois plus terrible que vous ne pouvez l'imaginer.

— Mais s'il me plaît d'aller à la guerre?

— Et de verser le sang?

— Pourquoi non? Je serais bien aise de tuer de ma main ce Parthenay, l'assassin de mon père.

— Ma chere enfant, lui dis-je, en lui prenant la main, croyez-moi, laissez-là ces folles imaginations, bonnes tout au plus pour Marphise ou Bradamante; restez au coin du foyer...

— Oui, c'est cela, dit-elle avec dépit, cousez vos robes et tricotez vos bas; n'est-ce pas ce que vous voulez dire?...

— A peu près, ma chère Tibéria. Laissez à l'homme le soin de donner des coups de sabre à tort et à travers. Je vous promets, je vous jure de venger votre père, et de ne revenir jamais si je ne puis pas tuer son meurtrier.

— Mais si vous êtes blessé? dit-elle.

— Eh bien, on me portera à l'ambulance. Les chirurgiens savent bien leur métier.

— C'est égal, dit-elle, j'aurais voulu vous suivre, prendre soin de vous...

— Et madame de Fénestrange? Qui lui tiendra compagnie?

— Oh! ma mère m'aime beaucoup, mais elle n'a pas besoin de moi, tandis que vous en aurez besoin, vous!... D'ailleurs, qui l'empêche de venir avec nous?

— Est-ce qu'on peut amener deux femmes à l'armée?

— Ah! vous ne m'aimez pas! s'écria Tibéria.

Et en même temps elle détourna la tête comme pour cacher son émotion.

Je ne fis pas d'abord à ce reproche toute l'attention qu'il méritait, et j'essayai d'apaiser Tibéria par la promesse de revenir bientôt, c'est-à-dire dans deux ou trois mois, et de ne plus la quitter. Mais elle ne se laissa point prendre à cet appât.

— Non, vous ne m'aimez pas! reprit-elle avec plus de force.

Le reste de la promenade fut presque silencieux, car, sans ajouter grande importance à ce caprice d'enfant, je sentais qu'elle était irritée contre moi.

Au retour, Clélie informée de la demande de sa fille, se joignit à moi pour lui faire entendre raison; mais Tibéria fondit en larmes et se retira dans sa chambre.

Le lendemian, cependant, vers sept heures du matin, lorsque je fus prêt à partir, elle vint me dire adieu avec sa mère. Toutes deux m'embrassèrent avec la plus vive tendresse, et Tibéria, s'approchant de mon oreille, me dit tout bas, pendant que Clélie avait le dos tourné:

— Prenez cette médaille de la sainte Vierge que j'ai fait bénir par le curé de Vallière. Elle vous préservera dans les batailles. Adieu, malgré tout, je vous aime.

Je pris la médaille pour lui faire plaisir, je serrai ma chère Clélie dans mes bras, une dernière fois, et je partis au grand trot, monté sur une belle jument limou-

sine dont elle voulut à toute force me faire présent.

Cette fois, j'étais vraiment riche, ayant touché d'un seul coup les revenus de Grangeneuve qui s'étaient accumulés pendant les neuf années de mon exil.

Le 10 septembre 1810, j'arrivai à Bayonne, tout prêt à franchir les Pyrénées pour rejoindre l'armée du maréchal Masséna.

XXV

Bayonne était alors le plus grand entrepôt militaire de France. C'est là que tout venait aboutir et recevoir une organisation définitive, — les hommes, les chevaux, les canons, les munitions, les vivres. C'est de là qu'on dirigeait d'immenses convois sur Madrid à travers la Navarre.

De l'autre côté des Pyrénées, Mina guettait les Français au passage. Blotti dans ses montagnes, averti par ses espions, bien pourvu de tout par les Anglais et surtout par ses compatriotes, il se précipitait à l'improviste sur l'escorte, enlevait les arrière-gardes, pillait les convois, égorgeait les traînards, les blessés, les malades, et faisait à nos soldats une guerre d'extermination. Déjà même on commençait à le craindre en France, et ses agi-

les fantassins faisaient des incursions dans les villages français de la frontière.

Quand j'arrivai à Bayonne, un bataillon de cinq cents hommes d'infanterie se préparait à partir, emmenant dix pièces de canon, un nombre de caissons proportionné, cent mille livres de biscuit destinées à l'armée de Portugal, quelques barils de lard, et douze cent. mille francs en or, dont le roi Joseph avait, dit-on, grand besoin. J'allai voir le colonel qu'on avait chargé de commander l'escorte, afin d'obtenir la permission de suivre le convoi.

Ce colonel était un joli garçon, bien frisé, de vingt-cinq ou vingt-six ans environ, le marquis de Trouville, dont le père, émigré en 1789 et rentré sous le Consulat, s'était fait nommer chambellan de l'impératrice. Le jeune gentilhomme, poussé de bonne heure à la cour et bien vu de plusieurs nobles dames, s'engagea comme enrôlé volontaire en 1806, et fit rapidement son chemin. En 1809 il fut fait colonel à Wagram, revint à Paris en poste, reçut mille félicitations, et partit pour l'Espagne où le roi Joseph, pressé d'avoir une cour et de créer des dévouements, prodiguait les croix et les titres.

Trouville, en moins de six mois, fut fait baron de Pancorbo, commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique, et reçut un brevet de pension de trois mille ducats.

C'était peu si l'on considère les espérances ; c'était beaucoup si l'on considère l'état du trésor royal, car le roi Joseph n'avait guère d'autre revenu que l'octroi de Madrid ou l'argent prêté par Napoléon.

Au reste, le jeune colonel ne manquait pas de courage, et s'il avait eu quelque sens commun, ou s'il avait été moins satisfait de lui-même, il aurait pu commander son régiment d'une façon honorable sinon brillante.

Tel était mon futur compagnon de route.

Il me reçut d'un air protecteur qui sentait à la fois la cour et la caserne, mais sans aucune rudesse. Il eut même la bonté de me mettre à l'aise du premier coup en ordonnant à son valet de chambre de continuer l'œuvre commencée.

Or, cette œuvre n'était pas sans importance. Il s'agissait de friser les cheveux du colonel.

— Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il sans me regarder.

— Robert.

— Robert de qui ? Robert de quoi ?

— Robert tout court, colonel.

— Ah ! Et vous allez en Espagne ?

— Oui, colonel.

— Chercher fortune ?

— Oui, colonel.

Il tourna la tête à demi, me toisa d'un regard, et n'eut pas sans doute grande opinion de moi, car il ajouta, comme se parlant à lui-même :

— Ils sont tous comme cela ! Pauvres diables qui croient trouver là-bas les mines du Potose !... Aïe ! ajouta-t-il en s'interrompant ; vous avez tiré trop fort ; vous m'avez fait mal... Charles, prenez donc garde !

Charles s'excusa de son mieux et continua de friser.

— Mais quel commerce faites-vous, mon pauvre Robert ? reprit Trouville d'un air de commisération.

— Je ne fais pas de commerce.

— Ah ! ah ! j'entends. Vous allez à la cour du roi Joseph. Vous avez sans doute de puissants protecteurs.

— Personne ne me protége.

— Tiens, dit-il en riant aux éclats, vous comptez sur votre propre mérite.

— Probablement.

— Ma foi, mon ami, je vous conseille de rester ici, car là-bas, nous n'avons besoin de personne pour administrer, gouverner, et faire la révérence. Nous avons amené depuis longtemps en Espagne tout ce qu'il nous faut, et la cour est au complet. Ah ! si vous savez faire une sauce, à la bonne heure ! votre fortune est assurée, car les cuisiniers espagnols ont juré de nous empoisonner. Nous ne trouvons partout qu'ail et que safran.

— Enfin vous m'emmenez, colonel ?

— Comme il vous plaira, mon ami, comme il vous plaira.

Puis Trouville fit ôter ses bottes, et tendant le pied droit à son valet de chambre :

— Déchausse-moi, dit-il, et frictionne-moi avec la brosse douce. On nous donne ce soir un bal, et je veux que les dames de Bayonne se souviennent longtemps du colonel de Trouville.

J'allais prendre congé de ce fat, lorsque le chef de bataillon entra.

Celui-là était un vieux soldat aux cheveux gris, qui parut fort étonné des préparatifs de toilette que faisait le colonel. Évidemment, il n'avait pas fréquenté la cour et ne connaissait rien aux belles manières.

— Mon colonel, dit-il, savez-vous ce qui se passe ?

— Non, répondit l'autre, mais ce doit être bien grave. Je vous entendais jurer dans l'escalier.

— Excusez-moi, mon colonel ; mais ces coquins de muletiers me feront damner, je crois. Ils refusent de marcher.

— En vérité, dit le beau marquis. Il faudra voir cela.

— Oui. Ils disent que ce brigand de Mina nous attend au défilé d'Arlaban, qu'il a plus de trente mille hommes sous ses ordres, qu'il est maître de tous les passages, que Kellermann est assiégé dans Burgos, que le ro Joseph n'ose pas sortir de Madrid, que Soult a capitulé, que Suchet est en déroute, que Masséna s'est enfoncé en Portugal, et que cinq armées, y compris celle de Wellesley, l'entourent ; que sais-je encore ?

— Eh bien, distribuez aux plus mutins quelques centaines de coups de plat de sabre.

— C'est ce que j'ai fait, colonel ; mais cette tisane n'a pas guéri leur poltronnerie. Sur quatre-vingts, trente se sont échappés et vont rejoindre Mina dans la montagne ; le reste est gardé à vue, mais s'échappera au premier signal et nous laissera dans l'embarras.

— Diable ! dit le beau marquis, c'est embarrassant. Si l'on en faisait fusiller deux ou trois pour l'exemple ?

Je pensai que l'occasion était venue de me montrer.

— Colonel, dis-je en me levant, on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec deux tonneaux de vinaigre.

— Qui vous demande votre avis ? répliqua-t-il avec humeur.

— Vous ne l'avez pas demandé, colonel, mais je crois devoir l'offrir. Puisque je pars avec vous, j'ai intérêt comme vous à ce que le voyage se fasse en sûreté.

— Eh bien, que proposez-vous, monsieur le donneur d'avis ?

— Rien que de très-simple, colonel. Donnez-moi le commandement des muletiers. Je me charge de tout.

— Vous !

— Oui, moi !

— Et comment ferez-vous ?

— C'est mon secret. Vous m'autoriserez seulement à doubler et à tripler la solde des muletiers pendant tout le chemin. Il en coûtera peut-être cinq ou six mille francs au trésor, mais....

— Qu'en pensez-vous, Bardache ? demanda le marquis.

— Je pense, mon colonel, que ce sera nous tirer d'affaire à peu de frais.

— Eh bien, je vous donne pleins pouvoirs, Robert. Allez et faites vite, car nous partirons demain matin à cinq heures, et il est déjà midi... Charles, le déjeuner est-il servi ?

— Oui, monsieur le marquis.

—Allez, mon ami, dit Trouville en ôtant sa robe de chambre pour endosser son uniforme de grande tenue; allez, vous viendrez ce soir à cinq heures me rendre compte de ce que vous aurez fait.

Le commandant Bardache sortit en même temps que moi et me dit en grognant dans l'escalier :

— Voilà les fats qu'on nous envoie de Paris. Celui-ci se fait friser, baigner, parfumer, il sent bon comme un bouquet, il chante des romances comme Garat et Elleviou ; et tenez... écoutez-le...

En effet, on entendait la voix de Trouville qui fredonnait doucement :

Femme sensible, entends-tu le ramage ?...

— Entends-tu le ramage?... As-tu vu le plumage? disait Bardache en adoucissant sa voix pour imiter celle du beau marquis. C'est sur cet air là sans doute que nous allons rosser les Anglais ou étrangler Mina!... On appelle ça un colonel ! Et moi je vous dis que c'est une poupée de cire et qu'on ferait bien de le mettre derrière la vitrine d'un coiffeur. Mais voilà : c'est un marquis, et l'empereur n'aime plus que les marquis. Il veut être bien servi à table; il veut qu'on lui présente la chemise et les bottes d'une façon gracieuse, comme on faisait au bon vieux temps pour les Bourbons! Ah! les belles manières! Il n'y a plus que les belles manières qui réussis-

sent!... Et moi qui viens d'user au service de la France plus de fonds de culotte qu'il y a de jours dans l'année, moi qui compte dix-huit campagnes, quatorze blessures, moi Pierre Bardache, du village de Sauvignac, canton d'Auzon, Haute-Loire, on m'a fait attendre la croix jusqu'à Wagram ! Et je serai toute ma vie Pierre Bardache, chef de bataillon, et les dames en me voyant crieront : Qu'il est laid ! et les empereurs diront : Ce pauvre vieux ! sa peau a été percée à mon service de plus de trous qu'une écumoire ; mais ce n'est pas un joli garçon, un frisé, un marquis, un duc; son père n'était pas émigré ; pourquoi le ferait-on colonel ? Est-ce qu'il sait chanter *Fleuve du Tage* et rouler les yeux en portant la main sur son cœur ?... Car, ne vous y trompez pas, Robert, c'est ça qui séduit les dames et les empereurs... Et maintenant, camarade, allons voir les muletiers. Par précaution, je les ai fait enfermer dans la caserne de gendarmerie.

XXVI

Il était temps de retourner à la caserne, car, en l'abcence du commandant, les muletiers s'étaient mis en evolte ouverte, et s'ils avaient eu des armes sous la

main, le sang aurait coulé. Heureusement, le poste d'infanterie chargé de les garder tenait bon et, croisant la baïonnette, intimidait les plus braves.

En même temps, on battait le rappel dans les rues voisines, et les soldats dispersés dans les cabarets arrivaient en foule.

A la vue du chef de bataillon Bardache, il y eut comme une suspension d'armes. Le capitaine chargé de la garde du poste lui dit que les muletiers espagnols, mêlés parmi les Français, avaient les premiers refusé de marcher et donné l'exemple de la révolte.

— C'est bien, dit le commandant en se tournant vers les soldats. Chargez les armes!

On entendit alors le tintement des baguettes qui montaient et descendaient dans les canons de fusil. Ce bruit, malgré l'habitude que j'avais de toutes les batailles, me parut sinistre et me glaça jusqu'au fond de l'âme. Ces pauvres muletiers n'étaient, après tout, pas obligés de se faire tuer au service de S. M. Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, ou de Napoléon. Ils n'étaient même pas soldats, et l'on ne pouvait les retenir prisonniers que par un horrible abus de la force.

— En joue ! dit le commandant.

A ce moment, je lui saisis vivement le bras et je dis :

— Commandant, qu'allez-vous faire ?

Il me regarda de travers et répondit d'un ton bourru :

— Si cette canaille ne pose pas les armes à l'instant...

(Quelles armes ! Les plus dangereux tenaient à la

main des manches à balai, des étrilles ou des brosses !) Je vais ordonner le feu.

— Souvenez-vous, commandant, lui dis-je, que le colonel m'a donné ses pleins pouvoirs pour terminer l'affaire. Faites désarmer les fusils. Je réponds de tout.

— Vous répondez de tout, grommela Bardache ; vous répondez de tout ! Et qui me répond de vous-même ?

Cependant il fit relever le canon des fusils.

Je m'avançai alors vers les révoltés et je leur dis :

— Camarades, si quelqu'un de vous a des sujets de plainte, qu'il parle librement ; je lui ferai rendre justice.

L'un des plus hardis s'avança :

— On m'enrôle par force. Je ne suis pas soldat. J'ai quarante-cinq ans, et je suis né à Lusignan, près de Poitiers. J'ai une femme et quatre enfants en bas âge. On m'a fait venir ici sous prétexte de conduire des mulets jusqu'à Bayonne, mais il était bien entendu qu'on ne me ferait passer la frontière sous aucun prétexte. Je n'ai pas envie d'être assassiné par ces brigands d'Espagnols. J'étais engagé au prix de trois francs par jour, plus la nourriture. Hier, en arrivant, j'ai demandé mon compte. L'officier payeur m'a ri au nez et m'a juré que mes mulets devaient aller à Lisbonne et que je les suivrais bon gré mal gré. Là-dessus, j'ai voulu dire — ce qui est vrai — que ma femme et mes enfants ont besoin de mon travail pour vivre et qu'ils vont mendier dans les rues si je ne retourne pas à Lusignan ; l'officier m'a ordonné de me taire si je ne voulais pas qu'il me *mît* son sabre

dans le ventre... Est-ce juste, cela !... Est-ce que les soldats sont faits pour vexer le pauvre monde?

— Enfin, tu veux partir ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, pars, tu es libre.

Ce pauvre homme, qui s'était vu à deux doigts d'être fusillé, ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles. Il renaissait à la vie.

— Allons, que fais-tu là ? lui dis-je encore. Tu devrais être déjà loin.

Mais, malgré son étonnement et sa joie, il n'avait pas perdu toute présence d'esprit. Il roulait son chapeau dans ses doigts et paraissait avoir encore autre chose sur le cœur.

— Monsieur, dit-il enfin, je vois bien que vous êtes bon et généreux...

— Après ?

—Oh ! oui, généreux, car enfin vous pourriez me faire tuer comme un chien, et le commandant, je crois, dirait tout de suite : Amen. Mais ce n'est pas tout...

— Quoi donc encore ?

— Et mon argent ?

— C'est juste. Où est l'officier payeur ?

Bardache s'approcha de moi et me dit :

— Est-ce que vous allez payer ce fainéant ?

— Certainement.

— Tous les autres crieront famine et voudront être payés à leur tour.

— Je le sais bien. Mais c'est le seul moyen de les retenir sous les drapeaux. Aimez-vous mieux les voir déserter en route ?

Il leva les épaules et dit :

— Après tout, je m'en lave les mains. Autant vaut donner cet argent aux muletiers qu'à Mina.

— Vous croyez donc que nous ne pourrons pas nous tirer des griffes de Mina ?

— Ma foi, dit Bardache, avec ce brigand-là l'on n'est sûr de rien. Il connait son pays comme s'il l'avait fait. Partout des montagnes, des défilés, des précipices, des routes où l'on ne peut aller qu'à dos de mulet. Vous marchez tranquillement en colonne serrée, l'œil au guet, le doigt sur la détente. Tout à coup des masses de rochers s'écroulent sur vos têtes et vous écrasent. Où fuir ? A droite, la montagne perpendiculaire ; à gauche, un précipice de six cents pieds. A l'avant-garde des coup de fusil; vous y courez... Point du tout, c'est l'arrière-garde qu'on attaque et qu'on égorge, ou c'est le centre qu'on pille. Que faire ? Où joindre Mina ? Ses soldats et lui courent comme des lévriers, grimpent comme des chèvres et sont sobres comme des chameaux. Ceux qu'on prend (quand on en prend, car ce sont eux plutôt qui nous prennent) restent quelquefois deux ou trois jours sans manger et sans se plaindre. Un oignon cru, un paquet de cigarettes et deux onces de pain suffisent au régal de toute la semaine... Ah ! que je regrette l'Allemagne et mes Prussiens mangeurs de choucroute,

chez qui le couvert était mis trois fois par jour ! Mais je ne reverrai plus les jours heureux d'Iéna où le vin, la viande et le tabac étaient à discrétion. Et l'amour!... De belles grosses Westphaliennes, tendres comme le pain frais, douces comme des pots de confitures, et d'un si bon caractère !...

Il poussa un profond soupir et dit au payeur :

— Réglez le compte de ce *pékin*, puisqu'il veut partir. Et qu'il *file* promptement.

Le pauvre diable, une fois payé, sortit de la caserne sans retourner la tête.

Comme Bardache l'avait prévu, tous ses compagnons firent la même demande. Je tins tête à tous. J'en renvoyai environ une dizaine, qui, soit frayeur soit mauvaise volonté, n'auraient rendu aucun service, et je les fis payer très-exactement sous mes yeux.

Cette exactitude fit le meilleur effet, et disposa ceux qui paraissaient indécis à m'écouter favorablement.

— Maintenant, leur dis-je, tous les poltrons sont partis. Je puis vous parler avec franchise. Combien vous a-t-on promis ?

— Trois francs par jour et la nourriture.

— Les voici... Maintenant je vous propose une autre marché. Qui veut gagner six francs par jour ?

— C'est beaucoup, interrompit Bardache.

Mais sans m'arrêter à cette observation, je répétai ma demande.

— Qui nous garantit que nous serons payés à l'avenir ? demanda un muletier.

— Moi, qui viens de vous payer ce qu'on vous devait déjà.

— Oui, mais si vous êtes tué, ou si Mina nous tue, qui recevra l'argent ?

Je vis bien que c'était le nœud de la question. Le danger de périr, quoique très-grand, effrayait moins ces pauvres gens que le danger de n'être pas payé. Chacun d'eux avait un père, une mère, une femme, une sœur, des enfants, et consentait volontiers à risquer sa vie dans leur intérêt ; mais risquer sa vie et son argent à la fois était impossible.

— Eh bien, leur dis-je, vous vous engagez à conduire vos mulets de Bayonne à Madrid. Vous aurez six francs par jour. Pour plus de sûreté je donne tout de suite à chacun de vous cent francs d'arrhes qu'il enverra dans sa famille ; le reste sera payé à Madrid même, ou, si vous le préférez, au retour.

Ma proposition fut reçue comme je l'avais prévu, avec acclamations, et je rendis la liberté à mes hommes. Dès le soir même, quarante muletiers volontaires, attirés par le bruit de mes libéralités, s'enrôlèrent sous mes ordres et aux mêmes conditions.

Le vieux Bardache, étonné, me dit :

— C'est affaire à vous de gouverner cette canaille. Ils sont déjà dociles et soumis comme de petits chiens.

— Vous vous trompez, commandant. Ils ont vu que

je ne voulais ni les tromper, ni les mener à coups de plat de sabre ou à coups de fusil comme vous faites, et qu'ils gagneraient de l'argent avec moi; voilà pourquoi ils me suivent. Soyez de bonne foi avec les hommes, ils auront confiance en vous. Surtout ne les menez jamais à coups de bâton, — les Français particulièrement, qui ont l'épiderme chatouilleux.

A six heures du soir, j'allai suivant ma promesse, rendre compte au colonel de la mission qu'il m'avait confiée. Il fut enchanté de mon zèle et me dit en grasseyant :

— Bon début, très-cher. Je vois que vous êtes homme de tête et de capacité.

— Parbleu! dit l'officier payeur, ce n'était pas bien difficile. J'en aurais bien fait autant si l'on m'avait laissé disposer de la caisse.

— Eh bien, capitaine, il fallait le faire, répliqua Trouville.

— Oui, continua le payeur, mais qui comblera le déficit? Son Altesse Sérénissime le prince de Neuchâtel, major général de la grande-armée, annonce à Sa Majesté le roi d'Espagne, par dépêche authentique, qu'elle lui envoie douze cent mille francs en or pour les besoins de l'armée de Portugal, et voici qu'avant de passer la frontière, aujourd'hui même, nous avons payé huit mille francs.

Le marquis de Trouville parut frappé de ce raisonnement.

— Mais pour ce prix-là, répliquai-je, nous avons quatre-vingts muletiers de bonne volonté et nous ne serons obligés de fusiller personne. Cela vaut bien huit mille francs, je crois?

— Or çà, dit le colonel, puisque vous avez si bien commencé, mon cher Robert, prenez-moi, dès ce soir, le commandement de vos hommes, et tenez-les prêts à partir demain matin... À propos, Charles, ma calèche est-elle prête ?

— Oui, monsieur le marquis, répondit le valet de chambre.

— Et mes deux fourgons ?

— Oui, monsieur le marquis.

— N'oublie pas d'emballer quelques paniers de bon vin de Bordeaux; ces vins d'Espagne sentent le bouc et vous tournent sur le cœur... As-tu averti madame la comtesse Spada?

— Oui, monsieur le marquis.

— Sera-t-elle prête à cinq heures du matin ?

— Pour cela, je n'en sais rien. Monsieur le marquis sait bien que les dames...

— Bien, bien. Ne vas-tu pas lâcher quelque impertinence.

Le nom de la comtesse Spada me causa quelque étonnement et réveilla en moi de vieux souvenirs.

— Colonel, demandai-je, madame la comtesse Spada n'est-elle pas femme de M. le comte Spada ?

— Apparemment, répondit Trouville un peu étonné que j'eusse osé l'interroger.

— Et M. le comte Spada n'est-il pas Milanais de naissance ?

— Je n'en sais rien, dit Trouville, et ne m'en inquiète guère. Je crois seulement que le comte Ettore Spada a servi quelque temps à Naples auprès du roi Joseph. Il était colonel du régiment *del Principe* vers 1808. Il est aujourd'hui *mayordomo mayor* de la maison du roi d'Espagne. C'est le dispensateur de toutes les grâces. Entre nous, madame la comtesse Spada n'est pas étrangère à la haute fortune de son mari. On dit qu'elle a beaucoup d'empire sur un auguste personnage, ou, comme disent les gazettes, qu'elle est honorée d'une tendresse auguste. Ce qu'on ne peut pas nier, c'est qu'elle porte le titre de première dame du palais, quoique la reine Julie n'ait pas voulu passer les Pyrénées... Et, tenez, ajouta le colonel, voici madame Spada qui traverse le jardin de la sous-préfecture... Avouez qu'elle est jolie et qu'elle marche bien.

J'avouai sans difficulté. Je venais de reconnaître dans madame la comtesse Ettore Spada l'ancienne amie de Tibérius, la belle Émilia Sorbetti.

Ettore avait enfin reçu le prix de sa constance. On l'avait épousée.

XXVII

La rencontre de madame Spada, devenue première dame du palais de la reine Julie et femme du mayordomo mayor de S. M. le roi Joseph, n'était pas très-rassurante pour moi. Cependant, grâce à ma longue barbe, à mes cheveux flottants et aux douze années qui s'étaient écoulées depuis le jour où mon ami Tibérius m'avait présenté chez elle, j'espérai n'être pas facilement reconnu; mais je me tins à distance, par précaution.

Au reste, je passai la nuit au milieu des muletiers qui devaient faire partie du convoi, indiquant à chacun son poste, distribuant des armes et veillant sur les préparatifs du départ.

Le matin, à l'heure fixée, c'est-à-dire au point du jour, le tambour retentit et appela tout le monde dans les rangs.

Nous sortîmes de Bayonne dans l'ordre suivant :

D'abord, une vant-garde de cinquante hommes chargés d'éclairer la route;

Puis, à cent pas en arrière, le corps de bataille, ou, pour parler plus strictement, la longue file des mulets

qui s'avançaient deux par deux, suivis de leurs conducteurs à pied;

Puis les voitures d'artillerie, canons et caissons;

Puis les fourgons chargés de vivres;

Puis d'autres fourgons qui contenaient les douze cent mille francs que le trésor français envoyait en Espagne pour les besoins de l'armée de Masséna.

Tout ce qui précède était médiocrement gardé et marchait entre deux haies de soldats fort éloignés l'un de l'autre; en revanche, la calèche du colonel marquis de Trouville, ses deux fourgons, la calèche du madame Spada et quatre ou cinq autres voitures remplies de robes, de cartons, de chapeaux de femmes et autres choses indispensables au salut de l'armée, étaient environnés d'une troupe nombreuse.

En tête de cette troupe, et à droite de la calèche de madame Spada, caracolait le beau colonel. De temps en temps il se penchait à la portière pour parler de plus près à madame la camerera mayor, et les éclats de rire d'Émilia montraient assez que la conversation était fort joyeuse.

Bardache, qui était à l'avant-garde avec moi, se retourna, regarda cette belle ordonnance et les courbettes gracieuses du colonel et de son cheval; puis, il haussa les épaules et me dit :

— Si Mina n'enlève pas tout le convoi, c'est qu'il y mettra de la bonne volonté. Voilà un beau fils qui ne pense qu'à faire des compliments aux dames... C'est bien

de faire le joli cœur qu'il s'agira ce soir ou demain!

— Bah! nous sommes encore en France. Plus tard, nous verrons...

— Plus tard, dit Bardache, ce sera tout à fait la même chose. M. le marquis restera marquis quand même et nous fera prendre comme des poissons dans le filet du roi de Navarre.

— De quel roi parlez-vous?

— De Mina, parbleu! Car c'est bien lui qui est le maître et le roi de la province. Nous n'y levons pas un centime d'impôt sans sa permission, et nous n'achetons pas un paquet d'allumettes s'il lui plaît de l'empêcher. Si quelque malheureux Navarrais osait entrer à notre service, il serait poignardé le lendemain... Regardez les vieux soldats qui ont déjà fait escorte... Il ont tous l'œil et l'oreille au guet.

— Les jeunes ont plus de confiance.

Bardache me regarda d'un air singulier et dit :

— Pauvres conscrits!... Est-ce qu'ils savent ce qui les les attend là-bas? Ils savent qu'on tirera des coups de fusil, voilà tout; mais ils croient se battre en ligne, par quarante ou cinquante mille à la fois, comme en Allemagne ou en Pologne... Ils ne connaissent pas le traître couteau, le fusil caché derrière la haie ou dans le sillon... Ce n'est pas la peine de les désabuser; il y a des grâces d'état; mais le colonel devrait veiller, lui, et non passer le temps à dire des fadaises...

Le convoi arriva vers le soir en vue d'Irun, la première

ville que l'on rencontre sur la frontière d'Espagne après le passage de la Bidassoa.

Je fus très-étonné de voir les habitants d'Irun venir en grand nombre au-devant de nous et nous faire un accueil cordial. On aurait dit que ces braves gens venaient de retrouver de vieux amis. Je le fis remarquer à Bardache.

— Que disiez-vous donc de leur férocité, commandant?

Il secoua la tête :

— Tout ce qui reluit n'est pas or.

Cependant la municipalité d'Irun nous avait fait apporter du vin et des provisions de toute espèce. On fit halte aux portes de la ville, et tout le monde mangea et but avidement, — surtout les jeunes soldats, qui s'étendirent sur l'herbe bientôt après et commencèrent à ronfler.

Les vétérans eux-mêmes, oubliant leur défiance accoutumée, n'avaient pas épargné le vin des habitants d'Irun.

Pour moi, qui, grâce au ciel, ai la tête assez solide, j'avais conservé tout mon sang-froid, et je regardais ce spectacle avec inquiétude.

— Si nous débutons ainsi, pensais-je, que sera-ce plus tard ?

Pendant que je faisais ces réflexions, étendu à l'ombre avec mes compagnons, je remarquai deux Espagnols qui se promenaient dans nos rangs et semblaient passer la revue du convoi.

L'un d'eux comptait du doigt les hommes et les mulets.

Sans être bien habile à parler l'espagnol, je comprenais à peu près leur conversation, car j'avais étudié cette langue pendant quinze jours fort assidûment au château de Fénestrange, à côté de Clélie, et beaucoup de mots espagnols ressemblent au patois de nos paysans.

Je devinai donc à peu près ce qu'ils disaient : les gestes d'ailleurs étaient fort clairs ; et, ne se croyant pas observés (tout le monde dormait autour de moi), mes deux Espagnols gesticulaient beaucoup.

Je me levai à demi et m'appuyai sur un coude pour mieux les voir à travers les branches d'un buisson qui me séparait d'eux.

— Il y a trois cent vingt mulets, dit l'un, et quatre-vingts muletiers.

— Combien de soldats?

— Cinq cents.

— Combien de canons?

— Dix.

— Combien de fourgons?

— Quarante.

— C'est bien. Il faut avertir Mina.

— L'un des muletiers qui ont déserté hier matin est allé déjà le prévenir. Il les attend au pied de la montagne, dans le défilé de ***.

Ici je tendis vainement l'oreille. Ils baissèrent la voix et je n'entendis plus rien.

Je ne crus pas nécessaire de tarder davantage. Évidemment ils ne comptaient pas pousser plus loin leurs conférences. Je me levai donc brusquement pour les saisir et les faire prisonniers.

Mais il étaient sur leurs gardes et prirent la fuite dans deux directions opposées.

Je criai sur-le-champ :

— Aux armes !

Et je courus sur les traces du fuyard le plus proche. Certes, je puis me vanter d'avoir toujours eu le pied leste et solide, mais ce n'est pas sans raison qu'on a vanté les jambes des Navarrais et des Basques.

Celui-ci bondissait comme un chevreuil et faisait des crochets comme un lièvre, de sorte que j'avais grand'-peine à ne pas le perdre de vue.

Cependant, je parvins à lui couper la retraite et à le ramener malgré lui du côté de l'escorte. Là, voyant qu'il ne lui restait plus aucun espoir d'échapper, car les soldats, éveillés en sursaut par mes cris, étaient déjà debout et sous les armes, il m'attendit de pied ferme.

Je le saisis au collet.

— Qui es-tu? lui dis-je en français.

— Don José Pernambuco, répondit-il dans la même langue.

— Que faisais-tu là ?

— Je me promenais. Est-il défendu de se promener ?

— Tu mens !

Le visage de Pernambuco devint livide, ses yeux étin-

celèrent; je vis qu'il aurait voulu me dévorer. Mais il garda le silence.

— Tu es l'espion de Mina !

— Croyez ce que vous voudrez.

Et il prit un air dédaigneux.

— Sais-tu que je vais te faire fusiller ?

— Faites.

Je ne voulais, bien entendu, que le mettre hors d'état de nuire, et surtout l'intimider pour en tirer quelques renseignements, mais cet entêté ne voulut rien dire.

Sur ces entrefaites, Bardache arriva, regarda mon prisonnier, et dit :

— Il faut pendre ce coquin.

— Voyons, dit le Navarrais, avec un sang-froid qui me parut tout à la fois plaisant et admirable, serai-je fusillé ? serai-je pendu ? Car vous n'êtes pas du même avis, messieurs.

— Je crois, répliqua Bardache en colère, que ce brigand se moque de nous. Çà, une bonne corde ! Et qu'on le pende !

— Quel est mon crime ? demanda Pernambuco.

— Que de raisonnements ! s'écria Bardache impatienté.

— C'est un espion de Mina, je n'en doute pas, dis-je alors.

Et je racontai à Bardache ce que j'avais entendu, en ajoutant :

— Il suffit de le garder prisonnier à Irun ou de l'envoyer en France.

Sur ces entrefaites, le colonel de Trouville arriva, et s'étant fait rendre compte de l'incident :

— Choisis, dit-il à l'Espagnol : de nous servir de guide demain matin ou d'être pendu ce soir.

Naturellement, l'Espagnol opta pour le premier parti.

— Fameux guide ! dit Bardache en grommelant.

— Commandant, interrompit Trouville, vous vous rendrez pendant huit jours aux arrêts en arrivant à Madrid... Faites garder cet homme à vue; s'il essaye de trahir, il sera fusillé sans délai.

Le lendemain, le convoi repartit, suivi, outre sa première escorte, de trois compagnies de soldats Westphaliens nos alliés, qui prenaient comme nous la route de Madrid. Ceux-là furent mis à l'avant-garde.

Vers le milieu du troisième jour, pendant que le convoi s'avançait avec une lenteur majestueuse dans un chemin étroit et tortueux, creusé sur le flanc de la montagne, et que M. le colonel de Trouville causait gaiement avec madame la comtesse Ettore Spada dans l'intérieur de la calèche, on entendit tout à coup des cris d'alarme et quelques coups de fusil.

— Voici Mina ! dit Bardache.

XXVIII

Au même instant un effroyable désordre se répandit tout le long de la colonne. Les soldats westphaliens, nos alliés, qui formaient l'avant-garde, surpris par cette attaque imprévue, se rejetèrent sur le centre, c'est-à-dire sur le convoi lui-même, et voulurent traverser la foule compacte pour chercher un asile à l'arrière-garde. Ils entraînèrent avec eux le peloton français qui était chargé d'éclairer la route. Quelques femmes, qui avaient suivi le détachement, poussèrent des cris affreux. Les muletiers et les mulets, se poussant et se culbutant pour échapper à un ennemi invisible, une dizaine d'hommes et d'animaux furent précipités dans l'abîme qui était à notre gauche, et au fond duquel grondait un torrent profond et rapide. Enfin, de ma vie je ne m'étais trouvé à pareille fête.

Bardache se tourna vers moi et me dit :

— Vous avez du sang-froid, restez ici. Ralliez-moi tous ces braillards qui crient et qui ont plus de peur que de mal. Je vais à l'avant-garde voir ce que c'est. Faites

avertir M. le marquis, et, en attendant qu'il arrive, prenez le commandement.

Il me quitta et courut en avant, piquant avec son sabre les fuyards pour les ramener à l'ennemi.

Une vingtaine d'hommes se rallièrent autour de lui. Le noyau grossissant toujours, il leur fit mettre la baïonnette au bout du fusil et jura en invoquant, suivant son habitude, le saint nom de Dieu qu'il ferait tirer sur ceux qui fuyaient aussi bien que sur les Espagnols.

Cette menace fit tourner visage à la plupart; mais un capitaine westphalien, qui ne paraissait pas pressé de donner sa vie pour la cause de Joseph ou de Ferdinand, essaya de passer outre et de chercher asile à l'arrière-garde. Bardache, indigné, lui porta un tel coup de pointe dans le ventre que le malheureux Allemand tomba en arrière, les bras étendus et râlant à faire pitié.

— Et maintenant, cria le chef de bataillon, en avant !

Français et Westphaliens le suivirent au pas de course, et comme le chemin faisait de nombreux détours et semblait un lacet jeté autour de la montagne, je les perdis de vue pour un moment.

Au reste, j'étais trop occupé moi-même pour regarder longtemps ce que faisait le voisin.

Muletiers et mulets se pelotonnaient sans ordre les uns contre les autres et n'avaient ni le courage d'avancer, ni la force de fuir. Un nuage de poussière, soulevé par les pieds des hommes et des animaux,

empêchait de rien distinguer dans le convoi à une distance de dix pas.

Ne pouvant me faire voir, j'essayai de me faire entendre, et je criai d'une voix retentissante :

— C'est une fausse alerte ! Camarades, à vos rangs !

Puis, donnant l'exemple, et frappant à coups de plat de sabre mulets et muletiers, je les forçai de reprendre la file.

Par bonheur, le bruit des coups de fusil avait cessé, de sorte qu'on se rassura aussi facilement qu'on s'était effrayé, et qu'on se remit en marche après un retard de dix minutes.

Au même instant, le colonel parut. Il était à cheval, en grand uniforme, paré de cinq ou six croix, frisé comme un petit chien de la Havane et répandant autour de lui l'odeur du musc et de la vanille.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il sévèrement. D'où vient tout ce tapage ? Où est Bardache ?

— Colonel, lui dis-je, le commandant est parti en éclaireur avec l'avant-garde.

En même temps, nous entendîmes distinctement le grondement du canon, et le petillement de la fusillade.

— Ah ! ah ! c'est donc sérieux ! dit Trouville ; il faut voir si cette canaille osera venir devant nous.

Et se tournant pour donner un ordre à un détachement de deux cents hommes de quitter l'arrière-garde et de le suivre, il aperçut José Pernambuco, mon pri-

sonnier d'Irun, dont les yeux étincelaient d'une joie sanguinaire.

— Coquin ! dit-il, tu ne jouiras pas de ta perfidie.

Il tira de la fonte de sa salle un pistolet, l'arma, et fit feu sur le Navarrais.

Heureusement (car ce meurtre était injustifiable puisque Pernambuco n'était pas un traître, mais un ennemi), l'Espagnol, dont les pieds et les mains étaient libres, échappa aux deux soldats chargés de le garder, escalada avec la rapidité de l'éclair le talus escarpé de la route, se glissa dans les buissons comme un chat sauvage et s'enfuit sous une pluie de balles.

Pour ma part j'en fus bien aise, car le courage de Pernambuco et son sang-froid intrépide m'avaient vivement intéressé.

Cependant le bruit du canon redoublait.

— Il paraît, dit Trouville, que nous aurons une vraie bataille à livrer. Bardache s'est lancé en avant comme un étourdi. Il faut le dégager.

Mais une voix suppliante sortit de la calèche de madame la comtesse Ettore Spada.

— Où courez-vous, monsieur le marquis ? Nous sommes tous perdus ! Restez ici, monsieur le marquis, si vous nous quittez, tout est perdu.

— Ma belle Emilia, répliqua Trouville à demi-voix, calmez-vous. Rien n'est perdu. Calmez-vous, je vous en conjure... Je vais vous ramener Mina dans un quart d'heure, pieds et poings liés.

Et me prenant à part :

— Mon cher Robert, dit-il, veillez sur cette pauvre femme qui va se trouver mal. Je vais soutenir Bardache.

A ces mots, il partit au trot, suivi de son détachement, traversa la foule compacte, pendant que ses soldats, grimpant à l'aide des saillies du rocher le long de la montagne, allaient le rejoindre en tête du convoi.

Il était temps, car la fusillade et la canonnade redoublaient de fureur, et je vis de loin reparaître les soldats de l'avant-garde, diminués de moitié, harassés, couverts de sang et sans chef.

Le colonel leur barra le passage, et s'adressant à un sous-lieutenant :

— Où est le commandant Bardache ? demanda-t-il.

— Il vient d'être tué d'une balle au front.

Cette sombre nouvelle rembrunit le visage du colonel.

— Où l'a-t-on tué ?

— A l'attaque du retranchement.

— Les Espagnols sont retranchés ?

— Oui, ils ont coupé le chemin par une tranchée profonde, planté des chevaux de frise, placé six pièces de canon derrière ce retranchement, et couvert toute la montagne de tirailleurs.

— Combien sont ils ?

— Cinq ou six mille, commandés par Mina.

— Toujours Mina ! s'écria le colonel. On ne voit que lui dans ce chien de pays.

Et après un instant de réflexion :

— Bah ! dit-il, vous vous y serez mal pris. Vous aurez fait quelque sottise. Allons reconnaître la place. Nous ne pouvons demeurer l'arme au bras en face de cette canaille sans essayer de forcer le passage.

Le sous-lieutenant, jeune homme imberbe qui venait de quitter l'École militaire de Fontainebleau, et qui ne demandait qu'à faire ses preuves, s'inclina devant son chef d'un air de déférence et se tint prêt à le suivre.

Ils s'avancèrent donc tous deux sans précaution jusqu'à deux cents pas du retranchement ennemi ; mais là ils furent salués d'une grêle de balles par les tirailleurs espagnols et revinrent promptement sur leurs pas.

Jusqu'alors, le beau colonel n'avait point paru se soucier beaucoup de mes conseils ; mais il commençait à voir le danger de notre situation et à sentir qu'il était responsable de la vie de sept ou huit cents hommes. Il s'adressa donc à moi et dit :

— Qu'en pensez-vous, Robert ? Faut-il forcer le passage ou faire une retraite prudente et revenir dans quelques jours avec des renforts ? Kellermann, averti, partira sans doute de Burgos pour attaquer Mina par derrière et dégager le convoi.

— Oui, dit un officier, mais qui se chargera d'avertir Kellermann ?

— Et, en attendant, reprit un autre à demi-voix, nous serons tous dans la poêle à frire.

— Voyons, qu'en pensez-vous, Robert ? répéta le colonel impatienté.

— Je pense, colonel, qu'il aurait mieux valu ne point partir.

— Oui, mais puisque nous sommes partis...

— Et bien, colonel, il faut aller en avant, vaille que vaille.

— Nous y périrons tous, dit un des assistants. Mina est suivi d'une véritable armée.

— Ma foi, repris-je alors, nous n'avons guère que le choix entre périr en combattant, ou périr en fuyant.

— En fuyant ! dit le colonel, qui rougit de colère.

— Ou en faisant retraite, colonel ; je ne tiens pas aux mots... Soyez sûr que, si Mina nous voit tourner le dos, il nous poursuivra jusqu'à la frontière, et comme ses soldats marchent trois fois plus vite que nous, comme ils ne traînent avec eux ni convois, ni bagages, ni femmes ni fourgons, ils nous fermeront très-aisément le retour vers la France... Donc, il faut prendre le retranchement, fût-il défendu par le Cid en personne et par douze mille hidalgos de sa force.

— Il a raison, dit le colonel.

— Et pour preuve que j'ai raison, regardez devant vous ce nuage de poussière qui s'avance. Entendez ces cris de triomphe et ces insultes. Mina n'attend même pas une seconde attaque. Il a vu notre petit nombre et il vient au-devant de nous.

En effet, le fier Espagnol croyait marcher à une victoire assurée. Suivi de ses meilleures troupes, il s'avançait en colonne serrée sur la route, pendant qu'une

nuée de tirailleurs, s'embusquant derrière tous les rochers et grimpant le long de la montagne, menaçait de déborder notre flanc droit et de nous envelopper.

Déjà les balles pleuvaient autour de nous, et les pierres roulaient du haut de la montagne sur la route.

Trouville, quoiqu'un peu trop fat, n'était ni sans courage ni sans mérite; il donna ses ordres avec beaucoup de sang-froid, fit rapprocher l'arrière-garde du centre de la colonne, afin de défendre plus aisément le convoi; fit mettre en batterie trois pièces de canon chargées à mitraille et, sans s'inquiéter des tirailleurs qui étaient plus gênants que dangereux, attendit de pied ferme l'attaque de Mina. A cinquante pas des Espagnols le colonel cria :

— Feu ! Au même instant, une effroyable volée de mitraille renversa les premiers rangs de la colonne espagnole. Trente ou quarante hommes étaient étendus sur le terrain. Les survivants étaient ébranlés.

C'est en vain que Mina voulut les ramener en avant. Il y eut un instant d'hésitation dont nos soldats profitèrent pour recharger leurs pièces. Cette vue calma l'ardeur des plus braves, et Mina lui-même, faisant bonne contenance, attendit pour renouveler l'attaque, de voir si ses tirailleurs ne parviendraient pas à déborder et envelopper notre petite troupe.

Ce calcul n'était que trop juste. Trois ou quatre cents guerilleros, devançant tous leurs camarades, avaient

grimpé dans les rochers, redescendu sur la route et commençaient le feu sur nos derrières.

Dans le premier moment de surprise et d'épouvante, ils ne rencontrèrent qu'une faible résistance et pénétrèrent jusqu'au convoi même et jusqu'à la calèche où la belle Emilia, toute tremblante, attendait, en invoquant tous les saints, que la Providence voulût bien décider de son sort.

En voyant ces figures basanées, Emilia poussa des cris affreux, appelant le colonel de Trouville à son secours.

Le colonel me dit :

L'arrière-garde est en danger. Vous, Robert, continuez ce que nous avons si bien commencé. Mitraillez-moi ces bandits. Je vais rallier l'arrière-garde. Si je suis tué, prenez le commandement. Bardache seul avait de l'expérience, mais il est mort. Tous les autres officiers sont des jeunes gens qui voient le feu pour la première fois, ou de vieilles culottes de peau, qui devraient garder le coin de la cheminée... C'est entendu, n'est-ce pas ?

Je fis signe que j'acceptais son offre, et me fiant à mes canons, dont la gueule chargée de mitraille tenait les Espagnols à distance, je ne gardai près de moi qu'une vingtaine d'hommes et lui laissai la libre disposition de tout le reste.

Par un rare bonheur, l'artillerie de Mina, excellente derrière ses retranchements n'avait pas pu le suivre,

la route étant coupée par une tranchée profonde. Mina, qui croyait, à ce que j'ai su plus tard, avoir affaire à un petit corps d'armée, avait déployé ce jour-là une prudence qui ne lui était pas ordinaire, et cette prudence nous fut d'un grand secours.

Cependant Trouville avait rétabli l'ordre à l'arrière-garde et repoussé les téméraires guerilleros. Soixante ou quatre-vingts furent tués à coups de baïonnette ou culbutés dans le précipice; le reste s'enfuit dans les rochers.

Mais, au moment où le beau colonel recevait les félicitations et les compliments de madame la comtesse Spada, il fut frappé d'une balle dans la poitrine et tomba mortellement blessé.

Cet accident aurait pu décourager nos soldats, mais la plupart ne s'en aperçurent qu'après le combat. Quand à moi, averti sur-le-champ, je pris le commandement de la colonne. Je fis placer à l'arrière-garde trois canons chargés à mitraille comme à l'avant-garde, et n'ayant plus dès lors à craindre que le feu des tirailleurs qui couraient dans les rochers, je pus enfin respirer et envisager tranquillement notre situation.

A dire vrai, rien n'était moins rassurant. Nous étions entourés par un ennemi implacable, cinq fois plus nombreux que nous-mêmes, bien pourvu de vivres et de munitions, et, par dessus tout, leste et dégagé dans tous ses mouvements.

Nous, au contraire, embarrassés d'un immense con-

voi, de femmes, d'enfants, de fourgons de toute espèce, nous étions à la merci de Mina. Nous avions des vivres, mais l'eau manquait, et les mulets n'avaient pas de foin. Si ce supplice durait vingt-quatre heures, il faudrait se rendre.

Pendant que je faisais ces tristes réflexions, j'aperçus par hasard un des muletiers, Espagnol de naissance, qui portait sur le front un signe étrange. Je lui dis d'approcher, et regardant de plus près ce signe, je lus les mots suivants, imprimés avec un fer rouge :

— *Vive Mina!*

— D'où vient ce signe? lui demandai-je.

— Ah! dit-il, c'est ce brigand de Mina qui m'a fait marquer ainsi, parce que j'avais servi de guide au général Kellermann (1). Ah! le scélérat! Je voudrais lui arracher les entrailles avec mon couteau et lui dévorer le cœur.

— Comment t'appelles-tu !

— Pedro Garcia.

— Mon cher Pedro Garcia, combien donnerais-tu de piastres fortes et de doublons pour pouvoir graver avec un fer rouge, sur le front de Mina, cette magnifique inscription : *Vive Pedro Garcia!*

— Oh ! dit-il avec transport, je donnerais tout l'or du Mexique et du Pérou; je donnerais mon salut éternel !

— Eh bien, je te vendrai moins cher ce plaisir. Écoute-moi.

(1) Historique.

XXIX

La nuit, qui n'était pas fort éloignée, allait favoriser mon projet.

— Connais-tu bien le pays ? demandai-je à Garcia.

— Oui, señor. J'y suis né et je suis muletier dès mon enfance ; c'est tout dire.

— Aussitôt qu'il fera nuit, je te ferai descendre avec des cordes dans ce précipice que tu vois et au fond duquel coule la rivière. De ce côté, Mina croit n'avoir rien à craindre, tu ne rencontreras donc personne. Tu prendras le chemin de Burgos où commande le général Kellermann : tu lui diras notre danger, et que je vais tenir aussi longtemps que je pourrai dans ces rochers. Qu'il vienne au plus vite nous dégager.

— Burgos est bien loin, señor. Avant que Kellermann arrive, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté.

— Aussi n'iras-tu pas jusque-là. Le commandant d'Irun m'a dit que le général doit être en ce moment entre Vittoria et Mondragon. Mina, qu'il poursuivait, lui aura sans doute dérobé sa marche. Es-tu prêt ?

— Oui, señor.

— Tu sais à quel danger tu t'exposes ?

— Oui, señor ; mais vous n'oublierez pas la récompense que vous m'avez promise au retour ?

— De l'argent ?

— Non, señor, la tête de Mina.

— Je t'en donne ma parole. Si nous prenons Mina, il est à toi.

En même temps, je commandai à l'officier payeur de donner un rouleau d'or de mille francs à Pedro Garcia, comme arrhes du marché.

— Mais, dit l'officier payeur, que dira Sa Majesté Royale, car enfin le roi Joseph compte sur cet argent?

— Sa Majesté dira ce qu'elle voudra. Mina, s'il nous prend, fera bien d'autres brèches dans vos fourgons.

Le payeur s'exécuta en soupirant. C'était un brave homme et un bon comptable, mais il n'entendait rien à la guerre et à ses nécessités.

Cependant le feu des tirailleurs espagnols, après s'être graduellement ralenti, avait enfin complétement cessé. Je ne savais à quoi attribuer cette trêve.

Tout à coup un parlementaire s'avança de notre côté, et dit que Don Francisco Espoz y Mina voulait parler au commandant de l'escorte.

J'acceptai l'entrevue avec plaisir pour gagner du temps, et je fis quelques pas pour aller au-devant de Mina.

Il était seul aussi bien que moi et parut un peu étonné d'avoir affaire à un homme en habits bourgeois. Cepen-

dant il me salua très-courtoisement et avec beaucoup de gravité.

C'était un homme de trente ans environ, de taille ordinaire, dont les larges épaules et la maigreur annonçaient une force et une agilité remarquables. Ses yeux noirs et vifs pétillaient d'intelligence, mais l'ensemble de sa physionomie était extrêmement sombre. Il roulait dans ses doigts une cigarette et me l'offrit en s'asseyant à côté de moi sur un tas de pierres au bord du chemin.

J'acceptai la cigarette et j'attendis qu'il voulût prendre la parole.

— C'est vous, monsieur, qui commandez l'escorte? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Et moi, dit-il, je suis don Francisco Espoz y Mina, capitaine général des armées de Sa Majesté le roi Fernando VII, en Navarre.

Je fis un signe de tête, mais je gardai le silence.

— Vous voyez, dit Mina, que toute résistance est impossible. Il faut vous rendre.

Pour gagner du temps, je feignis de discuter les termes de sa proposition :

— A quelles conditions? demandai-je.

— Vous aurez la vie sauve.

— C'est tout?

— Oui, c'est tout. Je vous tiens en mon pouvoir.

— Si vous nous tenez, répliquai-je, vous avez tort de nous faire grâce.

— Vous vous êtes bien défendus, ajouta-t-il. Mais vous n'avez pas d'eau à boire. Demain vous serez forcés de vous rendre à discrétion.

— Nous avons du vin.

— Souvenez-vous de ma promesse. Si je vous prends sans capitulation, vous serez tous pendus.

— Souvenez-vous de la mienne. Si je vous prends, vous serez tous fusillés.

Mina vit bien que je parlais fort sérieusement. Il m'offrit une seconde cigarette, se leva, me salua et dit :

— Vous comptez sur Kellermann ?

— Probablement.

— Je vous avertis qu'il me cherche à quarante lieues d'ici, dans les environs de Valladolid.

— Je compte aussi sur moi-même.

— Eh bien, à demain.

— Soit, à demain !

Il se croyait si sûr de nous prendre au piége, qu'il ne voulut pas renouveler ses attaques pendant la nuit.

En retournant vers ma troupe, je rencontrai Pedro Garcia, qui guettait de loin tous les mouvements de Mina, et qui me dit :

— Commandant, tenez-vous beaucoup à sauver le convoi ?

Cette question m'embarrassa. Il est bien vrai que j'aurais donné pour peu de chose l'argent du trésor, les fourgons, les calèches du beau colonel de Trouville et de madame Spada, et toute cette longue file de bagages

qui faisaient la plus grande partie de notre danger; mais je n'aurais à aucun prix abandonné nos blessés. Et comment les transporter sans le secours des fourgons?

— Je connais, continua Pedro Garcia, un petit sentier, impraticable aux chevaux et même aux mulets, qui pourra nous conduire tout droit du fond de la vallée au petit fort de Santa-Cruz, à deux lieues d'ici, sur les derrières de Mina. Ce fort est occupé par une garnison française de trois cents hommes, à cinquante pas de la route. Si nous arrivons là, nous sommes sauvés. Le général Kellermann aura le temps de nous secourir, et nous pourrons alors faire la chasse à Mina, au lieu d'être chassé par lui.

— Et les blessés?

— Vous n'avez pas le choix, commandant. On ne peut pas les emmener.

— Eh bien, je reste. Nous nous sauverons ou nous périrons tous ensemble.

Là-dessus je posai des sentinelles et j'allai voir le colonel Trouville, qu'on avait étendu dans sa calèche. Il ne parlait plus; il avait perdu beaucoup de sang, et me regardait avec des yeux fixes où se peignait déjà la mort. Il eut pourtant la force de me serrer la main et me dit :

— Surtout, ne vous rendez pas. Brûlez toutes vos cartouches, car Mina vous égorgerait jusqu'au dernier.

Madame Spada, saisie d'épouvante, tenait la tête du blessé sur ses genoux et cherchait à lui faire avaler quel-

ques gorgées de ce bon vin de Bourgogne dont le valet de chambre avait dû mettre une provision dans ses fourgons. Hélas! le pauvre Trouville ne devait plus boire de vin sur cette terre. Il expira quelques instants après.

A cette vue, Emilia s'aperçut que sa robe était tachée de sang, et se leva en poussant un cri :

— Ah! quelle guerre! monsieur, ah! quelle guerre! nous y périrons tous!... Quand on pense que ce pauvre colonel, il n'y a pas encore trois heures, me jurait... Et maintenant, le voilà mort!

J'essayai de la rassurer.

— Oh! vous êtes bon, vous, monsieur, me dit-elle. Vous me défendrez contre ce sanguinaire Mina!

Je protestai de mon dévouement, et j'annonçai (sans y croire) l'arrivée prochaine de Kellermann. En même temps je voulus la quitter, mais elle me retint et me dit :

— Plus je vous vois, monsieur Robert, plus je crois déjà vous avoir connu... Est-ce en Italie ou bien en Espagne?

— C'est à Milan que j'eus l'honneur d'être présenté à madame la marquise Emilia Sorbetti.

— Ah! dit-elle, je me souviens maintenant. C'est mon cher Tiberio qui vous amena chez moi. Qu'est-il devenu, Tiberio? Il doit être général pour le moins.

— Non, madame, lui dis-je gravement. Il est mort.

Je craignais qu'elle voulût pousser plus loin ses ques-

tions ; mais j'avais tort de craindre. Cette aimable femme avait la tête trop légère pour s'occuper longtemps des morts.

— Le comte Spada, mon mari, sera bien aise, dit-elle, de renouveler connaissance avec vous. J'espère que vous viendrez souvent nous voir à Madrid, car nous sortirons de ce coupe-gorge, n'est-ce pas, monsieur?

— Assurément, madame. Dans quelques heures nous serons libres.

Il faut toujours rassurer les femmes. D'ailleurs, le discours de Pedro Garcia avait fait naître en moi une lueur d'espérance. La trêve que m'accordait Mina, soit qu'il fût fatigué d'une longue marche à travers les montagnes, soit qu'il eût la certitude de nous prendre tous sans combat dès le lendemain, me parut une excellente occasion de m'ouvrir un passage.

Mais passer de vive force était impossible. Il fallait donc écarter Mina par une ruse de guerre, et Mina, rusé comme un sauvage, n'était pas facile à tromper.

Cependant le temps pressait. Je communiquai mon projet aux officiers. Je choisis cent cinquante montagnards bien armés parmi les muletiers et les soldats qui formaient l'escorte ; je leur fis déposer tout bagage inutile, je ne leur laissai que leurs armes, et quand tout fut prêt, je donnai le signal du départ.

Pedro Garcia descendit le premier dans le précipice, au moyen d'une longue corde qu'il avait attachée à sa

ceinture. Je descendis après lui, et tous mes hommes suivirent la même route. La nuit, qui était tout à fait obscure, favorisait notre entreprise.

XXX

La descente était longue et périlleuse. Cependant il n'y eut pas d'accident. Aucun coup de feu, parti par hasard comme il arrive si souvent dans les expéditions de nuit, n'éveilla l'attention des soldats de Mina.

Les miens, chaussés, outre leurs souliers, de lambeaux de toile arrachés aux bâts des mulets, glissaient sans bruit parmi les rochers et les broussailles.

Partout un silence profond. Quand il y va de la vie, les plus bavards et les plus bruyants deviennent muets comme des portes de prison.

Tout le monde étant descendu, je dis à notre guide :

— Tu vas nous mener sur les derrières du camp de Mina.

— Bien, señor. Je comprends.

Nous suivîmes le ruisseau retentissant qui coulait sur un lit de rochers de granit. Nous avions de l'eau jusqu'à

mi-jambe, situation fort incommode, surtout pour les jeunes soldats, mais le bruit du ruisseau étouffait celui de nos pas, — précaution nécessaire, — et d'ailleurs, de distance en distance, d'énormes murailles de rocs escarpés se dressaient devant nous et auraient pu nous arrêter.

Par bonheur, la journée avait été chaude et la saison n'était pas encore assez avancée pour que ce demi-bain devînt dangereux.

Enfin, après une marche d'un quart de lieue environ, Pedro Garcia me prit la main, fit faire halte et dit :

— Commandant, voici le pont.

Je regardai attentivement, mais je n'aperçus qu'une masse noirâtre d'une hauteur prodigieuse qu'on distinguait à grand'peine dans l'obscurité.

— C'est là qu'est le sentier, continua Garcia. Suivez-moi.

En même temps il commença à monter en s'aidant des buissons et des broussailles qui se trouvaient à droite et à gauche du chemin. Je suivis son exemple, et, après dix minutes, nous arrivâmes essoufflés sur la grande route, à l'endroit même où le major Bardache avait voulu forcer le passage du pont.

Là, comme dit le poëte, la sombre clarté qui tombe des étoiles nous laissa voir une vallée profonde qui s'élargissait à partir du pont et au bout de laquelle brillaient dans le lointain plusieurs lumières.

— Ce que vous voyez, dit notre guide, c'est le fort,

ou, si vous voulez, le château de Santa-Cruz qui est occupé par les Français. On dirait qu'il est à portée de la main; mais, à cause des détours de la route, on ne peut guère y aller d'ici en moins de deux heures.

— Tiens, dit un jeune soldat, c'est le château de l'ogre et du Petit Poucet.

— Eh bien, dis-je à Garcia, le reste nous regarde. Toi, va-t'en avertir nos compatriotes de Santa-Cruz pour qu'ils se tiennent prêts à nous recevoir.

— Et vous, commandant, ne venez-vous pas?

— Non. Il faut que je sauve le convoi et surtout que que j'emmène mes blessés.

— Seigneur commandant, dit Garcia, le premier venu peut avertir les Français. Ne m'enviez pas le plaisir de tuer Mina moi-même.

Je lui accordai volontiers sa demande, et j'envoyai un de nos muletiers français avertir le commandant du fort de Santa-Cruz et demander du secours.

Puis, après une halte de dix minutes, je fis former ma petite troupe en colonne et je donnai ordre de marcher.

Mais aux premiers pas un soldat trébucha et tomba à terre. Il se releva en poussant un cri d'horreur. Il avait glissé dans le sang, et sa main droite avait touché un cadavre décapité.

Un de ses camarades battit le briquet, et nous reconnûmes avec épouvante le corps du pauvre major Bardache. Sa tête, sciée à coups de sabre, avait roulé à quel-

ques pas de là, et ses yeux ouverts et fixes semblaient regarder et menacer encore.

Dans un espace de cent pas, nous aperçûmes environ cent cinquante cadavres français et espagnols. On reconnaissait les premiers à ce signe qu'ils avaient tous la tête coupée.

Je ne puis vous dire la consternation que cette vue répandit dans ma petite troupe. L'obscurité de la nuit redoublait encore l'effet terrible de ces cadavres mutilés.

Je sentis que c'était fait de nous si je laissais le temps de la réflexion. Je fis distribuer dans les rangs une double ration d'eau-de-vie, seule provision que j'eusse voulu emporter. Puis, élevant la voix, je dis :

— Camarades, vous voyez comment on a traité nos amis. Nous n'avons le choix qu'entre être tués ou tuer. En avant ! et sans quartier !

Est-ce l'eau-de-vie, est-ce le danger qui ranima tous les cœurs ? Je n'en sais rien, mais tout le monde cria : En avant ! et me suivit au pas de course.

A deux cents pas environ de l'ennemi, que nous cachaient les détours de la route, je dis à Garcia :

— Sais-tu où se trouve Mina ? Si nous pouvions le tuer ou le prendre pendant qu'il n'est pas sur ses gardes ce serait un coup de maître.

— Attendez-moi là, dit Garcia.

On fit halte.

Par un bonheur extraordinaire, il se trouva que Mina se gardait mal. Croyant sans doute n'avoir rien à crain-

dre par derrière, il dormait tranquillement au milieu de sa troupe, devant un feu de bivouac. Autour de lui tout le monde était étendu et se reposait des fatigues de la journée, car j'appris plus tard que les Espagnols avaient fait une marche de vingt lieues en quinze heures pour surprendre le convoi.

Nous arrivâmes jusqu'à une distance de vingt pas sans être aperçus. Le factionnaire, assis sur un rocher, tenait négligemment son fusil et chantait à demi-voix le couplet suivant de la belle romance des Abencerages :

Bella Zayda de mis ojos,
Y del alma bella Zayda,
De las Moras la mas bella,
Y mas que todas ingrata !

Tout à coup il tourna la tête de notre côté, arma son fusil, et cria d'une voix forte :

— Qui vive ?

Dès lors, il n'était plus possible ni même utile de cacher notre marche. J'ordonnai à deux tambours que j'avais amenés avec moi de battre la charge.

Au bruit, le factionnaire fit feu sur nous, et tout le camp espagnol, s'éveillant, courut aux armes. Mais je ne lui laissai pas le temps de se reconnaître.

Une première décharge faite à bout portant par une moitié de ma petite troupe que je commandais en personne abattit une trentaine d'hommes. Aussitôt, sans

perdre de temps à recharger les fusils, nous attaquâmes à la baïonnette une troupe cinq ou six fois plus nombreuse que la nôtre, mais surprise et découragée. Quelques-uns serrés de trop près se jetèrent dans le précipice. D'autres voulurent se faire jour en traversant le convoi ; mais l'officier que j'avais chargé de veiller en mon absence fit une décharge de mitraille si bien dirigée qu'il renversa un grand nombre d'assaillants. Les autres, sans s'obstiner davantage, s'enfuirent à travers les rochers suivant leur habitude.

Mais ils rencontrèrent là un nouveau danger. L'autre moitié de ma petite troupe, commandée par un jeune sous-lieutenant plein d'ardeur, essayait au même instant d'enlever ou de tuer Mina en personne. C'est Pedro Garcia qui servait de guide.

Don Francisco Espoz y Mina n'était pas homme à se laisser prendre.

Au premier coup de fusil il se trouva debout et voulut rallier sa troupe ; mais tout le monde fuyait autour de lui, et lui-même, se croyant sans doute surpris par Kellermann ou par quelque autre ennemi supérieur en nombre, finit par fuir à son tour.

Pedro Garcia ne l'avait pas perdu de vue et s'acharnait à sa poursuite. Il criait à l'officier français :

— Par ici, señor ! par ici ! je le tiens !

Et en effet il en était si près que Mina, craignant d'être frappé par derrière, se retourna.

Il vit Pedro Garcia et le reconnut à la lueur d'un feu

de bivouac. Il remarqua en même temps que Garcia était seul : car les soldats français, moins agiles que les Espagnols, et moins accoutumés à courir dans les rochers, étaient à plus de soixante pas des deux adversaires.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est toi, traître ! Judas Iscariote !

— C'est toi ! brigand ! cria l'autre. Prépare ton âme à paraître devant Dieu !

Tous deux étaient armés de pistolets et firent feu en même temps à six pas de distance.

Mina fut blessé ; mais le pauvre Pedro Garcia tomba sur la face, en s'écriant :

— Jésus, Marie, Joseph, ayez pitié de moi !

Alors sans attendre les soldats français qui accouraient pour le saisir, Mina continua sa course sous une pluie de balles. De tous côtés, les Espagnols fuyaient en jetant leurs fusils.

Je ne crus pas nécessaire de les poursuivre, et je rejoignis en toute hâte le convoi.

Aussitôt, sans perdre de temps à recevoir les remercîments et les félicitations de madame la comtesse Spada, qui m'appelait son ami, son sauveur et son frère, je fis mes préparatifs de départ.

Mais instruit par l'expérience et sachant que Mina ne tarderait pas à venir et à réparer sa défaite, je fis enclouer et jeter dans le précipice mes dix canons. Je fis placer sur les mulets tous les soldats blessés, qui étaient au nombre de cent dix-sept ; je livrai au

pillage les douze cent mille francs destinés au trésor royal ; chaque soldat en eut sa part, car il n'y avait pas d'autre moyen d'empêcher Mina de s'emparer de cet or; mais je m'abstins soigneusement d'y toucher afin que personne ne pût attribuer ma conduite à un motif intéressé ; je fis précipiter tous les fourgons du haut du chemin dans la vallée, je chargeai de vivres et de munitions les mulets qui n'étaient pas destinés au transport des blessés, et je donnai enfin l'ordre du départ.

Tout à coup j'entendis le bruit d'une querelle à l'arrière-garde.

— Commandant, me dit un sergent, madame la comtesse Spada refuse de quitter sa calèche.

J'expliquai en peu de mots la nécessité de ce sacrifice.

— Mais, dit la belle Emilia, la route n'est-elle pas libre ?

— Sans doute; mais à un quart de lieue d'ici, Mina l'a fait couper par une tranchée de six pieds de profondeur, et les hommes et les mulets auront bien de la peine à traverser. Quant aux calèches...

— Mais, monsieur, pensez, je vous prie, que ma calèche contient six robes admirables, qui viennent de Paris en droite ligne...

— Madame, il faut partir.

— Eh ! mon Dieu, je ne demande pas mieux que de partir, moi ; mais je ne pars pas sans mes robes... Et mes chapeaux ? Que dirait Sa Majesté si j'étais forcée, en arrivant de...

— Madame, nous sommes pressés ; hâtez-vous !

— Mais, enfin, monsieur, qu'est-ce qu'il vous en coûte ?

— Madame, je vous laisse en tête-à-tête avec Mina.

En même temps, je tournai le dos à la calèche et je criai d'une voix forte :

— En route !

La crainte de rester seule fit enfin lâcher prise à la belle Émilia. Elle mit pied à terre, pleura en voyant sa calèche rouler dans l'abîme, et dit enfin avec assez de résignation :

— Allons, monsieur, je vous suis.

Au reste, cette résignation n'était pas aussi héroïque que vous pourriez croire. Elle avait trouvé moyen, malgré ma défense, de charger trois mulets de cartons à chapeaux, de cachemires de l'Inde et de paquets de toute espèce.

Je fermai les yeux sur cette désobéissance, et je pressai de toutes mes forces la marche du convoi. Il me tardait d'arriver à Santa-Cruz.

Cependant la route était si étroite et si encombrée de morts, de mourants, d'armes brisées et d'objets de toute espèce que j'arrivai, une heure seulement avant le jour, au retranchement que Mina avait fait construire en tête du pont.

Heureusement, le petit détachement qui le gardait s'enfuit aux premiers coups de fusil, et alla rejoindre Mina. Mais il fallut employer trois quarts d'heure à com-

bler la tranchée, à jeter des pierres, des planches et des fascines, et à rétablir le passage.

Je mourais d'impatience. Mina pouvait revenir à chaque instant. Enfin, le premier mulet passa, puis tous les autres, puis les soldats, et je passai le dernier, fermant la marche.

Il était temps. J'aperçus l'avant-garde de Mina qui s'était ralliée et qui commençait à reparaître sur la montagne à une demi-lieue de moi.

Nous devions être encore, suivant le témoignage du pauvre Pedro Garcia, à deux heures de distance de Santa-Cruz. Le jour naissant trahissait notre petit nombre. Que faire ? Et comment couvrir la retraite ?

XXXI

A trente pas au-delà du pont la route faisait un coude et tournait brusquement sur le flanc de la montagne. C'est là que s'engagea le convoi.

Chargé de l'arrière-garde, je ne conservai près de moi qu'une trentaine d'hommes qui devaient occuper Mina par un feu de tirailleurs, pendant que leurs camarades marcheraient au pas accéléré vers Santa-Cruz.

Je laissai en batterie cinq pièces d'artillerie que Mina

n'avait pu emmener avec lui et qui défendaient l'entrée du pont. Je mis mes tirailleurs à l'abri, les uns derrière une petite auberge les autres derrière un petit bouquet d'arbres, en face de l'auberge ; je plaçai deux barils de poudre sous le tablier de la première arche du pont, et voyant que la montagne était trop escarpée pour qu'on pût trouver un autre passage et me prendre en flanc ou par derrière, j'attendis avec un calme parfait l'arrivée de l'ennemi.

Mina, honteux sans doute d'avoir été surpris, lui qui surprenait toujours ses adversaires, descendait la montagne au pas de course et comptait prendre sa revanche.

Quoiqu'il fût à pied, aussi bien que ses compagnons, je le reconnaissais parfaitement. Il avait le bras gauche en écharpe, suite de la blessure que lui avait faite quelques heures auparavant le malheureux Pedro Garcia, et tenait son sabre de la main droite.

Le ravin qui nous séparait n'avait guère que quarante pas de large ou environ, de sorte qu'on l'entendait parfaitement donner ses ordres d'une voix retentissante. Nous aurions pu causer ensemble comme deux amis.

Quand il vit sa propre artillerie prête à le foudroyer, il s'écria :

— Ah ! les damnés hérétiques ! Que Belzébuth les confonde !

Puis se tournant vers ses soldats :

— Allons, en avant ! dit-il.

A ce signal les plus avancés partirent au pas de

course, espérant enlever nos canons par surprise.

Quand ils furent à trente pas du pont, je criai :

— Feu !

Deux pièces chargées à mitraille renversèrent une vingtaine d'hommes.

Les soldats de Mina reculèrent.

Il voulut en vain les ramener à la charge. Trois autres canons, qui n'avaient encore rien dit et qui paraissaient prêts à parler, calmèrent l'ardeur des plus braves.

On se borna pendant quelques instants à tirailler. Mes soldats, bien abrités, tirant sur une masse nombreuse et qui n'avait point d'abri, tuèrent ou blessèrent beaucoup d'Espagnols.

Le combat traînait en longueur, mais je gagnais du temps, — chose essentielle pour moi, et Mina était furieux de se voir arrêté devant un tel obstacle.

Enfin, je vis qu'il allait tenter un effort décisif. Je pensai qu'il forcerait le passage et que nous n'aurions pas le temps de nous retirer. Je donnai ordre à mes soldats de partir au pas de course dans la direction de Santa-Cruz où ils devaient retrouver leurs camarades ; puis, ayant fait établir d'avance une traînée de poudre, j'attendis au tournant de la route que les Espagnols, encouragés par notre départ, se fussent engagés sur le pont.

Ils s'y précipitèrent avec des cris de joie.

Je mis alors le feu à la poudre. Aussitôt les deux barils de poudre, cachés sous le tablier du pont, éclatè-

rent à la fois ; le pont sauta en l'air avec un fracas horrible, et les rochers volant en éclats, retombèrent en grêle sur la tête de l'avant-garde espagnole.

Cette fois, nous étions sauvés. Avant que Mina eût rétabli le pont qui dominait de plus de deux cents pieds l'eau du torrent, ou qu'il eût, par un détour, rejoint le convoi, je pouvais facilement mettre ma troupe en sûreté.

Deux heures plus tard, en effet, nous nous retrouvâmes tous sains et saufs au fort de Santa-Cruz, et tout le bataillon fut d'accord qu'il me devait la vie.

— Monsieur, me dit le commandant du fort, qui était un vieil officier de la République, je vous félicite. Votre coup d'essai, si c'est la première fois que vous portez les armes, est un vrai coup de maître. Sur dix convois attaqués comme l'a été le vôtre, il n'en échappe pas deux; encore faut-il que l'escorte soit très-nombreuse et très-bien commandée.

Madame Spada, dans l'excès de sa joie, m'embrassa sur les deux joues. Je m'y prêtai de bonne grâce.

— Ah ! dit-elle, je vous aime comme un frère, cher monsieur Robert, et je vous prie de vous souvenir de moi si vous venez jamais à la cour. Ce bon Ettore sera enchanté de revoir un vieil ami.

Je ne sais si ce bon Ettore aurait été charmé de toutes les confidences qu'elle me fit le soir même, après dîner, pendant que le commandant du fort ronflait comme un orgue dans son fauteuil.

— Pauvre Tibérius ! me dit-elle. Il est donc mort !... C'était un charmant garçon, plein d'esprit, de courage, de gaieté, un peu trop jaloux peut-être....

Et elle souriait à ce souvenir et l'honneur.

Parler d'amour, c'est faire l'amour, dit-on. Je ne sais ce que vous pensez de cette maxime ; mais je puis dire que la belle Emilia était bien séduisante, et qu'Ettore courait bien des dangers... Enfin le commandant s'éveilla et offrit sa chambre à madame Spada.

— Et nous, dit-il en me prenant le bras, allons voir du haut du clocher ce qui se passe dans la campagne et donnons l'alarme aux postes du voisinage ; car Mina, furieux d'avoir manqué son coup, se rabattra sans doute sur quelque autre proie. Heureusement, Santa-Cruz est tellement inaccessible sur son rocher, que les aigles seuls pourraient y pénétrer malgré moi.

Deux jours après, nous apprîmes que Mina, prévenu par ses espions de l'arrivée prochaine du général Kellermann, avait décampé et tenait la campagne du côté de Pampelune. Nous reprîmes donc notre marche sur Madrid, où nous arrivâmes le 17 sepembre.

En me quittant, Emilia me dit avec effusion :

— Monsieur, mon devoir m'appelle au palais où mon mari, le comte Ettore Spada est mayordomo-mayor de S. M. le roi d'Espagne ; si jamais vous avez besoin de moi, croyez que je n'oublierai point que vous m'avez sauvé la vie et l'honneur.

Je la remerciai de son offre obligeante, et je résolus de

rester deux jours à Madrid pour prendre langue et savoir où se trouvait Mauléon.

Dès le soir même, je lus dans la *Gazette de la cour* la nouvelle suivante :

« **Alméida, 10 septembre 1810.**

« L'armée anglaise continue sa retraite vers le Por-« tugal, poursuivie l'épée dans les reins par M. le maré-« chal Masséna, prince d'Essling. On s'attend à une « prochaine bataille sous les murs de Lisbonne. La « flotte anglaise occupe l'embouchure du Tage, toute « prête à embarquer les troupes de sir Arthur Wellesley. « Ce général présomptueux aura probablement le sort « de Moore à la Corogne.

« Des rapports dignes de foi assurent que les Anglais « sont tout à fait démoralisés. Ils abandonnent sur les « routes des voitures d'artillerie, des caissons, des « bagages de toute espèce, et poussent devant eux des « milliers de malheureux paysans qui sont réduits à la « mendicité. Sir Arthur Wellesley fait brûler sur son « passage tous les bourgs, toutes les villes non forti-« fiées, toutes les maisons de campagne. Ce pays autre-« fois si prospère ne se relèvera pas avant un siècle. « On reconnaît bien dans ces dévastations barbares la « soif de détruire qui anime ces éternels ennemis du con-« tinent.

« On annonce que le colonel Mauléon de Parthenay,

« commandant la troisième brigade de cavalerie portu-
« gaise au service de l'Angleterre, a fait hier un retour
« offensif pour protéger la retraite des Anglais ; mais il a
« été vigoureusement repoussé et s'est replié sur le gros
« de l'armée. »

Dès lors, mon parti fut pris. Je résolus de rejoindre Masséna, dans l'espérance de me rencontrer quelque jour face à face avec Mauléon sur le champ de bataille. Ce jour-là devait être le dernier de sa vie.

Mais comment arriver jusqu'à Masséna sans dire mon nom et mon histoire à personne ? Et si je partais seul et sans uniforme, quels soupçons n'inspirais-je pas à l'armée française ?

La Providence vint à mon secours.

Dès le lendemain de mon arrivée, je reçus à mon auberge le billet suivant, accompagné d'une lettre de France.

Voici le billet :

« Le comte Ettore Spada, mayordomo-mayor de Sa
« Majesté, prie monsieur le capitaine Robert de lui faire
« l'honneur de venir déjeuner avec lui ce matin, au
« palais.

« Le comte Spada, après déjeuner, se propose de
« présenter M. le capitaine Robert à Sa Majesté le Roi
« Catholique qui a daigné témoigner sa satisfaction pour
« le zèle, l'intrépidité, le dévouement (ce sont les
« propres termes de Sa Majesté), que le capitaine a
« déployés pendant l'attaque du convoi. Sa Majesté

« serait heureuse, a-t-elle daigné dire, d'attacher un si « brave officier au service de l'Espagne.

« Madame la comtesse Spada se joint à moi pour « remercier M. le capitaine Robert de lui avoir sauvé « la vie, et se fait un plaisir d'espérer que M. le capi- « taine ne refusera pas l'invitation qu'a l'honneur de « lui faire,

« Son très-humble, très-obéissant et
« très-reconnaissant serviteur,
« Comte ETTORE SPADA.

« P. S. — Madame la comtesse prend aussi la liberté « d'envoyer directement à M. le capitaine Robert la « lettre ci-jointe que le courrier de France vient d'ap- « porter et qui lui est destinée.

Le service de la poste étant en effet fort irrégulier, grâce aux guérillas, toutes les lettres de France n'arrivaient que sous escorte au palais. C'est là qu'on en faisait le triage et bientôt après la distribution.

La lettre était adressée à monsieur Robert, poste restante, à Madrid.

Je reconnus tout d'abord l'écriture de Clélie, et je tressaillis de joie.

Combien de fois ai-je relu cette lettre, ce jour là et plus tard ! Elle contenait, sans que je pusse le deviner encore, la clef de ma destinée et le secret de l'avenir.

La voici :

XXXII

« Fénestrange, 6 septembre 1810.

« Mon ami, je ne sais où vous recevrez cette lettre. « A tout hasard, je l'envoie à Madrid comme vous me « l'avez recommandé. En quelque endroit que vous « soyez, ma pensée est avec vous, et ne vous quittera « pàs un instant.

« Fénestrange est bien triste depuis votre départ. Il « semble que nous ayons perdu celui qui seul nous fai- « sait vivre. Tibéria et moi, nous nous regardons quel- « quefois pendant une demi-heure sans rien dire. A « dîner, nous voyons votre place vide et je me sens « quelquefois envie de pleurer.

« Cette enfant m'inquiète. Elle aime la solitude, comme « vous savez; elle a parfois des pensées un peu sau- « vages dont on ne peut pas voir le fond.

« Hier, elle a disparu pendant toute l'après-midi. Un « grand vent d'automne soufflait dans la forêt et cour- « bait les jeunes arbres jusqu'à terre; peu à peu ce vent « est devenu tempête et a déraciné quelques saules sur le bord de la rivière. Plusieurs tuiles sont tombées du

« toit, et la charpente même du château paraissait craquer sous le choc de l'ouragan.

« Des nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon du côté « de Grangeneuve et faisaient craindre un orage violent. « J'ai cherché partout Tibéria ; mais personne ne l'avait « vue, et cependant tout le monde, — hommes et trou- « peaux, — était rentré au château pour chercher un « abri.

« Enfin avec un serrement de cœur inexprimable (car « vous devinez de quelle idée funeste j'étais obsédée « malgré moi) je suis allée regarder ces rochers « effrayants qui surplombent le Thorion. C'est bien là « qu'elle était, tranquillement assise ; ses beaux cheveux « noirs flottaient, dénoués, sur ses épaules ; elle con- « templait la vallée et regardait au-dessous d'elle cet « effrayant précipice au fond duquel coule la rivière « toute blanchissante d'écume.

« De temps en temps elle relevait la tête ; elle aspi- « rait la tempête avec délices comme un cheval cosaque « qui sent le parfum sauvage des steppes. A côté d'elle « était un livre ouvert.

« J'ai regardé le livre. C'était Ossian.

« — Que fais-tu là, mon enfant ? ai-je dit. La pluie « va venir. Il faut rentrer.

« Elle m'a regardée avec étonnement et m'a dit :

« — Oh ! maman, laisse-moi respirer un peu. L'on « est si bien ici.

« — A quoi pensais-tu ?

« — A rien, maman; mais j'étais si heureuse !

« — Heureuse de quoi?

« — Oh! maman, il me semble que j'avais des ailes. « Il me semble que je ne tiens plus à la terre et que je « vais m'envoler dans l'éther... Oh! je voudrais être un « homme pour courir à mon gré...

« — Et où voudrais-tu aller?

« — A travers le monde, comme notre ami Robert, « qui a fait le tour de l'Europe et de l'Asie.

« Mon ami, nous avons eu tort, vous et moi, d'en- « courager les idées romanesques de cette enfant. Elle « ne rêve qu'aventures terribles et touchantes; elle lit « ou plutôt elle dévore les livres de voyages, les « romans de chevalerie, et même les romans d'amour... « Si nous ne vivions ici dans une solitude profonde, je « craindrais que cette imagination exaltée ne lui pré- « parât bientôt quelque désillusion profonde et qu'elle « ne crût trouver dans le voisinage quelque émule de « Renaud ou de Trancrède; heureusement notre plus « proche voisin, le seul que nous voyons quelquefois, « est un jeune notaire tellement enseveli dans ses « paperasses et préoccupé du soin de faire des contrats « de vente, des testaments et des liquidations, que « Tibéria lui a ri au nez, l'autre soir, au sortir de la « messe, en apprenant de lui-même qu'il avait écrit « huit cents *actes* dans l'année.

« Le pauvre garçon, indigné, nous a fait un grand « salut et a pris la fuite sans ajouter un seul mot.

« J'ai grondé Tibéria pour son impolitesse.

« — C'est vrai, maman, m'a-t-elle dit en s'excu-« sant, c'est vrai, j'ai eu tort; mais il m'ennuyait tant !... « Quelle différence de lui à...

« Ici elle s'est arrêtée.

« — A qui donc ?

« Elle a rougi un peu et m'a répondu :

« — A notre ami Robert, par exemple.

« Comme elle sait le pouvoir que votre nom a sur « moi, elle le prononce vingt fois par jour.

« — Robert aime ceci, Robert n'aime pas cela...

« Vos voyages et vos aventures ont fait de vous à ses « yeux un personnage singulier, héroïque et presque « fabuleux. Elle n'est pas éloignée de croire que vous « maniez le sabre comme Roland maniait Durandal, et « que vous êtes allé dans le pays des Maures et des Sar-« rasins pour délivrer quelque belle et tendre princesse « retenue dans une tour par le sultan de Mésopotamie.

« Vous ne sauriez croire quel merveilleux effet vos « récits ont produit sur elle. Elle a voulu, dès le jour « de votre départ, étudier la géographie de l'Europe « et de l'Asie jusque dans les plus minces détails.

« Elle m'a montré du doigt sur la carte Lahore et « Cachemire.

« — C'est là, disait-elle, que Robert a rencontré Ren-« djit-Sing.

« Elle vous suivait du doigt à travers les monts Hima-« laya et dans la Tartarie indépendante. Grâce à vous,

« nous savons maintenant où se trouvent Khiva et
« Bokhora ; nous avons suivi les bords de la mer Cas-
« pienne et de la mer Noire ; nous avons voyagé avec
« vous en Perse et en Asie Mineure.

« Enfin, nous sommes devenues l'une et l'autre si
« passionées pour la géographie et pour les voyages,
« que je viens d'écrire à l'instant même à un libraire
« de Paris pour qu'il m'envoie les Relations du moine
« Rubruquis, de Plancarpin et de Marco Polo, et la Des-
« cription de Korakorum.

« Il n'est pas nécessaire de dire que nous savons sur
« le bout du doigt la géographie de l'Espagne et tous
« les chemins par où l'on va de Bayonne à Madrid.

« Cela fait diversion à notre tristesse. Si vous saviez
« mon ami, combien vous êtes aimé de votre Clélie, et
« combien elle se réjouit de voir l'affection que Tibéria
« vous témoigne ! Je suis vraiment trop heureuse que les
« deux êtres que j'aime le plus sur la terre ne soient pas
« étrangers l'un à l'autre ; car vous l'aimerez, n'est-ce
« pas, cette chère fille ? Tibéria n'est encore qu'une en-
« fant, mais ses sentiments sont déjà aussi tendres et
« aussi profonds que ceux d'une femme. Elle vous aime
« et vous respecte comme l'ami de notre cher, de notre
« regretté Tibérius ; elle ne vous sépare pas, dans sa
« pensée, de ce père qu'elle n'a jamais vu, dont elle ne
« connaît pas la fin tragique ; elle attend votre retour
« avec impatience ; il vengera mon père, dit-elle tou-
« jours.

« Laissons-lui son erreur. A quoi servirait de lui dire « la douloureuse vérité et d'affliger par le récit de nos « malheurs son âme innocente et pure ?

« Mon ami, je vous demande pardon ; je rouvre mal- « gré moi notre commune blessure. Je voulais vous « réjouir par le spectacle de notre bonheur à venir, et « je sens malgré moi s'agiter les douleurs du passé.

« Pardonnez-moi; ce qui me rend aujourd'hui si « mélancolique, c'est la pluie qui fouette les vitres et le « vent qui siffle dans les corridors du château. Pour « égayer un peu cette sombre journée, je viens de faire « allumer du feu dans la grande salle, et je vous écris « du coin de la cheminée.

« Tibéria, qui est assise en face de moi et qui lit *Atala*, « s'interrompt de temps en temps pour regarder par la « fenêtre si la pluie va bientôt cesser. Elle s'impatiente « un peu.

« — Quelle pluie! disait-elle tout à l'heure. Robert « doit être bien mouillé...

« — Puis, sautant d'une idée à une autre avec la mo- « bilité de son âge :

« — Maman, a-t-elle dit, est-ce qu'il viendra bientôt ?

« — Qui?

« — Notre ami Robert.

« — Oui, bientôt; mais, auparavant, il faut qu'il obtienne sa grâce, car il est condamné à mort.

« — Depuis quand ?

« — Depuis quinze ans.

« — Est-ce qu'il avait commis quelque crime?

« J'ai gardé le silence, ne sachant que répondre.

« — Il avait conspiré peut-être ?

« — Oui, c'est cela même, ai-je dit avec empressement.

« — Oh! maman, je ne croirai jamais que Robert ait « pu commettre un crime... Il est si noble, si bon, si « brave!... Quand il vous regarde, on a tout de suite « confiance. Te rappelles-tu le premier jour où je l'ai « vu? J'avais trois ans et demi; Catherine, pour m'em- « pêcher d'aller de son côté, me dit qu'il y avait là « un Italien avec une barbe noire et un air terrible, et « que cet Italien dévorait les petits enfants... Naturelle- « ment, j'étais curieuse de le voir, et je m'approchai « avec des palpitations de cœur. Mais quand je l'aperçus, « je sautai à son cou; je devinai tout de suite que c'était « un ami... Te souviens-tu comme je fus étonnée quand « je lui arrachai sa fausse barbe?

« Et de souvenir en souvenir, nous avons parlé de « vous pendant plus d'une heure. Enfin je viens de « reprendre ma lettre.

« Mon ami, ma vie tout entière vous appartient désor- « mais. Quand vous reviendrez, rien, excepté la mort, « ne pourra plus nous séparer.

« Pour hâter l'heureux jour de notre réunion, aussitôt « que Tibéria sera rentrée dans son couvent, c'est-à- « dire vers le 1er octobre, je partirai pour Bayonne. C'est « là que je veux vous attendre. Si l'on ne vous accorde

« pas votre grâce, j'irai vous rejoindre en Espagne ou « en Italie, et nous vivrons en paix, loin des curieux, « des indiscrets et des jaloux.

« Sinon, nous rentrerons ensemble au château de « Fénestrange, où Tibéria viendra nous rejoindre l'an- « née prochaine, car elle n'a plus que dix mois à demeu- « rer au couvent.

« C'est là, mon ami, que nous jouirons d'un bonheur « d'autant plus doux que nous l'aurons plus chèrement « acheté J'ose à peine croire qu'aucun obstacle nouveau « ne se dresse entre nous.

« Adieu, cher et bien-aimé Robert. A bientôt. Mon « cœur est avec vous.

« Clélie de Fénestrange. »

A cette lettre était joint un court billet de Tibéria :

« Cher monsieur Robert,

« On vous aime encore quoique vous ne m'aimiez « guère ; on pense à vous tout le jour ; on apprend la « géographie pour suivre vos exploits sur la carte ; on « sait que Lahore est dans le Pendjâb, et Burgos en Cas- « tille ; on sait que Madrid est à trois cents lieues au « sud de Paris ; on sait que les Anglais sont de grands « hérétiques roux, qui tirent des coups de fusil sur les « honnêtes gens ; on sait que les Espagnols sont aussi « très-méchants et l'on vous engage à vous défier de

« leurs poignards ; on vous prie d'être bien prudent et de « les tenir à distance ; on fait des vœux pour que vous « mettiez à mort ce scélérat de Parthenay, l'assassin de « papa ; on vous regrette beaucoup ; on se promène tous « les jours dans la forêt avec le grand lévrier d'Écosse « qui vous suivait partout. Ce pauvre Diomède sent que « vous êtes parti, et il en est tout triste ; il pleurerait, « s'il osait... Oui, monsieur, Diomède et moi, nous vous « regrettons beaucoup. Cette nuit il a hurlé et aboyé à « la lune, signe certain qu'il vous aime et qu'il gémit de « votre absence... Je l'ai embrassé à cause de cela...

« Enfin, et pour conclure on vous embrasse, vous « aussi, de tout son cœur et l'on prie Dieu pour votre « prochain retour.

« TIBÉRIA. »

XXXIII

Après avoir baisé mille fois la lettre de Clélie et le post-scriptum de Tibéria, je m'habillai en toute hâte pour déjeuner chez Son Excellence le comte Ettore Spada, mayordomo-mayor de Sa Majesté le roi de toutes les Espagnes, car la protection de Son Excellence n'était pas à dédaigner dans la situation dangereuse où je me trouvais engagé.

En arrivant au palais je fus reçu avec toute l'étiquette espagnole par les valets de Son Excellence, et j'aurais peut-être été fort embarrassé de tant d'honneur si madame Spada n'était venue elle-même au-devant de moi et ne m'avait fait un accueil tout à fait cordial.

Émilia n'était presque pas changée, en vérité. Grâce à Dieu, son caractère n'était pas de ceux qu'altèrent ou qu'aigrissent les chagrins de la vie. Tout glissait sur elle comme l'eau sur une toile cirée.

Elle ne haïssait jamais, elle se vengeait rarement, elle jouissait du présent, elle ne se plaignait pas du passé, elle ne craignait pas l'avenir, elle était née marquise et ne se désolait pas d'être devenue comtesse; elle aimait à plaire à tous, et elle plaisait, elle ne voyait autour d'elle que des visages riants, elle était l'âme d'une cour où les grandes dames n'abondaient pas, où les jolies femmes étaient rares, où le roi lui-même — excellent homme qui n'avait que le défaut de croire à sa royauté — était ravi de retrouver quelquefois l'abandon, la grâce, l'esprit, la bonhomie et la simplicité de sa chère ville de Naples; enfin elle était heureuse et contribuait au bonheur de tous ses amis.

Parmi tant de prospérités, elle engraissait un peu trop vite; unique défaut de sa cuirasse. Sa beauté lombarde s'épanouissait comme un fleuve qui déborde par-dessus ses rives et se répand dans la campagne. En un mot, elle mûrissait.

Elle avait atteint son midi. Elle était dans tout son éclat; elle ne pouvait plus que décroître.

Je ne fis pas tout de suite ces remarques, car Émilia ne m'en laissa pas le temps. Pendant qu'elle me parlait, j'admirais ses beaux bras nus et dignes de l'admiration d'un sculpteur, ses beaux yeux noirs remplis de bonté, et j'oserais presque dire de tendresse, et j'étais (pourquoi ne l'avouerais-je pas ?) enchanté de rencontrer un visage ami en pays ennemi.

— Asseyez-vous là, cher capitaine, dit-elle en me désignant du doigt une place vide sur son canapé, asseyez-vous, Ettore va venir et sera enchanté de vous retrouver. Il avait tant de plaisir à vous voir autrefois.

Je remerciai Ettore absent du bon souvenir qu'il avait gardé de moi, et je protestai que, de mon côté...

Mais elle, sans m'écouter :

— A propos, dit-elle, pendant ce long et terrible voyage, vous ne m'avez rien dit de ce qui vous amenait en Espagne... De quel pays de sauvages venez-vous donc? Cette longue barbe, ces cheveux qui flottent sur vos épaules vous donnent un peu l'air de Robinson Crusoé.

— C'est un vœu que j'ai fait.

— Un vœu! dit-elle étonnée; voilà un singulier vœu. N'auriez-vous pas mieux fait de promettre mille cierges à saint Antoine de Padoue? Mais vous avez toujours eu quelle chose de bizarre dans l'esprit. Est-ce un vœu d'amour?

— Non, c'est un vœu de vengeance.

Comme elle allait pousser plus loin ses questions, Ettore Spada fit son entrée.

C'était encore un beau gentilhomme, élégant, de grandes manières, un peu affecté peut-être dans sa mise et un peu trop chargé de bijoux et de breloques; cependant il *représentait* bien.

Il s'avança vers moi d'un air empressé, me serra dans ses bras comme un vieil ami et me dit :

— Je sais, mon cher monsieur, quelle reconnaissance je vous dois. C'est votre courage qui a sauvé la vie à mon Émilia. Tout Madrid en parle, et Sa Majesté elle-même a voulu vous entretenir.

— Sa Majesté est bien bonne, répliquai-je à mon tour; je n'ai fait que mon devoir en défendant madame la comtesse. Quant au convoi...

— Oui, oui, je sais, interrompit Spada; vous avez été forcé d'en abandonner la plus grande partie sur le chemin pour sauver le reste, ou, pour mieux dire, vous avez distribué l'argent aux soldats... Sa Majesté a daigné dire qu'il était fâcheux, sans doute, de perdre un argent sur lequel Elle avait compté, mais...

— Mon ami, dit à son tour Émilia, qui vit que je commençais à froncer le sourcil, Sa Majesté devrait être enchantée, et Elle l'est certainement, et si Elle ne l'est pas, elle a tort... Monsieur le capitaine, donnez-moi la main, et allons déjeuner.

Nous mangeâmes de fort bon appétit quelques ragoûts

italiens qu'avait préparés un élève du célèbre Méot, cuisinier en chef de Sa Majesté. Pendant tout le repas quatre grands diables de valets espagnols qui nous surveillaient en apportant et remportant les plats, empêchèrent toute effusion. Mais la belle Émilia, aussi ennuyée que moi de cette surveillance, finit par les congédier, et nous commençâmes à causer à cœur ouvert.

— Ne vous occupez pas de moi, dit Ettore, je vais faire la sieste.

En effet, il s'étendit commodément sur un divan turc, et s'endormit sous nos yeux, ou feignit de dormir.

— Mon cher ami, dit alors Émilia, à brûle-pourpoint et sans préparation, — quel grade avez-vous dans l'armée française ?

— Aucun.

— Aucun ! dit-elle étonnée. Vous avez donc quitté le service ?

— Je l'ai quitté depuis 1797.

— Et qu'avez-vous fait depuis ce temps-là ?

— J'ai parcouru l'Europe et l'Asie.

— Voulez-vous qu'on vous donne de l'emploi ?

— Je viens ici pour en chercher.

— En vérité ! s'écria-t-elle joyeusement. Comme cela se trouve ! Pourquoi n'en avez-vous pas sollicité en France ?

— Parce que je suis condamné à mort dans ma patrie.

— Vous avez conspiré, sans doute ?... Tibérius me disait bien, en effet, que vous étiez un vrai sauvage, un

Brutus, un Cassius... Eh bien, mon cher ami, c'est un grand bonheur pour nous que vous soyez proscrit en France, car nous allons vous garder ici... Écoutez-moi... S. M. le roi Joseph a besoin d'hommes sûrs et dévoués...

— Comme le comte Ettore Spada ?

— Oui, sans doute, Ettore est tout dévoué; il se ferait tuer pour le service de Sa Majesté; mais enfin Ettore est mayordomo-mayor du palais; son devoir le retient à la cour, loin des dangers où son ardeur naturelle le pousserait si volontiers. Le roi a besoin d'Ettore... Il y a mille soins d'étiquette, bien frivoles en apparence, et d'où dépend néanmoins le salut de l'État; Ettore est unique dans ces occasions. Il connaît mieux que personne la manière de saluer, les distances, les préséances, il règle les cérémonies; il sait par cœur Dangeau... Mais ce n'est pas tout. Le roi a besoin aussi d'hommes intrépides, propres à le défendre d'un coup de main dont les guérillas le menacent tous les jours. Car, enfin, il ne faut pas s'y tromper, si le maréchal Masséna jette les Anglais à la mer, comme nous l'espérons, Sa Majesté sera maîtresse absolue de l'Espagne et du Portugal; mais s'il est repoussé, rien n'est fini. Croiriez-vous que les guérillas viennent lever des contributions jusqu'aux portes de Madrid? Leurs receveurs sont payés beaucoup plus strictement que les nôtres. L'autre jour, El Empecinado, l'un de ces chefs de brigands, a enlevé d'un seul coup toute la recette de la province d'Avila. Et ce n'est rien que cela... nous n'osons pas nous hasarder

dans la campagne. La garde royale, composée d'Espagnols et de Français, nous fait trembler quelquefois. L'an dernier après Talavera, qui n'était pourtant pas une bataille perdue, deux ou trois ministres quittèrent la cour et le roi sans prendre congé, et n'ont pas reparu. Jugez par là du reste...

J'avais grande envie de rire en écoutant le récit des infortunes de la cour d'Espagne, mais Émilia s'en aperçut et me dit :

— Voulez-vous être colonel de la garde royale, baron, et avoir une dotation proportionnée ? Je sais que Sa Majesté, à qui j'ai parlé de votre courage, serait heureuse de vous attacher à son service.

— Et je resterai à Madrid ?

— Vous suivrez en tous lieux le roi Joseph.

— Colonel, oui ; mais à une condition qu'on me laissera servir dans l'armée de Portugal. C'est un vœu que j'ai fait.

— Ah ! dit Émilia en me regardant d'un air auquel peu de gens auraient eu le courage de résister, je croyais que vous ne refuseriez pas cette faveur à d'anciens amis...

A ce moment, Ettore ouvrit un œil, puis l'autre, étendit les bras, bâilla longuement, se mit sur son séant et dit :

— Mon cher capitaine, il est quatre heures moins un quart. A quatre heures la sieste de Sa Majesté sera terminée, et j'aurai l'honneur de vous présenter.

Je saluai Émilia et je le suivis dans les appartements du roi Joseph.

Sa Majesté me reçut fort gracieusement.

Le frère aîné de Napoléon était un homme de quarante-deux ou quarante-trois ans, de taille moyenne, de figure agréable et douce, que le hasard avait fait roi, et qui aurait fait son métier avec autant de succès que tous ses confrères s'il avait eu le bonheur d'être fils ou petit-fils de roi. Malheureusement la Providence ne le permit pas.

En ce temps-là, cependant, il venait de conquérir toute l'Andalousie, excepté la seule ville de Cadix ; Masséna s'avançait sur la route de Lisbonne, Suchet sur celle de Valence, et il pouvait se croire en passe de s'asseoir sur le trône de Charles-Quint.

C'était donc un vrai monarque.

— Vous êtes le capitaine Robert ? demanda-t-il.

— Oui, sire.

— J'ai entendu parler de vos exploits. Vous avez battu Mina, m'a dit madame la comtesse Spada.

— J'ai fait de mon mieux, sire.

— C'est bien, c'est très-bien. J'aime à voir ce dévouement à ma personne. Il ne restera pas sans récompense.

A vrai dire, je n'avais pas soufflé mot de mon dévouement; mais puisqu'il plaisait à Sa Majesté d'en parler, je ne crus pas devoir la contredire.

— J'ai de grands desseins sur vous, continua Joseph

et je veux vous attacher à ma personne. Dès que j'aurai fait disparaître les derniers vestiges de troubles, mon peuple me reviendra. Ce bon peuple est égaré, je le sais, par quelques factieux que soudoie l'or de l'Angleterre; mais la masse est honnête; avant trois mois je serai maître de Lisbonne et de Cadix. Pour les deux Amériques, ce n'est qu'une question de temps; et alors je pourrai faire la fortune de tous mes fidèles serviteurs...

Il s'arrêta un instant pour voir quel effet produisait sur moi cette brillante perspective; puis, comme je ne bronchais pas, il reprit :

— La paix du monde est à Lisbonne. Mon auguste frère Napoléon Ier l'a promis. Aussitôt que les Anglais auront repris la mer et seront confinés dans leur île, l'Empereur leur accordera la paix et les mettra pour toujours dans l'impossibilité de nuire au continent. .

J'avais sans doute l'air un peu distrait, car il sentit la nécessité de frapper un grand coup, et me dit :

— Capitaine Robert... car vous étiez capitaine au temps de la République, m'a dit M. le comte Spada ?

Je fis un signe d'assentiment.

— Capitaine Robert, reprit le roi, je vous fais colonel dans ma garde royale, comte de Barbastro, et je vous assigne une pension de trois mille ducats sur ma cassette particulière.

— Sire, répliquai-je aussitôt, je suis vraiment touché des bontés de Votre Majesté que je n'ai pas encore suffisamment méritées, mais...

Joseph fronça le sourcil et parut indigné d'entendre ce dernier mot auquel il ne s'attendait guère.

— Mais ?

— Mais, sire, je ne puis accepter.

En effet, j'aurais été forcé d'abandonner ma vengeance et Mauléon.

— Vous refusez ?

— Sire...

— Craignez-vous de changer de patrie ?

— Sire, je suis proscrit en France.

— Raison de plus. Je vous garderai près de moi. Quel crime avez-vous donc commis ?

— Aucun, sire... Un duel malheureux avec un officier d'un grade supérieur au mien!..

Je ne mentais pas, mais je ne jugeai pas nécessaire de lui dire toute la vérité.

Cependant j'eus le courage de lui faire confidence de mon véritable nom, et, à quelques circonstances près, de mon histoire. Il parut touché de ma confiance, car il était bon homme au fond, n'ayant pas toujours été roi; et quoiqu'un peu blessé de mon refus d'entrer à son service personnel, il m'offrit lui même de demander ma grâce à Napoléon.

— Mais, ajouta-t-il, vous savez par quels services il faudra mériter cette faveur L'empereur pardonne beaucoup à ceux qui le servent bien. Allez donc en Portugal, portez cette dépêche à Masséna, qui me demande des renforts que Soult peut seul envoyer, et qu'il n'enverra

pas. Dites au prince d'Essling le véritable état des choses. Il ne doit compter que sur lui-même.

Je passe les termes de la dépêche et les recommandations détaillées dont je fus chargé pour Masséna.

— Vous partirez ce soir, ajouta-t-il. Le maréchal Jourdan vous fournira une escorte.

— Sire, je n'ai pas besoin d'escorte.

— Vous savez que tous les courriers sont arrêtés et égorgés !

— Je le sais.

— Et vous voulez partir seul ?

— Oui, sire. En pays ennemi, il faut avoir dix mille hommes sous ses ordres, ou passer seul.

— Je vois, dit-il, monsieur de Fénestrange (car j'avais dit mon véritable nom), je vois que madame la comtesse Spada ne m'avait pas trompé. Vous êtes un brave... Au moins ne refuserez-vous pas une somme de mille ducats pour former votre équipage et entrer en campagne.

J'acceptai volontiers, mais le Trésor espagnol était tellement à sec que le ministre des finances eut grand'peine à me faire donner vingt ducats, de sorte que je retirai peu de profit du don gracieux de Sa Majesté. A la vérité, toute l'armée en ce temps-là vivait sur l'ennemi, et je me promis bien, recevant une si maigre solde, de suivre l'exemple de mes camarades.

Pour comble, Joseph me donna, sur ma demande, le brevet de colonel au service d'Espagne, et écrivit lui-même une lettre de recommandation très-pressante au

maréchal Masséna pour le prier de me donner de l'emploi dans son armée.

Si vous me demandez comment j'avais mérité tant de faveurs, je vous répondrai que j'avais eu le bonheur de plaire à madame la comtesse Spada, qui jouissait elle-même d'un grand crédit auprès de Sa Majesté.

De tout temps les dames ont eu dans les mains le cœur des rois et des califes.

J'allai prendre congé de la belle Émilia, et je vis bien qu'elle était fâchée de mon départ. Mais elle était femme à se consoler vite.

Elle reçut mes remercîments avec beaucoup de grâce, m'invitant à revenir la voir à Madrid.

Ettore ne fut pas tout à fait aussi cordial. Je le soupçonne même d'avoir vu mon départ avec plaisir. Je lui pardonne. Il connaissait sans doute par expérience la fragilité d'Émilia.

Je partis de Madrid le soir même. J'allais enfin retrouver Mauléon, et j'espérais bien qu'il ne m'échapperait pas cette fois.

XXXIV

Mon projet n'était pas de traverser de vive force la Vieille Castille et l'Estramadure pour rejoindre en Portugal l'armée de Masséna. Marcher le sabre nu et le pistolet au poing au milieu des bandes de guérillas qui couraient dans la campagne et qui interceptaient toutes les communications aurait été une tentative insensée, digne tout au plus d'Amadis de Gaule, de l'invincible Esplandian, ou du fameux don Quichotte de la Manche. Il était trop clair qu'après un voyage de cinq ou six lieues je serais tombé entre les mains d'El Empecinado, d'El Pastor, d'El Medico, d'El Cura, ou de quelque autre chef de bande, et qu'on m'aurait fusillé sur place.

J'employai donc la ruse.

Dans l'escorte, qui avait ramené le convoi de Bayonne à Madrid, j'avais remarqué un soldat, nommé Carbon, dont le sang-froid et l'intelligence m'avaient rendu de grands services pendant la lutte que nous soutenions contre Mina.

J'allai le chercher à la caserne avec l'autorisation de ses chefs et je lui demandai s'il voulait me suivre.

— Très-volontiers, colonel, dit-il (car, grâce au brevet de Joseph, j'avais déjà ce titre dans l'armée espagnole).

— Jusqu'en Portugal?

— Au diable si vous voulez. *Ubicumque voles.*

Je le regardai en riant.

— Où donc as-tu appris le latin?

— J'avais étudié pour être prêtre. La conscription est venue. J'ai jeté le froc aux orties, et me voilà.

— Et pourquoi n'as-tu pas obtenu d'avancement?

— Me faites-vous cette question comme chef, colonel, ou comme ami?

— Comme ami, puisque nous allons vivre côte à côte pendant trois semaines, et peut-être trois mois.

— Et vous ne me rappellerez jamais ce que je vais vous dire?

— Jamais.

— Eh bien, j'ai voulu faire le savant, j'ai récité du latin à mes chefs, qui ne savaient pas très-bien le français; on m'a mis à la salle de police; j'ai résisté. On m'a mis au cachot. J'ai fait, pour me distraire, des chansons qui amusent tout le régiment, excepté le capitaine, le lieutenant, et le sous-lieutenant et les sergents de ma compagnie. Toutes les corvées ont été mises sur mon dos; je suis devenu féroce, presque enragé, et si l'Empereur, qui fait grande consommation de conscrits, n'avait pas recommandé de nous ménager, on m'aurait peut-être fusillé. Au moins, on me donne toutes les commissions périlleuses, dans l'espérance que j'y laisserai ma

peau; mais elle est si dure aujourd'hui et si tannée par cinq ans de guerre en Allemagne, en Pologne et en Castille, que les balles n'entrent plus et que les baïonnettes s'émousseraient, je crois, à vouloir la percer.

— Et tu ne crains pas de venir avec moi?

— Oh! vous, colonel, c'est différent. Je vous ai vu travailler le jour où nous avons rencontré Mina, et vous expédiez la besogne lestement et proprement. C'est plaisir d'être avec vous. On sait qu'on ne passera pas sa vie à fourbir et astiquer.

— Tu connais la route de Portugal?

— Comme si je l'avais faite, colonel. D'ailleurs, les Espagnols nous l'indiqueront eux-mêmes. Qui a langue peut aller à Rome.

— Voici, lui dis-je, ce que j'attends de toi. Au premier mot que je prononcerai, l'on me reconnaîtra pour Français. Toi, au contraire, tu parles l'espagnol comme un Castillan. Tu vas donc acheter deux frocs de moines, l'un pour toi, l'autre pour moi, deux rosaires et deux mules. Si quelqu'un nous interroge, tu répondras et tu termineras ta réponse par quelques mots latins, auxquels j'ajouterai : *Amen*. Par précaution, nous aurons chacun une paire de pistolets et un long poignard cachés sous nos robes. Si quelqu'un veut nous fouiller, il est mort.

— Bravo! colonel! voilà parler! dit Carbon.

A six heures du soir, nos préparatifs étaient faits, et nous prenions, déguisés en moines, et montés sur de bonnes mules, la route du Portugal.

Grâce à la clarté des étoiles, notre première étape se fit sans accident. Une plaine immense et sombre s'étendait à perte de vue devant nous. Point d'arbres, point de collines, rien que le désert.

Vers dix heures, nous arrivâmes à l'entrée d'un gros bourg. Nos mules, lassées de trotter, ne demandaient que le repos; et nous-mêmes, quoique fort pressés (moi du moins) de rejoindre l'armée de Portugal, nous sentions qu'une trop grande précipitation pourrait exciter la défiance des habitants du pays. Nous allâmes donc tout droit, suivant l'usage des moines, dans la meilleure auberge, demandant un gîte pour nos mules et pour nous.

L'hôte, qui dormait dans son lit, se leva en se frottant les yeux, ouvrit la fenêtre et nous cria de passer notre chemin.

— Que la paix de Dieu soit avec vous ! dit Carbon en bon espagnol. *Pax Dei vobiscum !* mon frère.

A quoi j'ajoutai pour opiner du bonnet, suivant nos conventions :

— *Amen.*

En entendant ce latin, l'hôte ouvrit la porte et s'excusa de nous avoir fait attendre.

— Mais, dit-il, en ce temps malheureux les chiens de Français nous causent des inquiétudes perpétuelles. On ne sait plus où se cacher. Ils prennent tout, et souvent ils mettent encore le feu à la maison. Demandez au pauvre Felipe, le pharmacien, ce qu'ils ont fait de ses deux filles... Les malheureuses, aujourd'hui, courent la cam-

pagne à la suite de ces brigands... Mais Felipe s'est bien vengé. Il y a huit jours, trois soldats allemands, au service de France, sont venus coucher daas le bourg. Felipe est allé les inviter à souper. Il les a empoisonnés tous trois et il a jeté leurs cadavres dans la rue, puis il s'est sauvé dans la montagne et il a rejoint la bande d'El Empecinado.

Tout en vantant la belle action de Felipe, notre hôte, avec l'aide de son garçon d'écurie, donnait lui-même à manger à nos mules.

Quand cette importante opération fut terminée :

— Et nous, mon brave homme, dit Carbon, qu'est-ce que vous nous offrez pour souper ?

— Mes révérends pères, s'écria l'hôtelier, il ne me reste pas un poulet, ni un canard, ni un pigeon. Les Français ont tout dévoré. Mais je vais voir si le curé, mon voisin...

Un instant après, il revint accompagné du curé, qui nous fit de grands compliments et nous engagea fort à souper avec lui, assurant qu'il avait déjà soupé lui-même, mais que, pour nous faire plaisir, il recommencerait volontiers. Je n'ai, ajouta-t-il, que la moitié d'un lièvre rôti et les restes d'un hachis de mouton; on peut y ajouter une omelette et un poulet que je destinais à mon dîner de demain.

Je voulus d'abord me défendre d'accepter l'hospitalité de ce brave homme, mais Carbon, que la faim pressait, s'écria :

— A quoi pensez-vous, don Ambrosio? (C'est le nom que j'avais pris.) J'ai un appétit de loup.

Il fallut donc se mettre à table.

Le bon curé s'appelait Geronimo Velez. Il était gros et gras, frais, fleuri, et même un peu bourgeonné, — excellent homme au fond et très-hospitalier.

Dès les premières bouchées, Carbon fut pris de la manie de parler théologie, soit qu'il voulût nous montrer son érudition, soit qu'il voulût empêcher que le curé ne remarquât mon silence forcé.

La discussison s'engagea d'abord sur le mérite comparé des saints.

— Pour moi, dit Carbon, mon patron est saint Eugène, et je le préfère à tous les autres, d'abord parce qu'il n'y a pas dans tout le paradis un seul saint qui soit digne de dénouer les cordons de ses souliers, et ensuite parce qu'il était pape.

— Je conviens, mon révérend, répliqua le curé, que saint Eugène était un très-grand saint...

— Je ne dis pas un très-grand saint; je dis le plus grand de tous les saints du paradis... Curé, donnez-moi un verre de ce benicarlo.

Il but et fit claquer sa langue avec satisfaction.

— Oui, reprit le curé, un très-grand saint, mais saint Jérôme, mon patron, n'est pas à dédaigner.

— Peuh! répliqua Carbon d'un air de mépris, un simple ermite! J'aimerais autant, pour patron, un petit

saint de campagne... Encore, si c'était un évêque, un archevêque ou un cardinal !...

— Mais, reprit Velez avec chaleur, il ne faut pas toujours mesurer le mérite à la dignité. Tel petit curé qu'on méprise est peut-être aussi grand devant Dieu que Sa Grandeur monseigneur l'archevêque de Tolède.

— Assurément, mon cher curé, dit Carbon, dont j venais de toucher le genou pour l'avertir de ne pas s'engager dans une querelle théologique ou autre; assurément! vous avez raison, et comme dit l'Ecriture sainte : « *Deponet potentes de sede, atque exaltabit humiles.* » N'est-ce pas, don Ambrosio?

— *Amen.*

Ma voix caverneuse et ma brève réponse étonnèrent un peu le curé; mais comme je mangeais fort et ferme, il ne conçut aucun soupçon.

Cependant il voulut sonder ses hôtes et connaître leur opinion politique.

— D'où venez-vous ? demanda-t-il.

— De Madrid.

— A-t-on des nouvelles de Soult ou de Masséna ?

— Non.

— Ah! les brigands d'excommuniés! Je voudrais qu'on leur coupât la tête, à eux et à tous les Français, pour les punir des sacriléges qu'ils ont commis. Croiriez-vous qu'ils ont emporté mon saint ciboire en or et une petite statue de Vierge, en argent, qui faisait l'ornement de mon église? Les deux meilleurs tableaux du

couvent des Franciscains ont été emballés dans les fourgons du général***. Ma servante, — pauvre fille assez jolie, qui ne faisait de mal à personne...

Ici j'interrompis le curé. Ses plaintes qui n'étaient que trop fondées commençaient à me peser. Ne pouvant ni empêcher ni réparer le mal que d'autres avaient déjà fait, je ne voulais pas entendre accuser mes compatriotes.

Je poussai donc un grand soupir et je remuai activement les grains de mon rosaire en récitant trois ou quatre bribes des litanies latines de la sainte Vierge, que j'avais apprises dans mon enfance : *Turris Davidica, fœderis arca, turris aurea, turris eburnea, refugium peccatorum.*

A quoi Carbon, déjà très-échauffé par le benicarlo, répondait d'un air paterne :

— *Ora pro nobis.*

Le curé Velez, qui lui tenait tête par complaisance, finit aussi par s'échauffer ; il parla de son patriotisme, de sa haine contre les Français, du mépris qu'il faisait de Joseph le Borgne (on avait persuadé aux paysans que le frère de Napoléon n'avait qu'un œil) et de tous les josephinos; enfin, il nous fit une confidence.

— Si vous promettez de n'en rien répéter, dit-il en baissant la voix, je vous ferai voir quelque chose qui vous surprendra.

— Faites voir, curé, faites voir! dit Carbon. Vous m'avez l'air d'un homme fin et rusé.

Le curé se leva, nous prit par la main, nous conduisit au fond du jardin, et nous montrant un terrain qui paraissait piétiné à loisir :

— Devinez ce qu'il y a là-dessous, dit-il.

— Je parie, dit Carbon, que c'est la porte de la cave.

Velez secoua la tête.

— Mieux que cela, dit-il, c'est là que j'ai enterré la semaine dernière un lieutenant français, qui allait tout seul rejoindre son corps d'armée en Portugal. Ma servante et moi nous l'avons tué pendant qu'il dormait. C'est toujours un excommunié de moins. Qu'en pensez-vous, fray Eugenio ?

Cette question dégrisa tout à fait Carbon.

— Oui... certainement, dit-il, vous avez bien fait, très-bien fait, mon cher curé, quoique... d'un autre côté... Si l'on considère les circonstances... Aidez-moi donc, fray Ambrozio.

— *Amen*, dis-je, comme un écho.

— Et maintenant, reprit le curé, rentrons ; car la soirée est fraîche, et buvons à la santé du roi Ferdinand VII ! Que Dieu le ramène dès demain sur le trône de ses pères, et qu'il confonde l'orgueil de ce fils de Satan qui règne à Paris !

— Je n'ai plus soif, dit Carbon.

Le curé, sans insister davantage, nous conduisit dans une grande chambre, blanchie à la chaux, nous montra deux lits et nous souhaita le bonsoir.

Je fermai la porte à double tour. Nous déposâmes nos

pistolets et nos poignards sur une chaise entre les deux lits, et nous essayâmes de dormir.

Le sommeil de cette nuit-là ne nous servit guère, je crois. La pensée de ce pauvre lieutenant assassiné ne me laissait pas un instant de repos.

Enfin, vers six heures du matin, au moment où je m'assoupissais, un grand tumulte se fit entendre dans la rue. Cinq ou six cents hommes armés de piques, de haches et de mauvais fusils se précipitaient vers la maison du curé en criant :

— A mort les Français ! à mort !

— Voilà qui nous regarde, dis-je à Carbon.

XXXV.

Mon compagnon, qui s'était ainsi couché tout habillé, se trouva debout en un clin d'œil et commençait à barricader la porte de le chambre ; mais je l'en empêchai.

— Attends-moi, un instant, lui dis-je. Je reviens. Je vais seulement chercher le curé.

A ces mots, ouvrant la porte de la chambre, je descendis au rez-de-chaussée. Le curé Velez était occupé

à délibérer avec son conseil privé, — je veux dire sa servante. Je m'arrêtai pour les écouter.

— As-tu prévenu l'alcade ?

— Oui, monsieur.

— Et le corrégidor ?

— Oui, monsieur. Mais tous les deux ont refusé de venir. Ce sont de vrais *josephinos*. L'alcade a dit : Si l'on tue ces Français, il en viendra d'autres avant trois ou quatre jours, ils vengeront ceux-là et je serai pendu. Ma foi, je ne veux pas être pendu.

— Le lâche ! interrompit Velez.

— Que voulez-vous attendre de bon d'un pareil homme ? demanda Juanita indignée. Il a du jambon, du vin, du sucre, des olives dans son magasin et jusque dans sa cave, et il est content de vivre. Quant au corrégidor, dont la femme a de si belles robes et monte sur sa mule pour aller à l'église, comme une princesse, c'est moins que rien... Je vois bien qu'il faudra terminer l'affaire à nous seuls.

— Oui, dit le curé ; mais si ces brigands-là ont des armes, s'ils font quelque résistance ?

— Eh bien, dit Juanita, il faut les engager d'abord à poser les armes, en leur promettant que vous les protégerez.

— Tu as raison, dit le curé ; et ensuite nous les livrerons, ces chiens d'excommuniés, ces faces d'hérétiques et de schismatiques.

— Et on leur coupera la tête, ajouta la servante.

— Et ce sera bien fait, conclut le curé.

Ce plan de campagne arrêté, il monta lentement l'escalier et se trouva tout à coup en face de moi.

Cette vue, à laquelle il ne s'attendait pas, le troubla un peu. Cependant, il me tendit la main en souriant, et me dit :

— Bonjour, fray Ambrozio. Vous avez bien passé la nuit? Voulez-vous venir prendre le chocolat avec moi ? Fray Eugenio est-il levé ?

Je le pris par le bras, je le poussai dans la chambre, et refermant la porte à double tour, je dis à ce brave homme :

— Maintenant, mon ami, causons.

Probablement ma physionomie n'avait rien de rassurant, car il pâlit et me dit d'une voix étouffée :

— Que voulez-vous ?

— C'est vous, lui dis-je, qui avez ameuté tout le bourg contre nous ?

— Seigneur Dieu ! s'écria Velez. Est-il possible. Ce n'est pas moi, cher fray Ambrozio ; c'est Juanita qui s'est doutée de quelque chose. Elle a écouté cette nuit à la porte de votre chambre, et comme vous parliez français avec votre compagnon...

— Elle est allée nous dénoncer. Très-bien, curé ; très-bien ! Faites votre dernière prière.

— Ne m'assassinez pas, s'écria-t-il. Ne m'assassinez pas !

J'appuyai le canon d'un pistolet sur sa poitrine, je

me tins prêt à faire feu. Le pauvre homme s'assit tout tremblant.

Cependant, le bruit et les cris redoublaient au dehors.

— Mort aux Français! mort aux excommuniés!

Les plus hardis entrèrent dans la maison et essayèrent d'enfoncer la porte de la chambre à coups de hache :

Le danger était pressant. Je dis au curé :

— Si la porte est enfoncée, vous êtes, vous, un homme mort!

Il vit bien que je parlais fort sérieusement et se mit à réciter son *In manus*.

Mais ce n'était pas mon affaire. Quoique fort décidé à le tuer si je ne pouvais pas m'échapper, je pensais d'abord à mon salut et à celui de mon compagnon.

— Ordonnez à ces gens-là de se retirer, lui dis-je.

Il se leva, et à travers la porte :

— Mes amis, descendez! Au nom du ciel, descendez, ou vous allez me faire égorger!

— Ah! grand Dieu! s'écria Juanita. Les brigands ont fait prisonnier M. le curé. N'entrez pas! ils l'assassineraient.

— Eh bien, dit un des assaillants, le curé sera martyr et ira tout droit au ciel.

— Domingo! Domingo! s'écria le curé épouvanté, je te maudis à jamais, toi et ta race, et je t'excommunie si tu ne descends pas à l'instant!

Domingo grommela je ne sais quoi et descendit. Les autres le suivirent.

Le balcon de notre chambre dominait la grande rue du bourg. J'y poussai le curé avec l'aide de Carbon, et du haut de cette chaire improvisée, nous haranguâmes le peuple, — nous, c'est-à-dire Carbon, qui seul savait assez d'espagnol pour faire un discours suivi :

— Caballeros, ricos hombres et autres espèces de messieurs castillans, dit Carbon qui n'avait rien perdu de son sang-froid et de sa gaieté railleuse, M. le curé que voici, vous a convoqués ici pour nous assassiner, et moi je vous avertis que si quelqu'un de vous nous attaque, je vais faire sauter la cervelle à M. le curé.

— Mort aux Français! mort aux chiens d'excommuniés! cria Domingo, une espèce de boucher au regard louche et aux jambes torses qui paraissait plus acharné contre nous que tous les autres.

— Mais, continua Carbon sans s'émouvoir, fray Eugenio et moi nous sommes indulgents. Nous ne voulons pas la mort du pécheur; nous ne voulons que sa conversion et sa vie. Donc, à condition qu'on nous laisse aller en paix, nous ne ferons aucun mal à votre respectable et digne pasteur.

Les cris redoublèrent.

— Monsieur, dis-je au curé, c'est le moment de vous montrer; car, je vous le jure par tous les saints d'Espagne, je vous tue comme un chien, si l'on nous attaque.

— Mes amis, mes bons amis, s'écria le curé, en s'adressant à la foule, faites attention au crime que vous allez commettre. Ces deux étrangers ne vous ont

fait aucun mal. Laissez-les partir, je vous en supplie.

Il parla longtemps. Je ne sais ce qu'il dit, mais l'auditoire parut fort touché du danger de son pasteur spirituel; et, en effet, sauf la manie qu'il avait d'assassiner les Français, c'était probablement un excellent homme, justement vénéré de ses paroissiens.

Enfin la foule parut prête à se disperser.

— Êtes-vous contents, messieurs? demanda le curé.

— Très-contents. Et maintenant, mon père, faites-nous donner du chocolat, du jambon, du pain et du vin, car nous sommes fort altérés.

Il obéit, et Juanita nous servit un déjeuner très-passable. Elle roulait des yeux terribles et nous regardait avec une fureur patriotique qui nous donna plus d'une fois envie de rire.

— Mangez et buvez! dis-je alors au curé.

— Avant d'avoir dit ma messe du matin, jamais!

— Je vous préviens, lui dis-je, que je crains les drogues de Juanita. Si vous ne mangez et ne buvez pas comme nous, je me croirai empoisonné et je vous traiterai en conséquence.

— Mangez, monsieur le curé! dit Juanita. Les brigands le feraient comme ils le disent.

Il se résigna et déjeuna de bon appétit.

Après quoi :

— Va chercher nos mulets, Juanita.

Elle refusait; mais le curé l'obligea d'obéir, et nous allions partir lorsque Carbon me dit :

— Colonel, à cent pas d'ici la chasse va recommencer. Emmenons des otages.

Je trouvai la précaution excellente, et, malgré sa résistance, je forçai le curé à nous suivre.

Pendant que Juanita harnachait sa mule, il nous dit en soupirant :

— Je jure bien que je ne me mêlerai plus des affaires publiques.

Cette réflexion nous fit rire ; et, pour le rassurer un peu, nous reprîmes la conversation de la veille sur le mérite comparé des saints et des apôtres. Carbon surtout était intarissable. Un flux de citations latines et de texte tirés (à ce qu'il disait, du moins) des Pères de l'Église, coulait continuellement de ses lèvres.

— Enfin, messieurs les Français, dit le curé dont le benicarlo commençait à raffermir le courage et à délier la langue, que venez-vous faire en Espagne ? Piller nos maisons, maltraiter les femmes, fusiller ou pendre les hommes ?

— C'est ce qu'on appelle civiliser, dit Carbon. Nous vous apportons les principes de 1789 à la pointe de nos baïonnettes. C'est l'empereur Napoléon qui le veut.

— Eh bien, dit le curé, n'est-il pas naturel qu'on essaye de vous tuer par tous les moyens possibles ?

— Très-naturel, mon révérend, dit Carbon, — d'autant plus naturel que ce que nous faisons en Espagne ne ressemble pas plus aux principes de 1789 que l'eau du bourbier ne ressemble à votre délicieux benicarlo. Mais

d'un autre côté, si nous n'obéissons pas, nous serons fusillés, c'est la consigne. Joseph veut être roi d'Espagne, et Napoléon veut qu'il le soit. Cela suffit. Joseph sera roi, quand toute l'Espagne se ferait tuer pour l'en empêcher.

A ce moment on amena la mule du curé. Il monta lestement en selle, se plaça entre nous deux, et nous enfilâmes lestement la grande rue du bourg pendant que la foule irritée, mais craignant pour la vie de Velez, nous regardait passer d'un air morne et silencieux.

Quand nous fûmes dans la campagne, je commençai à respirer plus librement.

Le curé nous conduisit jusqu'aux portes de la ville d'Avila, dont le général Hugo était alors le gouverneur. Là, comme nous n'avions plus besoin de ses services, nous le congédiâmes.

Quelques jours après, nous arrivâmes au quartier général de Masséna, en Portugal, le soir même de la bataille de Busaco, et je fus assez étonné de me retrouver en face d'une ancienne connaissance que je n'avais pas vue depuis douze ans.

XXXVI.

L'accueil que nous reçûmes dans le camp français n'était pas encourageant.

A la première vue de nos robes de moine, la sentinelle cria :

— Qui vive ?

Et nous coucha en joue. Je me hâtai de répondre :

— Amis !

Un lieutenant qui commandait le poste vint à notre rencontre et dit à la sentinelle d'un ton bourru :

— Qu'est-ce que c'est que ces frocards-là ? Des corbeaux qui viennent pour se repaître de cadavres ? Tu ne pouvais donc pas tirer sur eux ?

— Diable ! dit Carbon, c'est un mauvais signe. Si le lieutenant est en colère, c'est qu'on aura été frotté dans la journée.

Et, en effet, nous avions entendu le bruit de la fusillade et le grondement du canon, répercuté par les échos des montagnes.

Je dis au lieutenant :

— Monsieur, nous sommes Français. Je suis, moi,

colonel au service du roi Joseph, et j'apporte des dépêches au prince d'Essling.

Il s'excusa sur-le-champ, et s'offrit à nous conduire vers Masséna. Puis, tout en marchant :

— Est-ce qu'on s'est battu, aujourd'hui ? lui dis-je.

— Battu ! On s'est exterminé ! Nous avons eu plus de quatre mille tués ou blessés.

— Mais nous sommes vainqueurs, au moins ?

Il haussa les épaules :

— Bah ! dit-il, c'est à recommencer.

Et montrant de la main les hauteurs de la sierra de Busaco, qui étaient devant nous, éclairées en ce moment-là par les feux des troupes anglaises et portugaises :

— Ce matin, à six heures, nous sommes montés là par des chemins de chèvres où l'artillerie n'était qu'un embarras. Masséna avait à peine pris le temps de reconnaître le terrain, tant il était pressé de rencontrer les Anglais. L'ascension a duré une demi-heure. Nous étions tous essoufflés. A peine arrivés, nous sommes pris à droite, à gauche, par un feu de file à vingt pas, qui a duré dix minutes. Puis, quand le feu de file s'est ralenti, avant que nous eussions le temps de former les rangs, nous avons été abordés à la baïonnette. Ma foi, ce qui restait de la division (car cette mitraille à laquelle nous ne pouvions pas répondre, avait fait des trous épouvantables), a descendu la côte au pas accéléré... Wellington, qui n'est pas fier et qui sait bien à quoi s'en tenir,

n'a pas osé nous poursuivre dans la plaine. Il est resté là haut planté comme un pieu, sur sa montagne, et il attend qu'on aille le déraciner. Mais dans des positions pareilles, une armée de petits enfants pourrait se défendre.

— Que dit Masséna ?

— Je n'en sais rien. Le vieux tient conseil dans sa tente avec Régnier, Ney, Junot et les autres grosses épaulettes. On n'était pas content de lui aujourd'hui. Les autres le détestent parce qu'il en sait plus qu'eux. Ils disent que Masséna en prend à son aise maintenant, qu'il est trop grand seigneur pour se battre, qu'il a du foin dans ses bottes et qu'il ne veut pas l'exposer, qu'il amène des filles à l'armée, et qu'il emploie à traîner la calèche de madame d'Albert les chevaux de l'artillerie.

— Madame d'Albret ! dis-je avec étonnement. D'où sort cette dame ? Est-ce une marquise ?

— Marquise ou non, répliqua l'officier, c'est une jolie femme, un peu défraîchie aujourd'hui, mais qui garde encore de beaux restes. Le vieux, qui grisonne déjà, ne peut pas s'en séparer... Et tenez, vous allez la voir... Les généraux sortent du conseil, et Masséna va certainement la faire appeler. Qui dois-je annoncer à l'aide de camp de service ?

— Le colonel Robert.

Cinq minutes après j'étais introduit dans la tente du général.

André Masséna, duc de Rivoli, prince d'Eseling, avait

alors cinquante-deux ans, et paraissait plus âgé. Les fatigues de la guerre et du plaisir l'avaient vieilli de bonne heure. Mais son visage plein d'intelligence et de fermeté et ses yeux encore vifs étaient de ceux qu'on n'oublie pas.

En entrant, je rejetai mon capuchon en arrière.

— C'est vous, dit-il, qui êtes le colonel Robert ?

— Oui, prince, colonel au service du roi Joseph.

— Vous venez de Madrid ?

— Oui, prince.

— Voyons vos dépêches.

Je les donnai. Il les lut avec attention; et haussant les épaules :

— Soult ne viendra pas ! dit-il. Est-ce que jamais Soult s'est inquiété d'autre chose que de lui-même ? On a eu là une belle idée de l'envoyer en Andalousie. Joseph a voulu parader. Soult cherche des Murillo... Et pendant ce temps les affaires vont comme elles peuvent. Maudite galère !

Puis, se retournant vers moi :

— Qu'avez-vous vu sur la route ?

— On égorge tous les courriers, et même les petits détachements. J'ai failli être massacré avec mon compagnon à sept lieues de Madrid, malgré mon déguisement. Depuis deux jours, je n'ai pas, même à prix d'or, trouvé une seule bouchée de pain.

— Ce Wellington, dit Masséna, prend la bonne méthode ? Il brûle tout ce qu'il n'emporte pas; il éventre

les maisons; il jette le blé et le maïs à l'eau; il pousse devant lui cent mille paysans affamés; il fait le désert. Je l'ai déjà écrit à l'Empereur : il faudrait tout apporter de France : le pain, la viande, le vin, le sel. Ce milord reçoit son pudding tout fait. C'est à Londres qu'on le pétrit. Pour comble de prudence, il va se planter là-haut sur une montagne où l'on ne peut monter qu'avec des échelles... Ah! si jamais on le surprend en plaine!

Il relut la lettre qui accompagnait la dépêche de Joseph.

— Le roi, dit-il, vous recommande très-chaudement. Avez-vous déjà servi dans l'armée française?

— Oui, maréchal, et sous vos ordres, il y a treize ans, dans la campagne d'Italie.

— En effet, dit-il en me regardant plus attentivement, je vous reconnais maintenant. Vous êtes le capitaine Robert.

— Oui, maréchal.

J'expliquai sommairement que j'avais quitté le service à cause d'un duel où j'avais eu le malheur de tuer un officier supérieur.

— Et vous voulez rentrer dans l'armée? Les cadres sont pleins, mon cher colonel.

— Employez-moi comme il vous plaira. Je ne tiens pas au grade.

— Le roi Joseph m'écrit que vous entendez fort bien la guerre des guérillas et que vous avez battu Mina en

Navarre. Voulez-vous faire la chasse à ces animaux incommodes?

Cette proposition comblait tous mes désirs.

— Vous allez prendre, dit-il, le commandement d'une centaine d'enfants perdus de l'armée. C'est vous qui ferez le service le plus difficile et le plus dangereux; mais je me souviens que vous faisiez merveille en Italie... Vous éclairerez les flancs et les derrières de l'armée, vous escorterez les courriers, vous chercherez les passages des défilés... Et comptez sur moi pour faire valoir vos services auprès de l'Empereur... Êtes-vous fatigué?

— Non, maréchal.

— Avez-vous soupé?

— Non, maréchal. Je n'ai même pas déjeuné.

— Asseyez-vous là. Nous allons souper.

Je sortis un instant pour recommander qu'on prît soin de mon ami Carbon; mais il mangeait déjà à la gamelle des grenadiers et réjouissait ses hôtes du récit de nos aventures.

En rentrant dans la tente de Masséna, je vis qu'on mettait trois couverts et que j'aurais l'honneur de souper avec le prince et madame d'Albret.

Elle-même était assise déjà et parut fort surprise de me voir; mais elle ne dit pas un seul mot qui pût faire croire qu'elle m'eût déjà connu.

Le souper fut sobre et court, mais assez gai. Masséna, forcé de sortir pour visiter ses avant-postes et faire une

reconnaissance, me laissa, au bout de cinq minutes, en tête-à-tête avec la dame.

Le lieutenant ne se trompait pas. Elle avait de beaux restes, mais je n'en fus pas ébloui.

— Par quel hasard êtes-vous ici, mon cher Fénestrange? demanda-t-elle. Je vous croyais mort depuis longtemps ou caché au fond des cavernes.

Je répondis succinctement et avec défiance à ce maigre compliment, n'ayant aucune envie de raconter mes affaires intimes à personne, et bien moins encore à l'ancienne amie de Mauléon.

— Mais, répliquai-je à mon tour, Mauléon vous a donc abandonnée?

Ce mot : *abandonnée* la piqua vivement, comme je l'avais espéré, et la força de parler.

— Je l'ai quitté, dit-elle. Il est allé en Espagne, dans l'Inde, en Angleterre.

— Et il est en Portugal, à présent?

— Oui, dit-elle.

— Je regrette qu'il ne soit pas dans nos rangs. J'aurais voulu embrasser ce cher ami.

Elle me regarda d'un air soupçonneux.

— Souhaitez-vous vraiment de le voir? demanda-t-elle.

Ici je craignais de montrer trop d'empressement et de la mettre sur ses gardes. Je répondis donc d'un air assez indifférent :

— Oui, certainement. Après tant d'années.... Est-ce

que vous avez encore quelques communications avec lui ?

Mais elle se récria vivement sur cette question. Pouvais-je penser ?...

Et elle prit un air indigné dont je ne fus pas dupe. Cependant, pour passer le temps et pour attendre les instructions de Masséna, je fis quelques compliments à Catherine sur sa beauté, et la conversation devint assez intime.

A ce moment Masséna rentra.

— Je viens de voir la position de l'ennemi, dit-il. Avant de donner un second assaut, il faut voir si l'on ne peut pas tourner la gauche de Wellington et le couper de la route de Lisbonne. Robert, c'est à vous de chercher ce chemin dans les montagnes. Partez à l'instant même. Cent dragons du 6e corps vous attendent au bout du camp. Vous en prendrez le commandement. En route ! ne revenez qu'après avoir trouvé le passage. Le colonel Croche, mon aide de camp, vous fera reconnaître de la troupe, et vous fournira un cheval et un uniforme. Bonsoir, bonne chance.

Je saluai le prince et Catherine, et je sortis de la tente, fort intrigué et encore plus inquiet de la rencontre de madame d'Albret. Je ne doutais pas que Mauléon ne dût être prévenu de mon arrivée dès le lendemain, et je craignis pour le succès de ma vengeance.

XXXVII

La mission que Masséna venait de me confier était des plus importantes, sinon pour le salut de l'armée, du moins pour le sort de la campagne.

La Sierra de Busaco, traversée par une route étroite que dominaient les batteries anglaises et portugaises, était trop visiblement inaccessible, ainsi que le prouvait la sanglante expérience faite le matin même par les Français. Wellington, il est vrai, n'était ni vainqueur ni vaincu, et n'avait pas bougé d'une semelle. Cependant, ce demi-succès lui suffisait. Son but n'étant pas d'avancer en Espagne, mais de garder le Portugal, il avait réussi, et Masséna avait échoué.

Or, Masséna n'était pas homme à s'arrêter au premier revers. Coûte que coûte, il voulait aller à Lisbonne. C'était à moi de trouver un chemin.

Le colonel Croche, aide de camp du maréchal, me conduisit, suivant l'ordre qu'il avait reçu, à l'extrémité du camp et me fit reconnaître de ma troupe. Carbon, qui ne voulait pas se séparer de moi, obtint d'en faire

partie et se fit donner un cheval et des armes, mais il garda son froc de moine franciscain, aux grands éclats de rire de ses nouveaux camarades qui l'appelaient : « Mon révérend. »

— On ne sait pas, dit-il, à quoi peut servir un froc dans ce pays de brigands. Sans mon froc et mon latin, qui sait où nous serions, le colonel et moi ?... Enterrés peut-être dans le jardin du curé Velez.

Nous longeâmes quelque temps en silence le pied de la Sierra. Les sentinelles anglaises et portugaises, entendant le pas régulier de nos chevaux, cherchaient à nous voir du haut du plateau de Busaco ; mais l'obscurité de la nuit dérobait notre marche à tous les yeux.

Par un hasard assez rare et qui expliquait bien l'échec qu'on avait subi le matin, pas un homme dans l'armée ne connaissait cette partie du pays, quoique beaucoup de soldats fussent déjà entrés en Portugal avec Junot. Nous avancions donc avec la plus grande circonspection, de peur de tomber dans un fossé ou dans une embuscade portugaise.

Tout à coup Carbon, qui était à ma gauche, me dit tout bas :

— Colonel, j'entends un bêlement de chèvre.

Je fis faire halte sur-le-champ. Tout le monde garda le plus profond silence. Dans ce pays désert et dévasté systématiquement par ses propres défenseurs, la rencontre d'une chèvre était un événement.

— Or, continua Carbon, la chèvre n'est pas seule, j'en suis sûr. Le propriétaire n'est pas loin.

Nous écoutâmes encore. Le bêlement continuait, mais faiblement, et paraissait venir des entrailles de la terre. Nous étions alors à deux lieues du camp.

— Va voir ce que c'est, lui dis-je. Veux-tu que je te donne un ou deux compagnons ?

— Merci, colonel. Mon froc suffit pour me garder de tout accident.

Il mit pied à terre et appuya son oreille sur le sol. Deux secondes après il se releva tout joyeux.

— La pauvre bête n'est pas loin, dit-il.

Et s'avançant à travers un champ pierreux et semé de broussailles, il se mit à sonder le terrain avec la pointe de son sabre.

Tout à coup nous le perdîmes de vue. Il parut s'être enfoncé sous terre ; puis il revint à nous et me dit :

— Colonel, je viens de trouver une famille entière : la chèvre d'abord, une vieille femme qui n'a plus de dents, une jeune qui n'est pas laide, tant s'en faut, quoiqu'un peu moricaude, deux petits enfants qui dorment comme des loirs, et un grand gaillard à face basanée, qui doit être le mari de la jeune femme et le chef de la famille.

— Bien. L'homme nous guidera. T'a-t-il vu ?

— Non. Tout ce monde-là dormait pêle-mêle. Je n'ai pas voulu les éveiller sans votre permission.

— Où sont-ils !

— Dans une espèce de souterrain qui, peut-être, leur servait de cave en temps de paix, et dont l'entrée est cachée par d'épaisses broussailles.

Je mis pied à terre, je fis cerner les broussailles par dix soldats de ma troupe, et je m'avançai avec précaution vers le souterrain. Carbon m'accompagnait.

Le spectacle dont je fus témoin était vraiment navrant. Ces pauvres gens, demi-nus, ruinés par la guerre, réduits à se cacher pour échapper aux soldats de tous les partis, m'inspirèrent une pitié profonde.

Au bruit que je fis en marchant dans les broussailles, toute la famille s'éveilla, et le Portugais saisit son bâton pour se défendre. Il m'avait pris pour un de ces maraudeurs qui suivent toutes les armées et qui dévorent le pays conquis.

— Laisse là ton bâton, dit Carbon dans un patois demi-espagnol, demi-portugais. Nous ne voulons pas te faire de mal.

Le Portugais regarda autour de lui, aperçut les dragons et reconnut que toute résistance était impossible. Il attendit d'un air résigné ce qu'il nous plairait d'ordonner de son sort.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Carbon.

— Vicente, répondit-il.

— Pourquoi n'as-tu pas suivi les autres du côté de Lisbonne ?

— Parce que ma mère, qui est infirme, ne pouvait pas marcher.

— Tu es donc du pays ?

— Je suis le meunier du moulin de Cardao.

— Pourquoi n'es-tu pas dans ton moulin ?

Son regard brilla de colère.

— Ah ! les brigands d'hérétiques ! s'écria-t-il. Ils m'ont tout pris, tout pillé, tout volé. Les Anglais sont venus à Cardao, et le curé a dit en chaire qu'il fallait emporter ses meubles, ses provisions, son argent, ses troupeaux, et ne rien laisser aux Français qui allaient venir. J'ai voulu résister. Qu'est-ce que les Français pouvaient me faire de pire que nos amis les Anglais ?... Alors les habits rouges sont venus, commandés par le colonel Parthenay, et ils ont brûlé mon moulin, jeté à l'eau ma farine, cassé mes meubles, emmené mon cheval, mon âne, mes deux vaches, trente moutons ; et ils voulaient m'emmener moi-même, ou plutôt ce n'est pas moi qu'ils voulaient emmener...

Ici il jeta un regard sombre sur sa femme ; puis il continua :

— Inez s'est sauvée dans la montagne avec les enfants et la chèvre. C'est cette pauvre bête que vous voyez et dont le lait nous fait vivre. Quant aux chevreaux, qui étaient trop jeunes pour se sauver avec leur mère, les habits rouges les ont mangés... Oh ! je prie Dieu que ce repas les étouffe ! Pour moi, obligé de porter ma pauvre mère sur mes épaules, je suis venu jusqu'ici, j'ai creusé ce petit souterrain, et j'attends que la sainte

Vierge fasse coudre les Français et les Anglais dans le même sac et les jette au fond de la mer.

La fureur de ce pauvre homme était si naturelle que j'écoutai très-patiemment les injures et les malédictions dont il nous combla. Dans son discours, je n'avais remarqué que deux choses, toutes deux, il est vrai, essen tielles pour moi : — c'est qu'il connaissait le pays et qu'il avait vu Mauléon de Parthenay.

Avant tout, je pensai qu'il fallait le gagner.

— Quelle est votre nourriture ? lui dis-je.

Les figures pâles, hâves, exténuées de ces pauvres gens témoignaient assez de leur misère. Vicente me montra des racines de fougères et des écorces d'arbre qu'il avait fait cuire sous la cendre. C'était le souper de la famille.

Je me tournai vers Carbon.

— Va chercher dans ma sacoche le pain de munition que j'avais pris en partant.

— Mais, colonel, où renouvellerez-vous vos provisions ? dit Carbon qui était prévoyant.

— Va toujours. Nous mangerons demain le dîner des Anglais.

Il obéit en secouant la tête ; mais pour ne pas être moins généreux que moi, il offrit à Vicente, outre mon pain, un morceau de viande de bouc séchée dont il avait espéré faire son prochain déjeuner, et une gorgée d'eau-de-vie.

Le pauvre Vicente pouvait à peine en croire ses yeux.

Il se précipita pour me baiser les mains, nous remerçiant, nous appelant ses bienfaiteurs, ses sauveurs. Les deux petits enfants, qui voyaient du pain pour la première fois depuis trois semaines, agitaient leurs mâchoires comme une paire de castagnettes, la vieille mère levait les bras et les yeux vers le ciel, et la jeune femme, qui était vraiment jolie, nous regardait d'un air de profonde reconnaissance.

Lorsque cette première joie fut apaisée, je tirai de ma bourse une pièce d'or, et, la présentant à Vicente, je lui dis :

— Puisque tu connais tout le pays, peux-tu nous conduire à Coïmbre?

Aussitôt il redevint sombre et muet.

— Écoute-moi, Vicente, dit Carbon pour lever ses scrupules, c'est une œuvre pie, tu le sais, de tuer les chiens d'hérétiques. Tu vois donc qu'il est permis en conscience de guider les Français, qui n'ont pas d'autre désir que de couper la gorge aux Anglais qui sont ennemis de notre sainte foi.

Est-ce le raisonnement théologique de Carbon, est-ce le désir de venger sa propre injure qui décida Vicente? Je l'ignore, mais il se leva, tout prêt à nous suivre, ou plutôt, à nous montrer le chemin.

Nous remontâmes à cheval sur-le-champ, et à un quart de lieue plus loin, il nous fit entrer dans un défilé, à peu près semblable à celui de Busaco.

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes sur

l'autre pente de la Sierra, et comme le jour allait paraître, nous aperçumes la vallée du Mondego, et la ville de Coïmbre, qui s'élève en amphithéâtre sur la rive droite du fleuve.

A cette vue, toute ma troupe poussa un cri de joie. Wellington allait être tourné, à moins qu'il ne reprît au pas accéléré le chemin de Lisbonne.

— Maintenant, dis-je à Carbon, notre mission est remplie. Il suffit d'avertir Masséna. Pars tout de suite. Je vais rester ici avec ma troupe, de peur que les Anglais ne se ravisent et ne s'emparent du défilé. Toi, crève ton cheval, mais ne perds pas une minute.

Il obéit sur-le-champ.

Puis, me tournant vers Vicente :

— C'est le colonel Parthenay, lui dis-je, qui a brûlé ton moulin ?

— Oui, colonel.

— Où se trouve-t-il à présent ?

— Il parcourt le pays avec un détachement de cavalerie, quinze cents hommes environ. Il devait coucher cette nuit à trois lieues d'ici, dans le bourg de Castelnegro ; mais il doit être reparti ce matin.

— Si tu me le fais rencontrer face à face, je te donnerai cent napoléons.

— Ce n'est pas nécessaire, colonel, répliqua Vicente. Promettez-moi de lui couper la gorge sans rémission, et je vous promets, moi, de l'amener à votre portée.

— Par quel moyen ?

— C'est mon secret, colonel... Et, tenez, je crois que la sainte Vierge s'en mêle, car le voici.

En effet, un vent d'ouest assez fort commençait à souffler du fond de la vallée et nous apportait par intervalles le bruit des fanfares. Puis, à une grande distance, au détour de la route, je vis s'avancer un corps de quinze ou dix-huit cents cavaliers dont la plupart portaient l'uniforme anglais.

L'instant était décisif. Ma troupe, trop peu nombreuse, pouvait être écrasée avant que Masséna eût le temps de m'envoyer des renforts. Cependant je résolus de tenir bon.

XXXVIII

Je remarquai du reste avec plaisir qu'aucun de mes soldats ne paraissait ébranlé par le grand nombre des Anglais. Chacun d'eux, éprouvé depuis trois ans par toutes sortes d'aventures, — car dans cette guerre de détail on était à tout moment en face de la mort, — avait pris l'habitude et le goût des surprises et des embuscades. On ne doutait pas de vaincre : n'avait-on pas vaincu en mille occasions?

A quelques pas de nous se trouvait un petit bois de pins qui bordait la route du côté droit ; à gauche et en face était une carrière de pierres depuis longtemps abandonnée. Des blocs énormes qu'on avait négligé d'enlever et de transporter à Coïmbre gisaient sur le sol. Je fis mettre pied à terre à toute ma troupe, et je fis rouler à grand'peine sur la route, très-étroite d'ailleurs et très-mal entretenue, quelques-uns de ces blocs, de manière à arrêter le choc de la cavalerie anglaise. La moitié de ma troupe fut cachée, en partie dans la carrière et les broussailles du voisinage, en partie dans les bois de pins, avec ordre exprès de ne faire feu qu'à dix pas, et sur mon ordre.

L'autre moitié, placée sous mon commandement direct, s'assit derrière la barricade improvisée, et, le doigt sur la détente, attendit l'ennemi.

Ces préparatifs furent terminés très-promptement, le temps pressait.

Heureusement, Parthenay, n'étant pas averti de la présence des Français, s'avançait au petit pas avec sa troupe.

Je dis à mes dragons :

— Si nous tenons là pendant une heure, tout est sauvé. Montbrun va venir à notre secours. C'est l'Anglais qui sera pris comme un renard dans un piége.

Cependant les visages devenaient sérieux. On sentait l'approche et la grandeur du danger.

— Voyons, dit un maréchal des logis à son voisin,

Carnet, chante-nous quelque chose en attendant les *Goddem.*

— Volontiers, dit Carnet, à condition qu'on me donnera un petit verre de rack pour m'éclaircir la voix.

Il eut son petit verre et chanta :

C'était la fille d'un gros marchand.
Grand Dieu ! q'lle est amoureuse!
A délivré ses amitiés
Avec un garçon boulanger.

Trois mois, six semaines, tout alentour,
La belle devint enceinte.
Elle écrit à son cher ami
Qu'il fallait qu'il *tourne* au pays.

La lettre part le samedi,
Le dimanche elle arrive.
Tout en entrant dans la maison,
Il dit : — Qu'as-tu, ma mie Suzon?

As-tu l'envie de déjeuner ?
Boirons le vin blanc ensemble.
Boire et manger, tout ça m'a bien passé,
Car je suis fille abandonnée.

Abandonnée tu n' seras point;
J'ai du blé chez mon père.
Y a du seigle et du froment
Pour nourrir toi, *ma* ton enfant.

Ma pour du seigle et du fromet,
Y en a bien chez ma mère;
Mais il faudrait nous marier
Et tous les deux allez rester.

Mais avant de se marier
Y a ben quelq'chose à faire.
Je suis engagé pour neuf ans,
Il faut que j'aille finir mon temps.

La bell' se prend par les cheveux,
Ma se verse par terre.
Elle a maudit cent fois du jour,
Ma son amant *ma* puis l'amour.

Comme Carnet terminait sa chanson, l'avant-garde anglaise, composée de sept ou huit hommes, parut au détour de la route. Elle s'avançait au petit trot, et fut fort étonnée de l'obstacle qui lui fermait le passage.

Ils regardèrent avec inquiétude autour d'eux, soupçonnant l'embuscade sans la voir. Ils s'avancèrent cependant jusqu'aux blocs de pierre derrière lesquels nous étions cachés, prêts à faire feu.

Là ils nous découvrirent, à cinq pas de distance, et l'officier qui commandait cette avant-garde voulut donner l'alarme et nous tira un coup de pistolet qui n'atteignit personne.

Au même instant je l'abattis d'un coup de fusil. Mes dragons firent feu à leur tour, et les huit Anglais, pris en face et de flanc, restèrent tous sur la place.

— Bien ! bravo ! les amis ! criai-je ; mais il faut ménager vos cartouches. Que chacun de vous choisisse dorénavant son homme dans le tas.

Heureusement nos tirailleurs, cachés dans la carrière et dans le bois de pins, n'avaient pas tiré, réservant leur

feu suivant mon ordre. Je fis sur-le-champ recharger les armes, prévoyant que nous aurions bientôt affaire à forte partie.

Puis, comme l'un des Anglais remuait encore, quoique très-dangereusement blessé, je le fis transporter derrière ma barricade et je l'interrogeai.

Mais le pauvre diable, quoique vêtu d'un habit rouge, était Allemand et non pas Anglais. A la premiere question que je lui fis, il ouvrit les yeux péniblement et demanda :

— A boire !

Boire était, je crois, le seul mot français qu'il connût.

On lui donna une gorgée d'eau-de-vie, et il parut ranimé.

— Combien êtes-vous ? lui dis-je en allemand.

— Dix-sept cents.

Ce chiffre me prouva la sincérité de mon guide Vicente.

— D'où venez-vous ?

— De Castelnegro.

— Où allez-vous ?

— Rejoindre Wellington.

— De quel pays es-tu?

Il hésitait à répondre.

— Parbleu ! dit un Alsacien de ma troupe, c'est bien facile à voir. C'est un déserteur westphalien. Je le reconnais à son patois.

— Non, non, pas déserteur ! s'écria l'Allemand, qui

avait peur d'être fusillé. Je m'appelle Schwartz, et j'étais cordonnier l'an dernier à Münster lorsque le père Krump m'a refusé sa fille... Maudit père Krump ! Le roi Jérôme a voulu m'enrôler pour servir sous les ordres du grand Napoléon. Je me suis sauvé dans l'île d'Héligoland. De là, l'on ma fait passer en Angleterre, et comme je n'avais pas d'argent pour me promener en gentleman dans les rues de Londres, un gredin m'a fait entrer dans une taverne, m'a fait boire une pinte de whiskey, et m'a fait signer je ne sais quoi. Le lendemain, on m'a donné un habit rouge, un fusil, et l'on m'a conduit en Portugal avec les autres. J'ai voulu déserter. Ces brigands de gentlemen m'ont fait donner cinquante coups de fouet. Je suis resté trois mois à l'hôpital. J'en suis sorti il y a cinq semaines, et me voilà... Maudit père Krump ! Maudits gentlemen ! Maudit whiskey !

L'épopée, moitié triste, moitié comique de ce pauvre garçon nous fit rire aux éclats.

— Eh bien, dit l'Alsacien, veux-tu te venger du père Krump et des gentlemen ?

Il nous regarda sans comprendre.

— Change ton habit rouge pour un pantalon rouge, continua l'Alsacien.

— Hélas ! dit le pauvre diable, je crains bien de ne plus porter demain ni pantalon, ni veste, ni culotte. Je perds mon sang par deux trous.

En effet, il avait été percé de deux balles. Donnez-moi encore une gorgée d'eau-de-vie.

Il but, serra la main à l'Alsacien pour le remercier et mourut en murmurant :

— Gertrude... Père Krump ! Gentlemen !

Cependant Mauléon, averti par le bruit de la fusillade et inquiet du sort de son avant-garde, pressait le pas. Il s'avançait à cheval au millieu de douze ou quinze officiers pour reconnaître lui-même le terrain.

Il aperçut la barricade que nous avions construite et qui barrait la route, ordonna une courte halte et se fit précéder d'un détachement de deux cents hommes environ, chargés d'écarter cet obstacle.

Je le reconnaissais parfaitement, à cette distance.

C'était bien le même homme que j'avais vu autrefois, avec sa mine hautaine, son air déterminé, ses manières impérieuses, et sa voix vibrante et sonore. En vérité, s'il avait eu plus de bonheur, ce Mauléon aurait pu jouer un grand rôle dans le monde, car beaucoup d'hommes ont fait fortune en ce temps-là, qui n'étaient pas moins scélérats que lui, ni plus habiles ; mais il lui manqua d'être heureux.

Je laissai s'avancer le détachement jusqu'à dix pas de nous. Là, pendant que les hommes mettaient pied à terre pour déblayer la route, je commandai le feu.

A la première décharge, l'épouvante se mit dans cette troupe. Trente ou quarante d'entre eux tombèrent morts ou blessés ; l'un des officiers qui entouraient Mauléon tourna la bride de son cheval comme s'il avait voulu fuir.

Mais Mauléon, sans s'étonner, tira son sabre et cria :

— En avant, messieurs !

Puis il piqua des deux et courut au grand trot vers la barricade.

Heureusement, sa troupe, un peu ébranlée par le feu de file qu'elle recevait en flanc, ne mit pas grand empressement à le suivre, et je vis même assez distinctement qu'on flottait et qu'on se pelotonnait autour des officiers.

Je profitai de cette hésitation pour faire recharger les armes.

Nos soldats, enchantés de ce premier succès qui ne nous avait pas coûté un homme, ne demandaient qu'à continuer le combat, et Carnet répétait gaiement le dernier couplet de la chanson :

La bell' se prend par les cheveux
Ma se verse par terre.
Elle a maudit cent fois du jour
Ma son amant, *ma* puis l'amour.

Quand Mauléon fut arrivé à portée de pistolet, il se retourna. Il était seul.

— Colonel, me dit Carnet, voulez-vous me faire donner un supplément de ration d'eau-de-vie si j'abats ce grand plumet rouge ?

— Garde-t'en bien ! lui criai-je. Ne touche pas au colonel Mauléon. Je me le réserve.

Mauléon, voyant le danger qu'il courait, rebroussa chemin et rejoignit le gros de sa troupe.

Il rallia ses cavaliers, leur dit quelques mots en anglais, et les voyant un peu rassurés, donna enfin le signal de la charge.

Il était au premier rang et montait un magnifique cheval noir, plein d'ardeur.

Le premier élan de la cavalerie anglaise fut terrible. Malgré les balles qu'elle recevait de tous côtés, elle arriva jusqu'à la barricade, haute de quatre pieds à peine, et essaya de franchir l'obstacle au galop.

Mauléon, et trois ou quatre autres cavaliers bien montés, y réussirent. Le reste recula en désordre ou fut abattu devant la barricade.

A ce moment je saisis la bride du cheval de mon ennemi, et je lui dis d'une voix forte :

— Me reconnaissez-vous, Mauléon ?

Il me regarda, salua d'un air aussi poli que s'il eût été dans un salon, et répondit :

— Comment donc ? Je vous reconnais à merveille, mon cher monsieur de Fénestrange ; mais lâchez donc la bride de mon cheval, s'il vous plaît !

En même temps, il leva son sabre pour me fendre la tête.

XXXIX

J'étais sur mes gardes, ayant prévu le geste de Mauléon.

Je lâchai la bride et je parai, avec le fusil de dragon dont j'étais armé, le coup terrible qu'il voulait m'asséner. Son sabre se brisa sur le canon du fusil et il resta désarmé.

Je voulus alors riposter, mais l'un des trois cavaliers qui avaient franchi la barricade en même temps que lui poussa son cheval sur moi et me heurta si brusquement que je faillis tomber. Je me retournai aussitôt contre ce nouvel ennemi, et, me servant de mon fusil comme d'une massue, je l'étendis à mes pieds.

Malheureusement ce court intervalle suffit à Mauléon pour retourner son propre cheval, l'éperonner et lui faire franchir la barricade d'un bond. Il se retrouva donc au milieu de sa troupe et continua de diriger le combat.

Furieux de voir qu'il m'avait échappé et que je ne pouvais pas le poursuivre sans laisser mes propres soldats en péril, je lui criai :

— Misérable ! tu n'oserais pas me regarder en face !

— Mon cher Fénestrange, me dit-il, car nous étions assez près l'un de l'autre, j'ai fait les premiers pas pour vous rejoindre. C'est à vousmaintenant de répondre à mes avances.

Puis, saisissant un pistolet à sa ceinture, il fit feu sur moi et me blessa légèrement à l'épaule gauche.

Au même instant, je ripostai par un autre coup de pistolet, mais comme il me faisait face, je fus forcé de viser à la tête. En se voyant ajuster, il baissa la tête. Ma balle frappa en pleine figure un officier anglais qui le suivait, et qui tomba mort au pied de son cheval.

Cependant le combat continuait avec des chances diverses. Mes tirailleurs, embusqués dans le bois de pins, faisaient beaucoup de ravages parmi les Anglais, qui ripostaient de leur mieux, mais au hasard, à des ennemis presque invisibles.

Cependant le nombre devait finir par l'emporter. Déjà Mauléon, dont le sang-froid ne se démentit pas un instant, venait d'ordonner à un détachement de mettre pied à terre et de débusquer mes tirailleurs du bois de pins qui leur servait d'abri.

Déjà ceux-ci commençaient à reculer d'arbre en arbre et à se replier de mon côté. Ils se défendaient vaillamment, mais dix ou douze d'entre eux ayant été tués ou mis hors de combat, le reste ne soutenait plus qu'à peine l'effort des assaillants.

Heureusement, le défilé était si étroit, et la monta-

gne était des deux côtés si escarpée, qu'on ne pouvait pas nous tourner et nous prendre à dos. Il fallait donc nous attaquer de front.

Je vis que Mauléon se préparait à donner un second assaut. Il y eut une sorte de trêve qui dura deux ou trois minutes, et dont il profita pour rallier sa troupe et faire déblayer le sol, qui était inondé de sang et couvert de cadavres d'hommes et de chevaux.

Enfin tous les obstacles étant levés, et rien, excepté ma barricade, ne pouvant plus arrêter l'élan de la cavalerie anglaise, il jeta la poignée de son sabre brisé, saisit celui de l'un de ses cavaliers, et il allait donner le signal de l'attaque.

Tout à coup on entendit retentir la trompette à l'autre bout du défilé.

A ce bruit, un grand cri de joie s'éleva de notre côté.

— Montbrun ! voilà Montbrun qui arrive.

Puis un cavalier accourut au galop, couvert de poussière, et cria de toutes ses forces :

— Vive l'Empereur ! vive la France ! vive Masséna ! Voilà Montbrun et les amis qui arrrivent !

C'était Carbon.

Il s'approcha et me dit :

— Colonel, nous sommes sauvés. Montbrun arrive avec quatre mille cavaliers. Je l'ai rencontré à deux lieues d'ici qui cherchait son chemin à tâtons. Je lui ai vite raconté où vous étiez. Il a pris le grand trot. Vous allez le voir dans trois minutes.

Effectivement, l'avant-garde ne tarda pas à paraître.

Cette fois, je croyais tenir ma vengeance. Nous avions à notre tour la supériorité du nombre, et si Mauléon essayait de tenir, sa défaite ne devait pas être un instant douteuse. Je fis moi-même détruire la barricade qui nous avait protégés jusque-là ; je fis monter ma troupe à cheval, et je me tins prêt à charger.

Mais le son de la trompette avait donné l'alarme à Mauléon. Il avait suspendu l'attaque, et quand il vit que je me préparais à l'attaquer et que l'avant-garde de Montbrun n'était plus qu'à cent pas de moi, il ordonna la retraite.

Je dis alors à Carbon :

— Mon ami, va dire à Montbrun de se hâter; sans cela, les maudits Anglais vont nous échapper.

— Ma foi, colonel, ce serait vraiment dommage, car ils sont maintenant à portée de la main. Mais il n'est pas nécessaire d'avertir Montbrun, car le voici.

En effet, le général accourait au galop.

Arrivé près de moi, il me serra la main et me dit :

— Colonel, je vous félicite. Voilà un début admirable. Combien sont-ils là-bas ?

— Dix-sept cents environ.

— Bien. Il faut les reconduire chaudement, le sabre dans les reins. J'ai fait avertir Masséna. Il sera ici avant la fin du jour.

Je réclamai l'honneur de l'avant-garde.

— C'est juste, dit-il, vous l'avez bien gagné ce matin. Passez devant, je vous suis.

Aussitôt je me jetai à la poursuite des Anglais. Ils reculaient, mais en bon ordre et au trot. Mauléon commandait lui-même l'arrière-garde, où devait naturellement se porter tout l'effort du combat.

Notre première charge fut si impétueuse que nous renversâmes tout un escadron de cavalerie. On se mêla homme à homme et à l'arme blanche.

Mauléon, sans s'ébranler, rallia ses hommes, et profitant du désordre où notre premier succès nous avait mis, chargea notre troupe à son tour.

Je dois dire la vérité et rendre justice à l'ennemi. Ce brigand avait toutes les vertus de son état : le sang-froid, l'intrépidité, l'ardeur; il savait commander comme unchef et combattre comme un soldat; cependant je remarquai qu'il évitait toujours ma rencontre.

A quelque distance du champ de bataille était une petite plaine; au delà de la plaine, deux collines se faisaient face, toutes deux couvertes de pins. La route de Coïmbre traversait la plaine et séparait l'unede l'autre les deux collines.

Mauléon fit halte en cet endroit pour laisser respirer sa cavalerie, et plaça sur son front quatre petites pièces d'artillerie légère qui nous couvrirent de mitraille aussitôt que nous commençâmes à nous déployer dans la plaine.

Vingt-cinq ou trente de mes cavaliers furent tués ou blessés. Le reste paraissait hésiter.

— Allons, camarades, leur dis-je, un petit effort, et cette canaille est à nous !

Nous courûmes au galop sur les pièces pour les enlever. Par malheur, les Anglais avaient eu le temps de recharger.

A trente pas, Mauléon cria :

— Feu !

Mon cheval tomba mort sous moi. Quinze hommes furent tués ou blessés, et moi-même, frappé d'un biscaïen dans la poitrine, je tombai sans connaissance sous les pieds des chevaux.

Cet accident arrêta pendant quelques instants la poursuite des vainqueurs.

Mauléon, qui m'avait vu tomber, poussa, m'a-t-on dit depuis, son cheval en avant, soit pour s'assurer si j'étais mort, soit plutôt, comme je l'ai toujours cru, pour m'achever ; mais Carbon, qui était à côté de moi, l'ajusta à cinq pas avec son pistolet et lui dit :

— Chien de *goddem,* si tu touches au colonel, tu es un homme mort !

Mauléon, qui n'avait pas de temps à perdre pour faire retraite, et qui peut-être, tout brave qu'il était, ne se souciait pas de servir plus longtemps de cible à Carbon, rentra dans les rangs anglais et continua sa retraite.

— Pourquoi n'as tu pas tiré sur lui ? demandai-je à Carbon, quand il me raconta son exploit.

— Hélas ! répliqua le bon garçon, mon pistolet était déchargé. Sans cela, croyez-vous que j'aurais hésité à lui brûler la cervelle ?

La poursuite dura encore deux heures, mais je n'y pris aucune part, ayant été porté à l'ambulance par ordre de Montbrun.

On fit environ trois cents prisonniers ; mais Montbrun, qui était lui-même un rude jouteur, le vrai rival de Lasalle et de Murat, déclara que sans la fermeté et l'habileté du colonel Parthenay, tout le détachement anglais aurait été tué ou pris.

Le soir même, Masséna passa le défilé avec le reste de l'armée, et je reçus quelques jours plus tard deux lettres. Voici la première, qui servait d'enveloppe à l'autre :

« Madrid, 30 septembre 1810.

« Mon cher colonel, je n'ai pas besoin de vous dire
« avec quelle inquiétude nous vous avons vu partir pour
« le Portugal. Ettore, vous le savez, est la bonté, la
« franchise, la générosité même. Il vous a pris en telle
« amitié que, s'il n'avait tenu qu'à lui, vous ne nous
« auriez jamais quittés.

« Grâce au crédit dont Ettore jouit à la cour, votre
« fortune était assurée. S'il en est temps encore, si les

« brigands ne vous ont pas égorgé, pensez à nous qui
« ne cessons jamais de penser à un ancien ami.

« ÉMILIA,
« comtesse Spada.
« Première dame d'honneur du palais. »

« *P. S.* J'ai reçu pour vous et je vous envoie sous ce
« pli une lettre de France. L'écriture est d'une femme.
« Colonel! colonel! voilà donc pourquoi vous dédaignez
« de rester avec nous. Ettore vous pardonne et nous
« faisons mille vœux pour votre bonheur. »

La seconde lettre était de Clélie.

« Bayonne, 20 septembre 1810.

« Mon ami, je n'y puis plus tenir; je me reproche de
« vous avoir laissé partir, de vous avoir exposé à mille
« dangers; je suis impatiente de recevoir de vos nou-
« velles. Je tremble à la pensée de ce qui peut arriver.
« Je vous aime, Robert, et je meurs d'inquiétude.

« J'ai placé Tibéria au couvent de l'Incarnation, à
« Limoges. Elle a beaucoup pleuré. Cette chère enfant
« a un cœur d'or, un peu trop sensible et trop exalté
« peut-être, mais d'une tendresse si douce par moments,
« si caressante et si exquise! »

Je passe la plus grande partie de sa lettre, qui ne

peut avoir d'intérêt que pour moi. Voici la conclusion :

« Adieu, Robert, adieu, mon ami. Revenez quand vous
« voudrez, votre femme vous attend et sera désormais
« à vous tout entière et pour toujours.

« Clélie de Fénestrange. »

Enfin j'entrevoyais le bonheur ; mais il fallait d'abord tuer Mauléon. Je craignais qu'il n'eût pris la fuite et ne fût retourné en Angleterre ; mais j'appris bientôt qu'il faisait une guerre de partisans à l'armée française, et qu'il avait manqué de surprendre Coïmbre. J'attendais ma guérison avec impatience.

Le 2 novembre je quittai enfin l'hôpital, et j'allai rejoindre le quartier général devant les fameux retranchements de Torres-Vedras.

Masséna me reçut fort bien, me félicita de ma guérison, vanta l'habileté que j'avais déployée le lendemain de la bataille de Busaco, et conclut en disant :

— Mon cher colonel, vous arrivez à propos. Je cherche un officier intelligent et hardi pour lui confier une mission très-importante. Vous voilà ! c'est bien. Vous êtes mon homme. Vous allez partir pour le camp de Wellington avec un officier anglais prisonnier. Vous proposerez un cartel d'échange. Et, — souvenez-vous bien de ceci, — qu'on accepte ou non l'échange, vous regarderez avec soin l'intérieur du camp, les retranchements, et le reste, — et vous m'en rendrez compte au retour.

Cette proposition allait probablement me mettre en face de Mauléon; aussi je l'acceptai avec joie.

Masséna, sans en connaître le vrai motif, parut charmé de mon zèle.

— Où est mon compagnon de route? lui demandai-je.

Masséna se tourna vers son aide de camp :

— Faites venir sir John Hawkins, dit-il.

XL

L'Anglais ne tarda pas à paraître. C'était un grand jeune homme, leste, bien découplé, large d'épaules, dont le visage riant et coloré était plein de joie et de vie.

En le regardant plus attentivement, je le reconnus tout à fait. C'était l'un des trois officiers qui avaient franchi la barricade à cheval en même temps que Mauléon. Le cheval s'étant abattu sous lui, John Hawkins était demeuré prisonnier, et il suivait le quartier général de Masséna, traité en hôte plutôt qu'en ennemi.

En entrant dans la tente du prince d'Essling, il salua Masséna et moi avec une courtoisie militaire, et, sans s'asseoir, il attendit les questions du maréchal.

— J'espère, dit enfin celui-ci, que vous ne vous ennuyez pas ici, monsieur Hawkins ?

— Pas trop, prince, répliqua l'Anglais, grâce à vos bontés et à l'hospitalité de messieurs les officiers de l'état-major.

— Et vous faites bonne chère aussi, sans doute ?

— Assez bonne, je vous remercie, prince. Ce matin, nous avons déjeuné avec des lentilles fort bien accommodées au lard. Hier au soir, les lentilles étaient au beurre ; hier au matin, à l'huile ; avant hier, elles étaient bouillies à l'eau. Excellente chose, les lentilles, très-saine et très-nourrissante.

— Vous regrettez le bifteck ? dit Masséna. Cher monsieur Hawkins, nous n'avons que des lentilles. La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Heureusement, nous sommes très-sobres, nous autres Français. Au siége de Gênes, nous avons mangé nos bottes plutôt que de lâcher prise... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyons, monsieur Hawkins, avez-vous grande envie de manger du bifteck et de revoir vos amis ?

— Assurément, prince.

— Eh bien, le colonel Robert que voici va partir à l'instant même avec vous pour le camp anglais et proposer à lord Wellington un cartel d'échange des prisonniers ; et, ma foi, il ne tiendra qu'à Sa Grâce de vous garder ou de vous renvoyer ici.

L'Anglais salua et sortit avec moi de la tente.

— Monsieur le colonel, me dit Hawkins, permettez-moi, je vous prie, de prendre congé de mes nouveaux amis, et aussi, ajouta-t-il avec un clignement d'yeux, d'une jeune dame...

— Faites! faites! répondis-je assez brusquement. Nous partirons dans un demi-heure.

Je le suivis du regard, et je vis qu'il entrait dans la tente de madame d'Albret.

L'entretien fut très-court, mais fort intéressant, du moins j'eus bientôt des raisons de le croire.

Deux minutes après, Hawkins reparut, salua une dernière fois Catherine qui l'avait conduit jusque sur le seuil, et prit congé de l'état major, où sa franchise et sa bonne humeur lui avaient procuré un excellent accueil.

Enfin il distribua des poignées de main et des embrassades à la ronde, monta à cheval, et nous partîmes.

Son cheval, de race anglaise et de formes élégantes, était un demi-sang plein d'ardeur. Le mien, superbe étalon andalous, que j'avais acheté à Coïmbre, aurait fait l'envie d'un connaisseur. La conversation s'engagea donc d'abord sur le mérite comparé de nos chevaux.

Mais un spectacle assez singulier nous détourna bientôt de cet entretien instructif.

En passant près des avant-postes français, je vis avec étonnement deux ou trois soldats qui avaient dételé une pièce d'artillerie et qui, attelant les chevaux à une char-

rue, essayaient de labourer la terre. Parmi eux était mon ami Carbon.

Il s'approcha, et me saluant :

— Ah ! colonel, dit-il, quelle joie de vous revoir ! Depuis le jour où je vous ai relevé presque mort sur le champ de bataille, je ne savais plus ce que vous étiez devenu.

— Que fais-tu donc là ? demandai-je à mon tour.

— Mon colonel, c'est bien simple, nous labourons.

— Et que comptez-vous faire de ce champ après l'avoir labouré ?

— Nous l'ensemencerons. Après le labour, les semailles; après les semailles la récolte, *post laborem, cœna*. Que voulez-vous qu'on fasse ici pour se désennuyer ? Voyez là-bas ces mamelons. C'est Torres-Vedras. La route est coupée. Des palissades, des fossés, des chevaux de frise et des canons partout. On dirait que l'Anglais a pris racine dans ses retranchements. Eh bien, nous prendrons racine, nous aussi. Je vais semer du maïs. Au printemps, nous ferons des crêpes. On dit que c'est très-bon, — avec un peu de mélasse. En tout cas, cela vaudra mieux que les lentilles et le biscuit de l'intendance. Et si Wellington s'ennuie, s'il veut descendre en plaine et en découdre, je lui montrerai ce que je sais faire.

Nous continuâmes notre route.

— Vos soldats sont-ils aussi sobres et aussi philosophes ? dis-je à John Hawkins.

— Sur mon honneur, répondit l'Anglais, je n'aurais jamais cru cette merveille, si je ne l'avais vue de mes yeux. Vos chevaux n'ont point d'avoine, vos hommes n'ont ni pain ni viande, et tous vivent comme par miracle; je ne m'étonne plus si vous avez conquis l'Europe... Mais pour le Portugal, ajouta-t-il en se reprenant, il faut y renoncer. Le Portugal est anglais et demeurera anglais.

— Bon ! Wellington se lassera de vivre caché derrière ses retranchements comme un rat dans son trou. Il descendra en plaine, on le battra, et il se rembarquera.

— Vous ne connaissez pas Wellington, répliqua John Hawkins blessé dans son orgueil national. Il ne bronchera pas plus qu'un mur. Voilà dix-huit mois qu'il a fait construire les retranchements de Torres-Vedras. Il y restera dix-huit ans, dix-huit siècles s'il le faut. Il ne descendra pas en plaine, il ne se hasardera pas, il attendra que vous partiez, et alors il vous suivra pas à pas; si vous vous retournez pour lui faire face, il s'arrêtera net; il campera sur une montagne, comme à Busaco, et attendra le choc.

Il ne sera ni vainqueur, ni vaincu. Mais vous partirez. Vous autres Français, vous aimez la gloriole, les coups d'éclat, les fanfares, Austerlitz ou Iéna. Il n'aime, lui, que le solide. Son camp est bien retranché. Son armée est bien nourrie. Nous avons de la viande fraîche, du pain frais, du vin, de l'ale et du porter comme à Londres. Les soldats ne travaillent pas ; on ne les a pas enrôlés pour cela, mais pour se battre. Pas un d'eux ne voudrait

toucher la bêche et la pioche. Cela, c'est l'affaire des paysans portugais. Nos soldats font deux heures par jour l'exercice à la cible, que vous ne faites jamais, vous; et tous leurs coups portent.

— Ma foi, dis-je alors, la campagne sera intéressante, car si Wellington est entêté, Masséna l'est terriblement aussi, et le vieux renard a plus d'un tour dans son sac.

— Lord Wellington n'en a qu'un, mais il est bon, répliqua l'Anglais. On lui écrit de Londres tous les jours : Revenez! Napoléon va prendre le commandement de son armée d'Espagne et se jeter sur vous avec deux cent mille hommes. Il répond : Nous verrons bien. Attendons qu'il ait quitté Paris. Dans ce pays, les Français ne peuvent rien faire avec une petite armée, parce que tout le monde est contre eux; et ils ne peuvent pas avoir une grande armée, parce qu'elle mourrait de faim. Quant à nous, tout vient par mer, de sorte que nous ne manquons de rien. Que répondre à cela? Les ministres le laissent faire. Et, en effet, vous ne l'arracherez pas de Torres-Vedras, fussiez-vous cent mille! C'est un caractère de fer. Je ne connais qu'une seule personne aussi entêtée que lui. C'est ma cousine miss Arabella Fox, de Fox-house dans le Somersetshire. A propos, colonel, connaissez-vous Arabella?

— Ma foi! non.

— Eh bien, je vous présenterai quand elle sera ma femme. Venez me voir un jour quand la paix sera faite;

nous chasserons le renard ensemble. Arabella est une écuyère du premier mérite ; elle monte à cheval, et saute par-dessus les haies et les fossés comme un gentleman.

— Est-elle jolie ?

— Jolie ! s'écria John Hawkins ; jolie !... elle est ravissante, mon cher colonel. Elle est blonde ; elle a les yeux noirs ; elle a .. elle est... enfin, c'est un ange ! Elle fait le thé comme l'impératrice de la Chine, et mieux encore, si c'est possible.

— Oui, certainement, c'est une bonne chose que le thé, surtout quand il est mêlé de beaucoup de rhum ; et alors c'est un préservatif contre la colique... Mais est-elle instruite ? sait-elle gouverner sa maison ? sait-elle ?...

— Elle sait tout ce qu'il faut savoir, dit Hawkins, mais elle est aussi entêtée qu'une mule ou que Sa Grâce lord Wellington. Imaginez-vous qu'elle a juré de ne m'épouser que dans deux ans, et qu'elle n'en démord pas, et qu'elle n'en démordra pas !... C'est pour cela que je suis ici, car je me soucie du Portugal comme d'une noix vide ; mais à quoi employer ces deux années ? Et savez-vous pourquoi Arabella fit ce serment maudit ? C'était un soir. Nous étions assis l'un à côté de l'autre, sous un berceau de chèvrefeuille et de jasmin, à Fox-house. J'entourais sa taille souple de mon bras ; elle appuyait sa tête charmante sur mon épaule droite en disant : *Dear John, beloved John* (cher John, bien-aimé

John), à quoi je répondais : ***Dear Arabella, sweet creature*** (chère Arabella, douce créature), et, quoique au premier abord, ce discours ne fasse pas grand effet sur les passants, je vous assure que nous le trouvions tous deux très-éloquent. Tout à coup, j'eus la bêtise de dire, en lui montrant une étoile de première grandeur qui brillait au-dessus de nos têtes :

— Les habitants de Sirius même seraient jaloux de mon bonheur, s'ils pouvaient le connaître.

— Mais, cher John, dit ma douce Arabella, ce n'est pas Sirius que vous voyez-là, c'est l'étoile polaire.

Je répliquai :

— Chère et ravissante bien-aimée, vous vous trompez ; c'est bien Sirius, à moins que ce ne soit Aldebaran.

— Je vous dis, cher John, que c'est l'étoile polaire et non Sirius ou Aldebaran.

Comme elle s'animait un peu, je crus la calmer en disant :

— Ce sera ce que tu voudras, chère bien-aimée. Sirius même, pour te plaire, serait trop heureux de devenir étoile polaire.

— Mais, cher John, votre insistance est vraiment insupportable. Je ne veux pas que vous l'appeliez par complaisance *étoile polaire;* je veux que vous soyez convaincu que j'ai raison.

— Eh bien, je le suis, ma bien-aimée Arabella. Êtes-vous contente ?

— Non, dit-elle, car vous avez hésité. Et en vérité, cher

John, c'est un défaut insupportable que le pédantisme.

Peu à peu je me sentis piqué. Je répliquai. Elle éleva la voix, puis elle fondit en larmes et jura que j'étais destiné à faire son malheur, que miss Mary Perkins l'en avait bien avertie, etc., etc. Enfin je n'obtins mon pardon qu'après huit jours de supplications, et encore Arabella déclara qu'elle ne me pardonnait que grâce à mon repentir et surtout grâce aux prières de son père, de sa mère, de ses deux tantes, de ses trois sœurs, de quatre petits frères, de son oncle Carlingford et de miss Mary Perkins. Ce n'est pas tout. Mon mariage fut retardé de trois ans, Arabella ayant ajouté qu'il fallait me laisser le temps « d'améliorer » mon caractère.

Ce récit des amours de sir John Hawkins me donna grande envie de rire.

Cependant nous approchions des avant-postes anglais, et je pensais, suivant les instructions de Masséna, au moyen d'entrer dans l'intérieur des lignes de Torres-Vedras, sans avoir les yeux bandés, comme c'est l'usage des parlementaires. Pour y réussir, je cherchai querelle à Hawkins, et je prétendis que les Français étaient meilleurs cavaliers que les Anglais.

C'était le prendre par son faible.

— *By God!* s'écria-t-il, je parie cent livres sterling que le premier Anglais venu est meilleur cavalier que n'importe quel Français. Et pour preuve, colonel, je vous propose un steeple-chase (une course au clocher) à travers la plaine.

— Où est le but de la course?

— Là-bas, à la porte du château de Torres-Vedras que vous voyez d'ici.

En effet, nous n'en étions plus qu'à une demi-lieue; mais la route faisait de nombreux détours.

J'acceptai le défi avec empressement, et nous partîmes au galop.

Pendant quelque temps son cheval anglais soutint vivement la lutte contre mon étalon andalous, et parut même avoir l'avantage; mais des obstacles de toute espèce ralentirent bientôt son impétuosité. Peu à peu l'andalous gagna du terrain.

La grand'garde anglaise me voyant courir vers Torres Vedras, et s'intéressant d'ailleurs au steeple-chase, me laissa passer sans faire aucune question. John Hawkins criait d'ailleurs loyalement :

— N'arrêtez pas le Français! il est avec moi!

Bientôt tout le monde monta sur le parapet pour mieux voir ce spectacle singulier. Les vœux du public étaient naturellement en faveur de mon adversaire; cependant, on n'essaya pas de retarder ma course. J'arrivais déjà à la porte du camp, précédant de quelques pas Hawkins, lorsqu'un grand cri poussé par deux cents voix à la fois m'avertit que le pauvre Anglais venait d'éprouver un accident.

Je retournai la tête. Hawkins avait roulé avec son cheval dans les broussailles, et s'était violemment heurté contre terre. Je revins vers lui sur-le-champ, je l'aidai

à se relever, et je vis avec plaisir qu'il n'était pas dangereusement blessé.

Le cheval, moins heureux, se releva péniblement ; il était horriblement couronné.

Je les aidai à remonter l'un sur l'autre, et j'allais remonter moi-même à cheval et les suivre, lorsque j'aperçus dans les broussailles, à l'endroit même ou Hawkins avait roulé, une petite lettre soigneusement pliée et cachetée.

J'allais rappeler l'Anglais et lui donner sa lettre, lorsqu'une réflexion m'en empêcha.

Je regardai la suscription :

« A monsieur le colonel Mauléon de Parthenay, colonel du 5e hussards. »

L'écriture était d'une femme. Je me rappelai la conférence de sir John Hawkins avec madame d'Albret, et je soupçonnai aussitôt une trahison.

Je remis la lettre dans ma poche, me promettant bien de la lire quand je serais seul ; puis je suivis mon compagnon de voyage dans la grande rue de Torres Vedras.

Nous descendîmes de cheval à la porte même du château, et John Hawkins, qui était chef d'escadron dans le 3e régiment des dragons, fit avertir lord Wellington qu'il amenait un parlementaire.

Sa Grâce nous fit prier d'attendre un instant. Elle expédiait des ordres importants et pressés.

Le salon d'attente était rempli d'hommes de toutes nations, Espagnols, Anglais, Portugais, Allemands, et

l'on y parlait toutes les langues, mais à demi-voix, mylord étant méthodique, et n'aimant pas le bruit.

Enfin, on m'introduisit en même temps que sir John Hawkins; et je me trouvai en face de lord Arthur Wellesley, baron Douro de Wellesley, vicomte Wellington de Talaveyra, général en chef des troupes anglaises et portugaises.

A côté de Sa Grâce, et debout comme elle, était le colonel Mauléon de Parthenay.

XLI

Milord vicomte de Wellington de Talaveyra, si connu depuis en Angleterre comme le vivant portrait d'Achille et le vainqueur de Napoléon à Waterloo, était un Anglais de belle structure, de poitrine large, de complexion robuste, monté sur deux jambes aussi maigres que celles d'un héron. Sa tête, médiocrement belle, respirait le calme et la force. Un long menton, carré quoique pointu (rare alliage), était dominé par un grand nez qui s'élevait d'abord comme une montagne et s'abaissait ensuite comme une vallée profonde. Dans sa vieillesse, quand les dents furent parties, la figure de milord devait avoir

une certaine ressemblance avec celle de Polichinelle. Mais, en ce temps-là, Wellington était un gentleman très-noble, très-fier, très-froid, très-réservé, très-calme, un véritable homme d'État et un général de premier ordre, quoique le *Moniteur universel* de l'empire français n'en fît pas grand cas.

Il répondit à mon salut et à celui de John Hawkins avec une politesse parfaite. Mauléon, surpris d'abord de me voir, car il avait dû me croire mort, se remit sur-le-champ, et salua sans dire un mot.

Après quelques paroles qui expliquaient le sens de ma mission, Wellington se tourna vers Hawkins, et lui dit :

— Mon cher Hawkins, tenez-vous prêt à partir dans un quart d'heure. Pendant ce quart d'heure vous êtes libre. Allez !

Hawkins ne parut pas ravi de ce début, et je n'en conçus pas moi-même un favorable augure.

Il sortit de la tente.

Alors Wellington me dit :

— Colonel, la lettre de M. le prince d'Essling que vous venez de me remettre me demande un échange de prisonniers.

— Oui, milord.

— M. le prince d'Essling n'ignore pas sans doute à quelles conditions doit se faire l'échange?

— Homme contre homme. Oui, milord.

— Le gouvernement de Sa Majesté Britannique, continua Wellington, a daigné décider que les prisonniers

anglais seraient échangés contre les prisonniers français, mais non les Espagnols ou les Allemands. Je ne puis que me conformer aux ordres de Sa Majesté Britannique.

— Mais, dis-je, si vos alliés, milord, ont été faits prisonniers à votre service et dans les pays que votre armée occupe...

— Les ordres de Sa Majesté sont formels. Nous n'avons que faire des prisonniers espagnols ou allemands. C'est à eux de ne pas se laisser prendre.

— Milord, mes instructions sont formelles sur ce point.

— Eh bien, dit Wellington, votre mission est terminée, colonel.

J'allais me retirer, mais il me retint, et frappa sur un timbre. L'aide de camp de service entra.

— Murphy, faites venir sir John Hawkins.

Le pauvre Hawkins reparut bientôt, un peu intimidé, à ce qu'il me sembla.

— Mon cher Hawkins, dit Wellington, d'où vient que je ne suis averti que par vous-même de l'arrivée d'un parlementaire français ? Est-ce ainsi qu'on fait le service des avant-postes ?

— Mylord, dit Hawkins, nous avons couru, le colonel et moi, un steeple-chase, pour l'honneur de la vieille Angleterre ; c'est ce qui m'a empêché de remplir les formalités ordinaires.

— Le steeple-chase, monsieur, est en dehors des obligations du service de Sa Majesté. Vous allez repartir

pour le camp français avec le colonel Robert. Vous y resterez prisonnier aussi longtemps qu'il plaira aux Français de vous garder ; et quand vous reviendrez ici (je souhaite que ce soit le plus tôt possible), vous serez mis aux arrêts pour un mois.

Hawkins baissa la tête sous cet arrêt.

— Au moins, ajouta milord, avez-vous gagné le pari ?

— Ah ! milord, s'écria Hawkins, je l'aurais gagné, si mon cheval n'avait rencontré un maudit fossé...

— De sorte, dit Wellington, que non-seulement vous avez violé les règlements militaires, mais encore vous vous êtes fait battre par un Français !... Allez à l'état-major attendre mes ordres, Hawkins !

Puis, se tournant vers moi :

— Ainsi, vous avez vu mon camp, colonel ?

— Parfaitement, milord.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense, milord, que vous êtes admirablement retranché, et que c'est fort heureux pour vous, car en plaine...

— Eh bien, en plaine ?...

— Votre armée ne tiendrait pas deux heures contre nous.

Wellington fronça le sourcil. J'avais piqué au vif sa vanité.

— Monsieur, dit-il, c'est à vous de nous forcer à combattre, et si M. le prince d'Essling...

Il se ravisa, et reprit :

— Quel est votre effectif, colonel ?

— Soixante mille hommes, milord.

Je mentais au moins de dix mille, car l'armée de Masséna était déjà bien diminuée.

— Il prit un papier sur la table, le consulta des yeux, et dit :

— Vous vous trompez, colonel. Votre armée est partagée en trois corps : Ney, Junot, Reynier. L'infanterie est de trente-cinq mille neuf cent trois hommes présents sous les armes, la cavalerie de neuf mille cinq cent quarante-cinq hommes, l'artillerie de deux mille sept cent soixante-douze hommes, et le génie de cinq cent dix-sept hommes. Total : quarante-huit mille sept cent trente-sept hommes.

Il jeta le papier sur la table. Je regardai du coin de l'œil, et je reconnus l'écriture de la lettre que j'avais ramassée dans les broussailles après la chute de M. John Hawkins. Dès lors, je ne doutai plus de la trahison.

— Et maintenant, milord, voulez-vous me permettre, à votre tour, quelques questions ?

Wellington parut d'abord très-étonné qu'on osât l'interroger. Cependant il répondit :

— Parlez, colonel. Nous n'avons rien à cacher.

— Eh bien, mylord, quand nous aurons pris Torres-Vedras...

— Si vous le prenez...

— Nous le prendrons, milord... Que ferez-vous entre le Tage, les Français et la mer ?

Il ouvrit la fenêtre et me montra dans le lointain des milliers de mâts qui s'élevaient au-dessus du Tage.

— L'Angleterre est là, dit-il. La flotte anglaise est un Torres-Vedras invincible. Mais Masséna n'entrera jamais ici.

— Oui, mylord, mais Soult arrive par Badajoz.

Cette nouvelle parut ébranler ou du moins étonner Wellington; et, à vrai dire, je parlais de Soult au hasard, car Dieu sait que les mouvements des armées françaises en Espagne m'étaient parfaitement inconnus, excepté ceux de l'armée de Portugal dont je faisais partie. Les guérillas occupaient toutes les routes et coupaient toutes les communications.

— Que Soult vienne si bon lui semble, dit Wellington, Beresford l'attend au passage, en Estramadure. Et dussions-nous ne garder que Lisbonne et Cadix dans la Péninsule, c'est assez pour entretenir la guerre pendant vingt ans. D'ici là Napoléon sera mort...

— Ou l'Angleterre aura fait banqueroute, répliquai-je vivement.

— Monsieur de Parthenay, dit Wellington, je vous prie de faire voir nos retranchements à M. le colonel Robert. Faites-lui compter nos canons; je veux qu'il sache bien à quoi s'en tenir et qu'il dise la vérité à M. le prince d'Essling...

Mauléon s'inclina, et nous sortîmes ensemble.

Je croyais que le moment d'une explication décisive

était venu; mais John Hawkins me saisit au passage dans le salon d'attente :

— Mon cher colonel, dit ce brave garçon, les officiers du 3e régiment de husards auquel j'ai l'honneur d'appartenir m'ont chargé de vous inviter à dîner avec eux...

— Acceptez toujours, me dit Mauléon, qui devina ma pensée ; nous nous retrouverons dans une heure.

— Vous m'en donnez votre parole?

— Je vous la donne.

Je suivis Hawkins, et j'allai m'asseoir avec lui à la *mess* du 3e hussards.

— Messieurs, dit Hawkins en entrant, j'ai l'honneur de vous présenter le colonel Robert, l'un des plus braves officiers de l'armée française, qui est en même temps un sportman de premier ordre.

Je reçus en une minute vingt poignées de main, et l'on se mit à table sur-le-champ, car on n'attendait que mon compagnon et moi.

La table de ces braves gentlemen anglais était admirablement servie. Je ne sais si le maître d'hôtel s'était surpassé en ma faveur, mais les vins et les viandes de toute espèce abondaient à ce dîner, le plus somptueux peut-être que j'aie fait de ma vie. On y voyait un magnifique service d'argenterie payé par la Cité de Londres et ciselé par des artistes anglais (c'est-à-dire plus remarquable par la valeur monnayée que par la valeur artistique). Les vins de Porto, de Malvoisie, de Chypre, de Constance, cou-

laient à flots dans les verres, et les convives, rouges comme des rubis de Golconde, burent à la santé du roi George, à la santé de lord Wellington, à leur propre santé, et à la prospérité de diverses dames et demoiselles anglaises que je ne connaissais pas.

— Et moi, dit John Hawkins, je bois à la santé de miss Arabella Fox, du Somersetshire, et je soutiens que sa beauté l'emporte sur celle de toutes les jolies filles d'Angleterre et du monde entier.

Ce fut un cri général pour et contre miss Arabella. Je profitai du bruit pour me lever de table et sortir.

Hawkins, me voyant debout, se leva aussi et me dit :

— Attendez-moi, colonel. Je vais retourner au camp français avec vous, puisque lord Wellington ne veut pas consentir à l'échange des prisonniers.

— Ne vous hâtez pas trop, Hawkins. Je veux parler au colonel de Parthenay.

— Ah ! dit-il, j'oubliais...

Il chercha dans ses poches et ne trouva rien. Il déboutonna son habit rouge, mais inutilement.

— Que cherchez-vous donc? lui dis-je.

— Moi! Rien.

Je savais mieux que personne ce qui lui manquait. Je gardais dans ma poche la lettre que madame d'Albret lui avait confiée pour Mauléon. Cependant je n'en fis rien paraître.

Il me quitta précipitamment, monta à cheval, et courut au grand trot vers les broussailles où il était tombé

pendant le steeple-chase, espérant, sans doute, y retrouver sa lettre.

Pour moi, débarrassé de lui, j'allai retrouver Mauléon qui m'attendait à la porte du camp, la main sur ses armes. Cette fois, nous allions nous trouver face à face. Je croyais déjà tenir ma vengeance.

LXII

Les premières paroles que nous échangeâmes étaient froides et presque polies. Quelque haine que nous eussions l'un pour l'autre, quelque juste sujet de vengeance que j'eusse contre lui, nous étions tous les deux sous le regard de l'armée anglaise, et nous ne voulions pas nous donner en spectacle.

Je crois, sans faire tort à son courage, que Mauléon aurait volontiers évité cette rencontre, s'il avait cru possible de le faire sans honte et sans lâcheté; mais, comme un sanglier acculé qui fait tête au chasseur et va fondre sur lui tête baissée, il n'attendait qu'un signal pour commencer le combat.

— Avouez, monsieur de Fénestrange, dit-il avec un froid sourire, que c'est un destin bien singulier qui nous réunit ici aujourd'hui. Me voilà chargé par lord Welling-

ton de vous faire les honneurs du camp anglais. Nous avons été les meilleurs amis du monde...

— Amis !...

— Oui, mon cher Fénestrange, et pour preuve, nous avons assassiné ensemble sur la grand'route. C'est un lien, cela, et même un lien des plus étroits, il me semble, car le même couteau de guillotine menace votre tête et la mienne... Et maintenant, sans que je sache pourquoi, vous me poursuivez d'une haine furibonde à travers deux ou trois continents; on m'a dit (est-ce vrai ?) que vous étiez allé me chercher jusque dans l'Inde et que mon ami le czar, au retour, vous avait fait travailler dans ses mines de Sibérie... Il y a cinq semaines, je vous rencontre par hasard dans la mêlée; là, au lieu d'ôter votre chapeau et de me saluer, comme j'étais disposé moi-même à le faire pour vous, — car enfin nous sommes bons gentilshommes, vous et moi, et deux gentilshommes ne doivent pas se quereller grossièrement comme deux manants, — vous me traitez, vous, Fénestrange, en ennemi mortel ! Vous m'injuriez, vous me montrez le poing !... Voyons, il est temps de s'expliquer. Nous sommes seuls. Que me reprochez-vous ?

— Avant tout, lui dis-je, il est bien convenu, n'est-ce pas, que l'explication finira par un combat à mort?

— Comme il vous plaira.

— Et que nous allons jouer cartes sur table, vous et moi.

— En doutez-vous?

— Et que vous n'userez d'aucune trahison contre moi ?

A ces mots, Mauléon pâlit de colère.

— Parbleu ! dit-il, je suis bien bon de vous écouter. Battons-nous, tout de suite, ici même, Fénestrange, et que le vainqueur enterre les secrets du vaincu.

—Vous oubliez que je suis venu en parlementaire, et que lord Wellington vous a chargé de me montrer son camp et ses retranchements.

— C'est vrai. Je l'oubliais. Mylord n'est pas, d'ordinaire, aussi confiant ; mais depuis quelque temps il se croit sûr de vaincre, et n'est pas fâché de vous faire voir qu'il est habile... Suivez-moi.

Nous visitâmes en silence une partie de la longue ligne de retranchements derrière laquelle se tenait bien abritée contre la pluie, le soleil et les balles, l'armée anglaise et portugaise.

— Ce que vous voyez n'est rien, dit Mauléon. Si cette ligne était forcée, à quelques lieues plus loin, une autre ligne de retranchements plus inacessibles encore que ceux-ci nous servirait de refuge ; et la flotte anglaise garde notre flanc droit et notre flanc gauche, sur la mer et sur le Tage. Masséna usera ses dents ici.

Je tirai ma montre de mon gousset.

— Il est trois heures, lui dis-je. Nous avons encore deux heures de jour, c'est-à-dire le temps de finir notre querelle. Voulez-vous descendre avec moi dans la plaine, à moitié chemin du camp français ?

— Volontiers ; mais encore une fois, pourquoi nous

battons-nous, Fénestrange? Je ne vous hais pas, moi, et même je vous ai toujours trouvé bon diable. D'où vient que vous me haïssez si cruellement.

— D'où vient?... Tu veux le savoir, scélérat!... J'aimais Clélie. C'est toi qui me l'as ravie! C'est toi qui as mis entre nous une barrière que ta mort seule peut lever! Depuis ce jour, tu as marché de crime en crime! Tu as voulu me faire assassiner par les gardes nationaux de Saint-Julien! C'est toi qui m'as dénoncé à la municipalité! C'est toi qui m'as poussé dans l'exil! C'est toi qui m'as forcé de tuer, pour me défendre, le frère de Clélie, mon meilleur ami, mon frère!

— Ah! dit-il, je comprends tout maintenant. C'est vous, Fénestrange, qui êtes ce mari mystérieux dont on m'a parlé, et qui tua le pauvre Tibérius à Milan. Peste! vous avez la main heureuse! Le père et le frère! Et vous aimez Clélie! Et vous l'avez épousée! Et ma vie est le seul obstacle qui sépare ces deux parfaits amants! A merveille, ami Robert! Et vous venez me prier de me laisser bonnement couper la gorge pour mettre fin à votre doux martyre! C'est parfait, mon cher Fénestrange, et je m'empresserai, comme je le dois, de vous prêter le collet; vous n'en doutez plus, n'est-ce pas?... Eh bien! non, monsieur le baron Robert, monsieur l'amoureux transi... je ne me battrai pas avec vous. Je ne vous donnerai pas cette satisfaction. Si vous me tuez, ce sera quelque autre jour, plus tard, dans la mêlée. Mais quant à mourir pour les beaux yeux de madame

Clélie et pour les vôtres, serviteur! Ami Robert, cherchez quelque autre dupe. Je suis fort bien dans la vie et j'y reste. Je vais être nommé dans quelques jours major général, je le sais, lord Wellington me l'a dit; ma fortune est faite. A la prise de Seringapatam, j'ai eu pour ma part de butin trois cent mille roupies, outre le collier de diamants de la mère de Tippoo-Sahib, que les joailliers de Londres évaluent à plus de trois millions de roupies (douze millions de francs, très-cher et très-bon ami). J'ai acheté un domaine considérable dans le Northumberland; quelque jour je serai pair d'Angleterre, j'épouserai une fille de lord et je ferai souche de lords et de Parthenay... Et vous voulez que j'abandonne cet avenir certain, brillant, honoré, ou du moins que je l'expose dans un combat singulier contre un ferrailleur tel que vous, qui n'a rien à risquer, qui est condamné à mort dans son pays, et dont tout l'équipage ne vaut peut-être pas trois mille francs!... Allons donc, c'est de la folie, mon cher!

En même temps il tourna bride et parut disposé à me laisser seul. Mais je retins son cheval.

J'avais écouté son discours avec une patience étrange. Ma résolution était inébranlable. Plutôt que de le laisser échapper encore, je l'aurais poignardé sur-le-champ à la vue de tout le camp anglais. Mais j'essayai d'un autre moyen.

—Vous n'êtes pas seulement un scélérat, lui dis-je, vous êtes encore un traître et un espion.

— Un espion! s'écria-t-il les yeux pleins de fureur.

Puis, se calmant tout à coup et reprenant son sang-froid :

— Bien! bien! Je comprends, dit-il. Vous voulez me mettre en colère et hors de garde. Bien joué, Fénestrange; mais vous n'y réussirez pas.

— Nierez-vous les lettres de madame d'Albret?

Il parut frappé en pleine poitrine, cependant il essaya de nier l'évidence.

— Quelles lettres? demanda-t-il.

— Celles que madame d'Albret vous écrit et qui contiennent des renseignements sur l'armée française.

—C'est faux! répliqua-t-il vivement. Je ne sais pas même où est madame d'Albret.

— Tu mens, Mauléon! C'est d'elle que venait le papier que lord Wellingon a lu devant moi et qui contient des renseignements si précis sur les divers corps de l'armée française.

— Vous êtes fou! dit-il en haussant les épaules.

— Et ce n'est pas la seule lettre que madame d'Albret vous ait écrite. Cet étourdi de John Hawkins était chargé d'un message pour vous...

— Quel message?

— Une lettre. Mais elle a été interceptée. Elle est en mains sûres.

— Interceptée! s'écria-t-il. Est-ce vous qui avez osé?...

— C'est moi!

— Et vous l'avez dans vos mains?

A cette question, j'armai tranquillement un pistolet, et, le dirigeant vers sa poitrine, je dis avec un calme parfait :

— J'ai la lettre.

Excellente précaution, car Mauléon était homme à me tuer sans rémission et sans remords pour prévenir toute révélation ; mais mon pistolet lui donna le temps de réfléchir.

— Que voulez-vous faire de cette lettre? demanda-t-il enfin.

— La montrer au prince d'Essling.

— Vous ne le ferez pas, Fénestrange! Vous ne voudriez pas déshonorer une pauvre femme qui m'aime et qui n'a fait que m'obéir.

J'avais touché la corde sensible. Ce brigand, qui n'avait ni pitié ni remords, aimait pourtant Catherine.

— C'est moi, dit-il, qui l'ai envoyée au camp français pour séduire Masséna. C'est moi seul qui dois en porter la peine... Et, après tout, ajouta-t-il d'un ton qui montrait que sa férocité naturelle allait reprendre le dessus, savez-vous, Fénestrange, que je n'ai que faire de supplier, que vous êtes encore dans nos lignes, et que je puis vous garder prisonnier ou vous faire tuer sur place?...

— On ne tue pas aussi aisément un Fénestrange! répliquai-je à mon tour. Avant que ces soldats qui nous regardent eussent fait un mouvement, je vous brûlerais

la cervelle. C'est chose grave de porter la main sur un parlementaire.

— Eh bien, vous êtes le maître. Ordonnez. A quel prix me vendez-vous cette lettre ?

— Je ne la vends pas. Nous allons nous battre en duel loyalement. Si vous me tuez, la lettre est à vous; si je vous tue, je vous jure sur l'honneur qu'elle sera brûlée sans que personne, excepté moi, en connaisse le contenu. Mais, dans tous les cas, madame d'Albret quittera le camp français et partira pour Madrid. L'intérêt de l'armée avant tout. Je vais lui écrire un billet pour l'avertir que tout est découvert. Si dans deux jours elle n'est point partie, elle sera dénoncée publiquement. Pour plus de sûreté, je chargerai un ami d'une lettre adressée à Masséna.

— Vous me jurez de l'épargner ?

— Je le jure.

— C'est bien. Je consens à me battre. Mais qui nous servira de témoin ?

Au même instant, John Hawkins arrivait au galop. Sa mine consternée attestait qu'il avait vainement cherché la lettre de madame d'Albret dans les broussailles.

— Voilà le témoin qu'il vous faut, dis-je à Mauléon. Pour moi, je prendrai le premier soldat français que nous rencontrerons.

— Puis, m'adressant à l'Anglais :

— Que cherchiez-vous donc là-bas, mon cher Hawkins ?

— Je ne sais, dit Hawkins. Une lettre que j'avais dans ma poche et qui sera tombée, sans doute, pendant que nous courions le steeple-chase ensemble.

— Quelque billet doux, sans doute? Ah! John Hawkins, John Hawkins, vous avez dû faire bien des victimes dans votre vie!

Le pauvre Hawkins se défendait mal et protestait gauchement qu'il n'avait pas perdu de billet doux.

— Je devine tout, lui dis-je. C'est une lettre de miss Arabella. Avouez-le, Hawkins.

— Eh! plût à Dieu que ce fût une lettre d'Arabella; mais...

Ici, il regarda Mauléon d'un air significatif. Celui-ci se détourna comme pour mieux contempler l'horizon et le camp français qu'on voyait à quelque distance, de sorte que le fin regard de John Hawkins se perdit dans le vide.

Tout en causant, nous avancions tous trois au petit trot, et déjà nous allions dépasser la ligne des sentinelles anglaises, lorsque nous aperçûmes un spectacle assez singulier.

Une vingtaine de soldats anglais et français, sans armes, étaient à demi-couchés sur l'herbe, à quelque distance de la route, et trinquaient joyeusement comme de vieux amis.

A la vue de nos uniformes, tous se levèrent et firent le salut militaire. Parmi eux je reconnus mon ami Carbon.

Je lui fis signe d'avancer.

— Que faites-vous là ?

— Ma foi, colonel, nous buvons avec les Anglais, comme vous voyez. Ces pauvres *goddem* s'ennuyaient dans leurs retranchements comme des rats dans leurs trous. De notre côté nous ne savions que faire. Ils ont du pudding, du bifteck et du pâté. Nous n'avons nous, que des lentilles et du brandy ; mais ils sont friands de notre *brandy*. Vous savez, colonel, brandy, c'est leur manière de prononcer eau-de-vie ; les Espagnols, eux, prononcent *aguardiente* ; chacun tourne comme il peut sa langue dans sa bouche. Il suffit qu'on s'entende, n'est-ce pas, colonel ?

— Et vous mettez en commun le pudding et l'eau-de-vie ?

— Oui, mon colonel.

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.

— Mais qui est-ce qui garde le camp ?

— Voyez, mon colonel. Les sentinelles sont à leur poste des deux côtés, mais on leur porte à boire.

— Or çà, mon ami, lui dis-je, il faut me rendre un service. Je vais me battre tout à l'heure avec le colonel Mauléon de Parthenay, que voici. Tu vas me servir de témoin. Celui de Parthenay sera sir John Hawkins.

Mais Hawkins se récria :

— Pourquoi se battre ? demanda-t-il.

Au fond, je crois qu'il était un peu ennuyé que l'autre témoin fût un simple soldat; mais Mauléon, aussi pressé que moi d'en finir, lui dit :

— Mon cher Hawkins, hâtez-vous. Nous sommes pressés. Le jour baisse.

— Mais pourquoi ce duel? répétait toujours Hawkins.

— Eh bien, dit Mauléon, le colonel m'a insulté gravement, et nous allons nous battre à mort.

John Hawkins et Carbon convinrent enfin que les armes seraient le sabre et deux pistolets.

Les combattants devaient combattre à cheval.

On mesura une distance de cent pas.

Je chargeai Carbon d'une lettre qui expliquait à Masséna le résultat de ma mission et lui donnait des renseignements précieux sur l'armée anglo-portugaise. Je pris aussi mes précautions pour que madame d'Albret, si j'étais tué, ne pût pas continuer son métier d'espion dans le camp français, et enfin, mes instructions étant données, j'envoyai une dernière pensée à Clélie et à Dieu, un souvenir à Tibéria, et j'allai me placer en face de mon adversaire, attendant le signal.

Enfin Carbon et Hawkins crièrent ensemble :

— Allez!

XLIII

Mauléon, excellent cavalier, bon tireur, et doué d'un sang-froid et d'une intrépidité rares, était un très-dangereux adversaire. Aussi, sans rien perdre de ma confiance ordinaire dans le succès, je ne comptais pas sur une victoire facile.

Au signal donné par Hawkins et Carbon, nous courûmes en même temps l'un sur l'autre.

Lorsqu'il fut à dix pas de moi, il fit feu; mais son cheval ayant bronché au même instant sur un caillou, la balle passa au-dessus de ma tête ou à côté.

Presque au même instant je fis feu à mon tour; mais son cheval seul fut blessé légèrement.

Sans prendre le temps de chercher un second pistolet, il tira son sabre et me porta un violent coup de pointe dans la poitrine. Heureusement, l'agrafe du ceinturon para le coup, et je lui passai mon sabre au travers du corps.

Il lâcha les rênes et tomba sur l'herbe, la mort déjà peinte dans les yeux.

Hawkins et Carbon voulurent le secourir ; mais il leur fit de la main signe de s'éloigner, et dit :

— C'est fini... le coup était bon et digne de vous, Fénestrange. Donc, vous allez épouser ma *veuve*, ajouta-t-il avec un sourire diabolique... Faites, mon ami, faites, épousez... Mais ne pouviez-vous être heureux sans me tuer?... Au diable la pruderie de Clélie!... C'est elle qui a fait tout le mal. Si elle avait su prendre son malheur en patience...

— Misérable! ne blasphème pas! Ce n'est pas Clélie qui m'a ordonné de te tuer, c'est moi qui me suis chargé de venger son frère...

— Ah! oui, celui que vous avez tué vous-même... Belle vengeance! Vous vengez peut-être aussi son père... Mais, croyez-moi, Robert, vous êtes trop souvent l'instrument de la justice divine... Donnez-moi à boire... j'ai soif...

En effet, sa voix était altérée. Il ne parlait plus qu'avec peine. Cependant il essayait encore de railler.

— Vous êtes arrivé mal à propos, Fénestrange ; oui, mal à propos, en vérité. Ma fortune était faite ou à peu près... Déjà je venais d'acheter un petit bourg pourri, j'allais entrer dans la Chambre des communes... La fille aînée de lord Percy Craftesbury m'attendait pour me donner sa blanche main et me suivre à l'autel... Un peu sèche et anguleuse, lady Aurora ; mais lord Percy Craftesbury me promettait la pairie... et ma foi, à la guerre comme à la guerre!... Si vous rencontrez jamais lady

Aurora, Fénestrange, ne lui dites pas que c'est vous qui m'avez tué. Elle vous arracherait les yeux, tant elle a de tendresse pour moi, la chère âme...

Je l'interrompis.

— Ne voulez-vous faire rien dire à Catherine?

— Ah! oui, Catherine! pauvre Catherine! Celle-là me regrettera, j'en suis sûr...

Il fit un effort et dit :

— Je n'ai pas le temps de faire un testament en sa faveur. Avertissez-la que j'ai placé cent mille livres sterling sous son nom chez Baird et C°, dans la Cité de Londres... Appelez Hawkins...

L'Anglais s'approcha.

— Mon cher Hawkins, dit Mauléon d'une voix éteinte, soyez témoin que je laisse tous mes biens meubles et immeubles à madame d'Albret.

Hawkins fit signe qu'il en témoignerait au besoin.

Ce dernier effort avait épuisé le mourant. Il tourna ses yeux sur moi, essaya de grimacer un sourire et dit :

— Fénestrange, je te lègue ma *veuve*.

Après ce dernier mot ou plutôt cette dernière insulte, il expira.

— C'était un brave officier, dit Hawkins.

Il donna ordre aux soldats anglais qui avaient assisté de loin au combat, de transporter le corps de Mauléon à Torres-Vedras et me suivit moi-même au quartier général de Masséna.

Notre voyage, très-court d'ailleurs, car nous n'étions

qu'à une demi-lieue du camp, ne fut remarqué par aucun incident. Hawkins paraissait très-ému de la mort de Mauléon, et je ne crus pas nécessaire de diminuer ses regrets en lui racontant les crimes du mort.

Carbon venait avec nous, étant, suivant sa propre expression, un soldat amateur qu'aucun de ses chefs, excepté moi, ne pouvait supporter plus d'un jour. Comme il me voyait fort grave, il crut sans doute que j'avais quelque remords d'avoir tué Mauléon, et me dit pour me consoler ou m'encourager :

— Mon colonel, vous avez bien fait. C'est un émigré de moins. Pourquoi allait-il se fourrer parmi les *goddem*? Ne pouvait-il pas rester avec nous? Ma foi, vous l'avez rudement étrillé. Quel coup de sabre! Si j'osais, mon colonel, je vous en demanderais la recette; c'est souverain pour guérir les Anglais et les Allemands du mal de dents, des rhumatismes et du mal de mer. Et ça vaut mieux que le vaccin pour la petite vérole.

Masséna écouta très-attentivement le compte rendu de ma mission. Quand j'eus fini de parler :

— C'est bien ce que j'avais prévu, dit-il. L'Empereur, aux Tuileries, croit qu'il suffit de décréter la victoire comme faisait la défunte Convention; il écrit ou fait écrire par Berthier : « Je vous envoie cinquante mille hommes; allez droit aux Anglais et jetez-les à la mer. » Mais les cinquante mille hommes s'égrènent dans les bureaux du ministère de la guerre, à la frontière, dans les provinces insurgées, partout. Arrivés à destination,

ils ne sont plus que douze ou quinze mille. La faim, les maladies, les coups de fusil ont mis le reste hors de combat. On lui demande de l'argent. Il répond : « Vivez sur le pays ennemi. C'est ainsi que je faisais en Italie. » Parbleu ! et moi aussi j'ai vécu sur le pays ennemi, en Allemagne et en Lombardie ; mais l'Allemagne et la Lombardie sont grasses, tandis que l'Espagne est maigre comme un loup pelé. Est-ce qu'on peut tondre sur un œuf ? Ce Wellington se cache derrière des montagnes hérissées de canons ; que faire ? J'ai des munitions pour deux batailles, tout au plus, et il faudra livrer cinq ou six assauts avant de l'ôter de là. Quant aux vivres, vous voyez vous-même où nous en sommes. Un tiers de l'armée maraude pour nourrir les deux autres tiers. Pour comble d'ennui, Ney, qui se croit un grand génie et qui n'est qu'un général d'avant-garde ; Junot, qui fait bien le coup de feu, mais qui n'a pas plus de cervelle qu'un hanneton ; Reynier, qui croit que la guerre est un calcul géométrique ou algébrique, et qu'on se bat avec la même régularité qu'on résout des équations ; tous ces états-majors jaloux et envieux n'exécutent jamais mes ordres qu'à moitié... Le maître est loin... Le maître, d'ailleurs, est content au fond qu'on ne puisse rien faire sans lui... Tout autre que moi jetterait le manche après la cognée... Eh bien, moi Masséna, je m'entêterai, je resterai ici, j'attendrai des renforts, et si j'en reçois, Wellington n'a qu'à se bien tenir. Je le rembarquerai plus vite qu'il ne croit...

Colonel, vous allez partir ce soir pour Madrid. Vous direz au roi Joseph la vérité tout entière sur nous et sur les Anglais. Vous direz que Wellington a cent mille soldats derrière les retranchements de Torres-Vedras, que tout un peuple est avec lui, qu'il n'y a pas une once de pain à vingt lieues autour de nous, excepté dans le camp anglais, que Soult n'arrive pas, que les Anglais reçoivent des renforts, etc.

De là, vous irez à Paris ; sans débrider. Vous verrez l'Empereur. Vous lui raconterez tout, et vous demanderez pour moi des renforts ou un successeur. Je vais dicter mon rapport. Revenez le chercher dans deux heures.

Comme je sortais de la tente de Masséna, je fis avertir madame d'Albret que je voulais lui parler.

Catherine était assise et m'attendait, les yeux pleins de larmes.

— Hawkins m'a tout dit, s'écria-t-elle en me voyant. Que me voulez-vous encore, Fénestrange ? Venez-vous jouir de ma douleur ? Après avoir tué le seul homme que j'aie aimé, voulez-vous...

Je ne crus pas nécessaire d'écouter ses lamentations et je lui dis d'un ton sévère :

— Connaissez-vous cette écriture ?

Elle regarda la lettre que j'avais ramassée après la chute de John Hawkins, et pâlit. Cependant, elle essaya de payer d'audace.

— Vous interceptez les lettres, à présent ? dit-elle.

— Faut-il montrer la lettre à Masséna, ou la lire moi-même et la déchirer devant vous ?

— Faites ce qu'il vous plaira.

Malgré cette indifférence apparente, elle tremblait que je ne voulusse montrer la lettre. Je l'ouvris sous ses yeux et je lus ce qui suit ou à peu près :

« Masséna est inquiet. Il attendait Soult qui ne vien-« dra pas. Un courrier est arrivé ce matin pour l'aver-« tir de n'y plus compter. Soult assiége Badajoz. Joseph « ne peut envoyer ni vivres, ni soldats. On ne vit plus « ici que par miracle. La viande coûte dix francs la « livre. Dans dix jours tout le biscuit sera mangé. »

Je passe le reste de la lettre, qui se terminait par un *post-scriptum* :

« Fénestrange n'est pas mort. Il a résisté au biscaïen « et résisterait, je crois, aux boulets de 24. Il est au « camp depuis ce matin et va partir pour Torres-Vedras. « Évite sa rencontre, si tu peux et si tu m'aimes. Je « crains toujours quelque malheur.

« C***. »

Je tendis la lettre à Catherine :

— Je vous la rends, lui dis-je, si vous consentez à partir tout de suite pour Madrid.

— Partir ! mais sous quel prétexte ?

— Ce n'est pas à moi de chercher le prétexte. Partez, ou votre lettre sera connue dans un instant de toute l'armée.

— Je pars.

Et, en effet, elle plia bagage en un quart d'heure et quitta le camp sans avertir Masséna.

Je ne l'ai plus revue depuis ce jour-là. Je sais seulement qu'elle partit pour Madrid comme j'en avais donné l'ordre, qu'elle gagna de là Valence, puis les îles Baléares et Londres. On m'a dit que, grâce à l'héritage de Mauléon, elle s'était mariée avec un prince russe, et qu'elle avait fait souche de petits boyards.

Pour moi, débarrassé de cette inquiétude, et tout entier au bonheur de revoir la France et Clélie, je partis pour Madrid le soir même, et j'allai frapper à la porte de madame la comtesse de Spada, camerera mayor de la reine d'Espagne.

XLIV

La bonne Émilia me fit le même accueil que si j'eusse été un frère chéri, longtemps perdu dans les régions polaires et revenu tout à coup au moment où elle l'attendait le moins.

Cette charmante femme avait toutes les grâces qu'on peut désirer dans une sœur, une mère ou une amie intime. Son seul défaut, bien désagréable, il est vrai,

pour un mari, était de ne pouvoir rien refuser à personne; mais Ettore Spada n'en était pas à cela près, et n'était pas disposé à jouer le sombre rôle d'Othello, ni à poignarder l'aimable Desdémona. Toutes ses pensées étaient recouvertes d'une couche de bonhomie placide au travers de laquelle il était difficile de rien discerner.

Pendant mon absence, Ettore avait obtenu de l'avancement, non certes dans la cavalerie ou dans l'infanterie, mais dans la faveur de Sa Majesté. Grâce aux services qu'il rendait tous les jours comme mayordomo mayor dans l'intérieur du palais, il venait d'être fait duc d'Albarracin, grand d'Espagne de première classe et commandeur de la Toison d'or.

C'est ce qu'il m'annonça lui-même en termes assez modestes.

— S. M. le roi Joseph, dit-il, a daigné prendre en considération mon dévouement à sa personne plutôt que mon propre mérité et me conférer le brevet de duc d'Albarracin et l'autorisation d'assister au conseil privé.

— Ettore, dit Emilia en le regardant d'un air de douce malice, avait en lui l'étoffe d'un homme d'État; Sa Majesté, qui possède le coup d'œil d'aigle du grand Napoléon, a su discerner les grandes qualités d'Ettore. Avant peu nous serons premiers ministres.

Ce mot *nous serons* parut mortifier un peu la vanité du nouveau duc, qui aurait dit plus volontiers : *Je serai*. Évidemment il rêvait d'être un Albéroni.

— Malheureusement, ajouta Émilia, les finances de Sa Majesté ne répondent pas à sa générosité. Chaque gouverneur lève l'impôt dans sa province, et garde l'argent pour ses soldats ou pour lui-même. Sa Majesté est bien peinée de ne pouvoir récompenser magnifiquement, ainsi qu'elle le voudrait, ses plus fidèles serviteurs. Croiriez-vous que depuis un an nous n'avons pas reçu plus de ving mille ducats effectifs, Ettore et moi, tandis que nos traitements réunis s'élèvent à près de deux cent mille piastres? Il est bien vrai que le roi, dont la bonté est inépuisable, a daigné nous accorder, pour soutenir notre rang à la cour, les terres et le château d'Arenas, qui sont confisqués sur le duc de ce nom; mais le château est en pays ennemi, à cinq lieues de Valence, et le duc rebelle est encore en possession de notre bien.

... Mais, ajouta-t-elle en se reprenant, laissons ce sujet qui ne vous intéresse guère, et parlons de vous, mon cher colonel. Êtes-vous décidé à rester avec nous cette fois?

Ettore fit la grimace.

Je protestai que mon plus vif désir serait de passer ma vie auprès d'amis si sûrs et si dévoués...

(Nouvelle grimace d'Ettore.)

Mais qu'avant tout j'étais chargé d'une mission pour le roi Joseph et pour Napoléon, et qu'il fallait la remplir à tous prix. Plus tard, si les circonstances le permettaient...

— Les circonstances ! dit Emilia en riant; oui, oui, je connais cela. J'ai vu l'écriture des lettres que je vous faisais passer, colonel. Une femme aimée, n'est-ce pas ?

— Aimée, madame ! C'est trop peu dire. Une femme que j'adore et pour qui j'ai vingt fois risqué ma vie avec bonheur !

A ces mots, le visage du duc d'Albarracin s'éclaira d'un sourire. M. le duc me parut ravi de ma franchise. Emilia fut assez bonne pour n'en être pas choquée, et le reste de la soirée se passa fort gaiement. Mes aventures et mes voyages en firent les frais.

Ettore eut même à la fin tant de confiance en moi qu'il voulut à toute force me donner l'hospitalité pour cette nuit-là, afin que je pusse voir le matin, de bonne heure, le roi Joseph et lui remettre la dépêche de Masséna.

Joseph me reçut avec beaucoup de simplicité, quoiqu'il affectât ordinairement en public toute la rigueur de la vieille étiquette espagnole.

— J'ai su, mon cher colonel, dit-il gracieusement, que nous avons dû à votre courage l'entrée de Masséna en Portugal après la bataille de Busaco. Masséna ne l'a pas dissimulé dans son rapport, et parle de vous comme d'un officier du plus grand mérite... Eh bien ! vous avez vu mes provinces de la frontière de Portugal ? Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous que les Anglais puissent tenir longtemps encore ?

Je répondis franchement, c'est-à-dire que je ne lui donnai pas de grandes espérances.

— Oui, je sais bien, continua le roi, que c'est votre opinion à vous tous, militaires, et que vous croyez qu'on ne vient à bout de rien que par la force. Mais j'ai vu le contraire, moi, et j'en parle savamment. Partout où je suis allé pendant mon voyage d'Andalousie, j'ai vu toutes les autorités me présenter les clefs de leurs villes, et les rebelles les plus déterminés me jurer une éternelle fidélité. On ne m'abuse pas, moi ! Je sais que tous les cœurs sont à moi, sauf quelques factieux et brigands incorrigibles qui oppriment et épouvantent la masse des honnêtes gens... La junte de Cadix elle-même aurait traité volontiers avec moi... ce sont les Anglais qui l'en empêchent. Qu'on me donne de l'argent et je lèverai des soldats espagnols ; avec eux je rétablirai l'ordre et je ferai ce que Masséna se plaint de ne pas pouvoir faire ; je forcerai Wellington à se rembarquer. Mais quand je demande des millions à l'Empereur, il se fâche et s'irrite. Ses généraux agissent partout en pays conquis. L'un pille les couvents et les églises ; l'autre fusille les guerilleros prisonniers ; un troisième administre sa province avec le même calme que s'il était le feu roi Sanche d'Aragon. Suchet, qui est pourtant le meilleur et le plus honnête de tous, m'envoie à peine quelques centaines de mille francs et s'avise de canaliser l'Ebre ! Jugez par celui-là de Soult et des autres. Certes, oui, je veux canaliser l'Ebre ; mais auparavant il faut vivre, et nous

mourons de faim. Mon ami le maréchal Jourdan, honnête homme en qui j'ai toute confiance, essaye de nous tirer de ce gâchis. Mais l'Empereur ne veut rien écouter. Sous prétexte que nous n'avons pas remporté une victoire complète l'an dernier à Talavera, il nous refuse tout talent militaire. Assurément, Talavera n'est pas un Austerlitz, mais enfin nous sommes restés maîtres du champ de bataille, et si nous avons reculé le lendemain de quelques lieues, c'était pour couvrir Madrid que menaçait Vénégas. Enfin, très-peu de jours après nous avons reconduit Wellington l'épée dans les reins jusqu'à la frontière de Portugal. C'est quelque chose, cela. L'Empereur est trop exigeant. Est-ce qu'on est toujours vainqueur à la guerre ? Est-ce qu'on suit toujours son chemin tout droit ? Est-il entré, lui, dans Saint-Jean d'Acre A-t-il détruit l'armée russe à Eylau ? Était-il vainqueur l'an dernier, à Essling, quand l'archiduc Charles l'a forcé de rester deux mois dans l'île Lobau ? Après tout, n'ai-je pas fait cette année la conquête de l'Andalousie, et, ce qui vaut mieux encore, n'ai-je pas su gagner, par un sage emploi de la clémence, les cœurs de mes sujets andalous ?

Qu'il soit donc équitable envers moi ; qu'il ne me reproche plus quelques pensions et gratifications que j'ai cru devoir accorder à ceux qui me servent bien. Parmi les plaisirs de la royauté, en est-il de plus grand que de pouvoir répandre les bienfaits sur ses amis et ses fidèles serviteurs ?... Dites bien tout cela de ma part

à Napoléon, mon cher colonel, et quand vous reviendrez, restez ici près de moi. Le roi d'Espagne et des Indes sera bientôt en état de récompenser généreusement ceux qui s'attachent à sa personne.

Ainsi coula le discours de ce bon Joseph pendant deux heures de suite. J'écoutais (ou plutôt j'entendais) sans répondre. Que me faisait à moi la plus grande et la plus belle fortune d'Espagne? N'étais-je pas heureux déjà ou près de l'être? N'avais-je pas surmonté tous les obstacles, bravé tous les dangers? Clélie n'était-elle pas à moi?

A cette pensée mon cœur palpitait de joie. Enfin je touchais au bonheur. Que m'importait le reste de la terre? Que l'Espagne obéît aux Bourbons ou aux Bonapartes, j'aimais, j'étais aimé; les trônes, les duchés et les grandesses n'avaient aucun prix pour moi.

Aussitôt après l'audience royale, je partis pour Bayonne.

Vous avouerai-je ma faiblesse? J'avais une frayeur mortelle d'être tué ou pris sur la route. Je prenais tous les déguisements pour échapper aux guérillas. Je craignais d'être assassiné. Je craignais d'être malade. Je craignais même de tomber du haut de ma mule, tant j'étais devenu différent de moi-même. Il me semblait que tous les hommes et la nature entière dussent conspirer contre mon bonheur et m'empêcher de revoir Clélie. Cependant, au milieu de ces frayeurs presque ridicules, j'avais l'âme pleine de joie, de bonheur et d'ivresse. Je ne voyais devant moi qu'un avenir délicieux, un ciel sans nuages, une vie sans trouble et sans remords.

Enfin j'arrivai à Bayonne sain et sauf, et j'allai frapper à la porte de Clélie.

Elle m'attendait soir et matin depuis dix jours, ayant appris par les journaux la mort de Mauléon et se doutant bien que je ne resterais pas à l'armée de Portugal.

Enfin nous étions seuls, maîtres de notre destinée, heureux. Clélie, en me voyant, se jeta dans mes bras. Ce jour et le suivant ont été les plus beaux, les plus délicieux d'une vie aujourd'hui bien longue.

Nous passâmes ces deux jours dans une solitude complète, ne voulant voir personne, ne voulant rien entendre, rien connaître, excepté nous-mêmes.

— Comment ai-je pu te faire souffrir si longtemps? disait Clélie parmi mille baisers. Ne t'aimais-je pas comme aujourd'hui? Ne t'ai-je pas aimé dès ce jour où je te vis pour la première fois? Ami, quand, pour me plaire, tu sautas par-dessus la fournaise, quand tu sauvas le vieux curé Lautonière, je te donnai mon cœur pour toujours.

Je la regardais avec ivresse en appuyant ma tête sur ses genoux. Sa beauté, que le temps n'avait point altérée, avait quelque chose de plus tendre et presque de sublime.

Je revoyais ces traits si fiers et si délicats que l'amour le plus persévérant, le plus pur, et j'oserai presque dire le plus héroïque, avait depuis si longtemps gravés dans mon cœur. Je ne savais comment lui dire et lui montrer que je l'adorais, qu'elle était ma vie, ma pensée, mon âme tout entière.

Mais le bonheur parfait n'a point d'histoire. Je ne dirai donc plus rien de ces jours heureux.

Vers le soir du second jour il fallut partir. Napoléon, maître impérieux, n'aurait pas pardonné un plus long retard, et il était même prudent de lui cacher que j'avais perdu deux jours à être heureux.

Je fis donc mes préparatifs de départ; mais Clélie voulut me suivre; et en effet, aurais-je pu vivre sans elle? Nous montâmes donc dans une chaise de poste, et, nous fiant au zèle des postillons qu'aiguillonnait un fort pourboire, nous continuâmes de jouir d'un délicieux tête-à-tête.

Cette fois il fallait régler l'avenir. Clélie voulait avant toute chose qu'après avoir obtenu ma grâce pleine et entière de Napoléon (ce qui, vu les circonstances atténuantes et la prescription des deux jugements qui me condamnaient à mort, ne lui paraissait pas difficile), je revinsse avec elle au château de Fénestrange.

— C'est assez courir le monde, disait-elle. Reste avec moi, Robert. Ne me quitte plus, pas même une heure. Regagnons le temps perdu. Aime-moi comme je t'aime, tendrement, uniquement, passionnément, éternellement. Laisse la gloire et l'avancement à ceux qui veulent devenir généraux ou princes. Nous, rentrons sous notre toit, et soyons heureux. Nous cultiverons la terre, nous nous promènerons dans la forêt, tu chasseras le sanglier, car tu es un peu sauvage, mon Robert, et tu dois descendre en droite ligne de Nemrod, le fort chasseur devant l'Éternel. Moi, je prendrai soin de la maison

et du jardin, et le soir, notre travail terminé, nous irons voir coucher le soleil derrière la montagne, et nous jouirons en paix du bonheur présent en nous souvenant des tristesses passées. Si nous avons un fils, je veux qu'il s'appelle Tibérius; je veux qu'il soit aimable, délicat, joyeux et beau, comme était mon frère, et qu'il soit grand, fort, intrépide et généreux comme toi.

Un peu plus tard, nous parlâmes de Tibéria, à qui, je dois l'avouer, nous n'avions pensé d'abord ni l'un ni l'autre, l'amour étant la plus égoïste de toutes les passions. Il fut convenu qu'on ne l'avertirait point par lettres de mon arrivée. Nous nous promettions, Clélie et moi, de faire à l'enfant une agréable surprise.

D'ailleurs, si, comme je l'espérais, on me permettait de reprendre mon vrai nom, il était nécessaire d'expliquer de vive voix à Tibéria (mais sans lui révéler le secret de sa naissance) une partie de l'histoire de sa mère.

Cette résolution étant prise, nous continuâmes gaiement notre voyage vers Paris, où nous arrivâmes enfin le 1er décembre 1810.

Nous mîmes pied à terre dans un hôtel de la rue Saint-Honoré, et, sans prendre le temps d'essuyer la poussière dont j'étais couvert, je me hâtai d'aller aux Tuileries.

Après quelques minutes d'attente, je fus enfin introduit, et me trouvai en présence de Napoléon.

XLV

L'Empereur, debout, les mains croisées derrière le

dos, appuyé contre le coin de la fenêtre, regardait à travers la vitre le jardin des Tuileries.

Au bruit de mes pas, il se retourna, et je le vis alors, pour la première fois, depuis la campagne d'Italie.

Ce n'était plus le petit général, maigre et sombre, aux yeux pénétrants, profonds et durs, que j'avais connu autrefois. Il avait beaucoup grossi; sa figure, maintenant pleine, belle et calme, était remplie du sentiment de sa puissance. Il ne dépendait plus, comme en 1796, de Barras ou de Carnot; il était depuis dix ans le maître de la France et de la moitié de l'Europe; les rois se pressaient dans son antichambre; ses lieutenants étaient devenus princes; ses frères avaient reçu de lui des couronnes; lui même, au frontispice de ses décrets écrivait: *Charlemagne, notre auguste prédécesseur*; le czar était son ami et s'en vantait; l'empereur d'Autriche était son beau-père; le roi de Prusse sollicitait l'honneur de faire entrer son fils dans l'état-major impérial (et ne l'obtenait pas); les Anglais seuls manquaient à son cortége; aussi Dieu sait de quelles injures le *Moniteur universel de l'Empire français* les accablait tous les jours!

Il prit les dépêches de Joseph et de Masséna que je lui tendais, les lut et, les jetant avec humeur sur sa table :

— Vous venez de Portugal? dit-il.

— Oui, sire.

— C'est Masséna qui vous envoie?

— Oui, sire.

— Où en est l'armée?

— Sire, le jour de mon départ, elle était campée depuis deux mois devant Torres-Vedras.

Il haussa les épaules.

— Masséna est donc bien changé ? dit-il. J'aurais dû le prévoir. Il a vieilli. C'est un homme à mettre sous la remise, comme tant d'autres. Je les ai faits trop riches... Il dit que l'armée ne compte plus que quarante-huit mille hommes. Est-ce vrai ?

— Oui, sire.

— Que les vivres manquent.

— Oui, sire.

— Que la cavalerie ne trouve pas de foin ni d'avoine.

— C'est la vérité, sire.

Il fronça le sourcil et reprit :

— Vous vous trompez, colonel.

Puis, frappant sur un timbre, il dit à l'officier de service :

— Appelez Meneval.

Et quand celui-ci fut entré :

— Meneval, donnez-moi mes états de troupes.

Le secrétaire obéit et sortit sur un signe. Alors Napoléon feuilleta son carnet et répéta :

— Vous vous trompez... J'ai mis sous les ordres de Masséna trois corps d'armée, le 2e, le 6e et le 7e, commandés par Ney, Junot et Reynier. Cela fait ensemble quatre-vingt mille hommes.

— Sire, la faim, les désertions, les maladies, le feu de l'ennemi... M. le prince d'Essling se plaint de n'avoir jamais eu en réalité plus de cinquante-cinq ou soixante mille soldats effectifs...

Napoléon m'interrompit, et avec une mémoire extraordinaire énuméra les régiments, les bataillons de guerre, les bataillons de dépôt, nomma les principaux officiers, additionna les effectifs ; puis s'interrompant tout à coup :

— Aussitôt que je suis parti, tout va mal. L'un ne sait plus commander, les autres ne savent plus obéir. L'exemple de Murat leur a tourné la tête. Depuis que je l'ai fait roi, chacun à son tour veut tâter de la couronne. Il y a deux ans, Soult croyait être roi de Portugal et se pavanait déjà dans Oporto. Junot ne peut pas se consoler d'avoir été vice-roi et de n'être plus qu'un simple chef de corps. Ney, qui est excellent sous ma main, perd la tête quand je n'y suis plus. Tous m'envoient des volumes de plaintes et de reproches mutuels. Ces gens-là oublient qu'ils ne vivent que par moi et qu'ils ne doivent avoir en vue que le bien de mon service. L'an dernier, après Talavera, Wellington aurait dû être coupé de Lisbonne et fait prisonnier avec toute son armée, ou tout au moins subir le sort de Moore. Point du tout. On le laisse s'échapper et rentrer paisiblement en Portugal ; on lui prend tout au plus quelque arrière-garde et quelque artillerie. Est-ce là faire la guerre ?... Enfin je leur envoie Masséna, qui a plus d'esprit, de sens, de hardiesse et de jugement que tous les autres ; je le charge de jeter les Anglais à la mer, et je commande que tout soit subordonné aux opérations de l'armée de Portugal... Après quatre mois, j'apprends qu'il a pris deux bicoques, Alméida et Ciudad-Rodrigo, qu'il a fait tuer quelques milliers d'hommes à Busaco, et

qu'il fait faction l'arme au bras devant Torres-Vedras !...

—Sire, la position des Anglais est presque inaccessible.

— Que dites-vous là, monsieur ? L'avez-vous vue de près et dans tous ses détails ?

— Oui, sire.

En même temps je lui racontai ma visite au camp anglais.

Il me questionna longtemps et dit :

— Tout cela n'est rien. Soult doit arriver à Lisbonne par la rive gauche du Tage.

— Sire, le maréchal Soult a commencé le siége de Badajoz.

Il relut la lettre du roi Joseph, et dit en souriant d'un air de dédain :

— Même mon frère se mêle de faire l'homme de guerre, et de combiner des plans de bataille. Il est aussi fier de sa campagne d'Andalousie que je pourrais l'être de celle d'Iéna. Il a, lui aussi, sa recette pour chasser Wellington de Lisbonne. Qu'on lui donne le commandement suprême de l'armée, et il répond de tout. Jourdan et lui sont deux Césars à qui rien ne résiste... Cela fait pitié, vraiment... Cependant, il faut en finir. Cette guerre d'Espagne me dévore. Le plus clair de mon argent et de mes conscrits y passe en pure perte...

— Sire, le peuple entier est contre nous.

Napoléon, qui se promenait depuis un moment dans son cabinet, s'arrêta brusquement, étonné que j'eusse osé l'interrompre, me regarda du haut en bas d'un air mécontent :

— Expliquez-vous, monsieur. Que voulez-vous dire? Est-ce que vous vous mêlez de politique, par hasard?

— Sire, je ne fais pas de politique. Je dis ce que j'ai vu.

— Savez-vous, monsieur, continua-t-il du même ton, quels sont mes desseins sur l'Espagne? Savez-vous que la substitution d'un Bonaparte aux Bourbons de la Péninsule est nécessaire à la grandeur et à la sécurité de mon empire? Savez-vous que la France appuyée sur ses deux ailes, l'Espagne et l'Italie, occupant Hambourg, Dantzig et Trieste, réduit à rien toute l'Allemagne, ferme le continent européen aux Anglais, oppose aux Russes une barrière infranchissable et touche presque à Constantinople? Savez-vous que le monde est à celui qui tiendra la clef du Bosphore? Je vous trouve bien hardi, monsieur, de critiquer ce que vous ne comprenez pas... Oui, je le sais, la canaille et les moines sont contre moi; mais je les mettrai à la raison. Joseph est un niais qui croit les gagner en récitant des maximes philosophiques dans le goût des idéologues du siècle dernier. C'est avec la mitraille qu'il devrait leur parler. Les moines n'entendent pas d'autre langage. Est-ce que les peuples savent ce qui leur convient? Il faut faire leur bonheur malgré eux. C'est la postérité qui décide si vous avez tort ou raison. Mais Joseph est un vrai Louis le Débonnaire. Il était fait pour protéger les lettres, les arts et la danse. On me dit qu'il a fait venir des jolies femmes de Naples pour charmer ses ennuis et se distraire des soucis du gouvernement. Est-ce vrai?

— Sire, je l'ignore.

— Vous faites le discret, colonel... Je vois, du reste, que le roi d'Espagne a grande confiance en vous, et qu'il fait le plus grand éloge de votre mérite. C'est bien... Est-ce à mon service que vous avez conquis le grade de colonel ?

— Non, sire. Je le tiens de la bonté du roi d'Espagne.

— Tenez-vous prêt à repartir dans trois jours.

Ici, comme mon audience allait finir, je pensai que le moment était venu de parler de mes propres affaires, et je présentai à Napoléon une lettre particulière du roi Joseph, dans laquelle il demandait ma grâce avec beaucoup d'instance, me laissant d'ailleurs le soin de raconter moi-même mon histoire.

— Ah ! ah ! dit Napoléon en souriant, j'étais étonné que vous ne m'eussiez rien demandé : cela ne m'arrive jamais. Voyons de quoi il s'agit.

Je racontai avec la plus grande franchise tout ce qui m'était arrivé (sauf toutefois la violence dont Clélie avait été victime), et les deux condamnations à mort que j'avais encourues par contumace ; je ne déguisai rien, je n'adoucis rien, et j'attendis son arrêt, sinon avec calme, du moins avec fermeté.

Il m'écouta fort attentivement et dit :

— Monsieur de Fénestrange, vous êtes un homme !... Vous avez eu raison de compter sur ma clémence. Vos crimes sont injustifiables, car il n'est jamais permis de se faire justice à soi-même ; mais ils peuvent s'excuser. Je vous rends votre nom et vos droits. Je ne veux pas

être plus sévère pour vous que mademoiselle Clélie Dupuy ; votre long exil et vos malheurs sont d'ailleurs une expiation suffisante. Je vais aujourd'hui même donner des ordres à l'archichancelier Cambacérès pour qu'il fasse enregistrer vos lettres de grâce avant votre départ. Jeudi prochain, à midi, vous reviendrez ; je vous les remettrai moi-même et vous partirez sur-le-champ pour l'Espagne. Tâchez de mériter la faveur que je vous fais.

Je protestai de ma reconnaissance, et j'allai retrouver Clélie, qui m'attendait avec impatience et s'inquiétait déjà de ne pas me voir revenir.

Notre joie était sans bornes. Je ne prévoyais plus qu'aucun accident pût y mettre un terme ; je ne voyais plus autour de moi que figures bienveillantes ou amies ; j'aurais voulu serrer tout le genre humain sur mon cœur. Hélas ! je croyais avoir vidé la coupe du malheur ; mais la lie était restée au fond.

L'ordre de partir pour l'Espagne le mercredi suivant contrariait vivement Clélie. Elle aurait voulu voir Tibéria avant son départ ; mais les termes de l'ordre étaient si formels que nous fûmes forcés de retarder cette visite ou plutôt de l'ajourner à l'année suivante. Clélie ne voulait plus me quitter, quelque danger qu'il y eût à m'accompagner en Espagne ; et moi-même je ne pouvais plus vivre sans elle.

— On ne m'arrachera de toi qu'avec la vie, disait-elle en riant.

Elle se borna donc à écrire à Tibéria qu'elle avait

retrouvé son mari, M. de Fénestrange; qu'elle était obligée de le suivre en Espagne et que tous deux reviendraient en France dans quelques mois pour la faire sortir du couvent.

Cette précaution prise, j'allai chercher mes lettres de grâce aux Tuileries, je fus chargé de dépêches pour le roi Joseph et pour Masséna, et je partis le soir même avec Clélie.

Notre voyage se fit sans accident, malgré les guérillas et malgré mon vieil ami Mina, qui essaya, suivant son habitude, de nous égorger au passage. Heureusement, nous étions nombreux et bien armés. Il fut reçu très-chaudement et n'y revint pas.

Joseph nous reçut avec sa bonté ordinaire, et madame Emilia Spada, duchesse d'Albaracin, camerera mayor, eut la bonté d'offrir l'hospitalité à Clélie en attendant mon retour, car il fut convenu que Joseph me garderait à son service personnel et m'emploierait à nettoyer les provinces de Cuença, Guadalajara, Tolède et Albacete, où les bandes insurgées faisaient des incursions continuelles.

Je ne fis donc qu'un très-court séjour au quartier général de l'armée de Masséna. Quand le vieux soldat m'eut fait répéter les paroles de Napoléon, il secoua tristement la tête et dit :

— Nous sommes sacrifiés. L'Empereur est dégoûté de l'Espagne. Il n'écoute plus rien. Il prend ses rêves pour la réalité. Il donne des ordres et ne se soucie plus qu'on les exécute. Il dit : Vous avez cent mille hommes

quand on en a la moitié à peine. Il dit : Vous n'avez pas plus de vingt mille Anglais devant vous, et il y en a le double, avec soixante mille Portugais, un peuple enragé de patriotisme, et un Wellington qui se tient coi, clos et tapi derrière son retranchement, et qui est patient comme une araignée et tenace comme un crabe... Essayez donc de donner l'assaut !...

Je repris le soir même le chemin de Madrid, et je fus, dès mon arrivée, mis en possession de mon nouveau commandement.

Pendant six mois je passai ma vie sur les grands chemins, faisant soir et matin le dur métier de gendarme, escortant les convois, protégeant la levée des impôts, nommant et destituant les alcades et les corrégidors, dissipant les bandes insurgées, désarmant les suspects. Par malheur, le roi Joseph, toujours persuadé que son peuple l'aimait passionnément, se hâtait d'incorporer mes prisonniers dans ses propres troupes, de les pourvoir d'armes, de munitions, de vivres, d'habits et d'argent, — cinq choses dont ils avaient grand besoin, — et de les lâcher en rase campagne, où ils prenaient la fuite comme une compagnie de perdreaux effarouchés.

Enfin, lassé de ce sot métier et pensant avoir mérité quelque repos, je demandai un congé de trois mois pour retourner au château de Fénestrange. Le roi se fit longtemps prier, protestant qu'il ne pouvait pas se passer de moi ; et de fait il me devait bien quelques remercîments. Il ne me les épargna pas et me pourvut en partant du brevet de comte de Barbastro. Je le laissai faire

pour ne pas le blesser par un refus ; mais je me promis bien de ne jamais échanger le nom de Fénestrange contre celui d'aucun comte mort ou vivant, et je partis pour la France, accompagné de ma chère Clélie.

Nous nous faisions une fête de surprendre joyeusement Tibéria par notre arrivée. Nous devions, sans désemparer, la chercher au couvent de l'*Incarnation*, à Limoges, et l'emmener avec nous au château de Fénestrange. Là, nous comptions mener une vie douce, tranquille, laborieuse. Je voulais envoyer ma démission au roi Joseph et ne plus vivre que pour ma femme, pour Tibéria et pour mes enfants.

Car Clélie allait être bientôt mère, et ce dernier bonheur complétait et couronnait tous les autres. Avec quelle joie, avec quelle douce impatience j'attendais cet enfant ! Comme je l'adorais d'avance à cause de sa mère, dont il devait être la vivante image ! Comme je remerciais Dieu de m'avoir donné la vie, et Clélie, et de me donner encore ce petit être faible et charmant que je ne connaissais pas encòre et qui occupait déjà toutes mes pensées !

Une seule chose, sans me troubler beaucoup, me causait pourtant une vague inquiétude.

Les lettres que Clélie avait reçues de Tibéria en Espagne étaient plus rares et un peu plus froides qu'à l'ordinaire ; on y sentait quelque embarras. Elle ne disait pas un mot de M. de Fénestrange, qu'elle ne connaissait pas, et parlait au contraire de son ami Robert avec un enthousiasme toujours croissant.

J'avais remarqué cette nuance, mais sans communiquer mes remarques à Clélie. Je ne voulais pas troubler sa confiance. J'aurais donné ma vie avec joie pour lui épargner un chagrin.

Enfin nous arrivâmes à Limoges, Clélie et moi, et nous allâmes chercher Tibéria au couvent des Carmélites, où l'on terminait son éducation.

Au premier coup d'œil je fus frappé d'admiration. Elle avait alors seize ans ; elle était de taille moyenne, svelte, élancée comme sa mère, mais plus belle encore, si c'est possible, quoique d'une beauté moins touchante et plus voluptueuse. Ses yeux et son sourire avaient quelque chose de tendre, de gracieux et de passionné dont le charme était irrésistible.

En nous voyant, elle se jeta dans nos bras et dit à sa mère :

— Ah ! comme je te sais gré de n'avoir pas amené ton mari. Je le déteste d'avance, ce M. de Fénestrange.

— Mais Fénestrange, mon mari, c'est ton ami Robert, répondit Clélie en souriant. Tu ne l'as donc pas encore deviné ?

A ces mots, Tibéria pâlit subitement comme frappée au cœur et s'évanouit. Je n'eus que le temps de la recevoir dans mes bras.

XLVI

Nous demeurâmes consternés, Clélie et moi, de cet accident, dont nous ne pouvions pas deviner la cause.

La supérieure du couvent, qui assistait à l'entrevue, parut presque aussi surprise que nous-mêmes. Elle essaya pourtant de nous rassurer.

— Tibéria, dit-elle, est d'une rare sensibilité nerveuse. L'émotion, la joie de vous revoir...

Je feignis, pour ne pas alarmer Clélie, de me contenter de cette explication, et Clélie, de son côté, peut-être plus inquiète que moi, feignit aussi d'être fort rassurée.

— Le grand air de la campage et l'exercice la remettront, dit-elle.

Tout en parlant, elle cherchait à la rappeler à la vie par ses caresses.

Enfin le sang revint aux joues de Tibéria et les colora faiblement. Elle rouvrit les yeux, nous reconnut, et cachant sa figure dans le sein de sa mère :

— Pardonne-moi, dit-elle.

— Que veux-tu que je te pardonne, ma chère enfant? Je t'aime! Je suis trop heureuse de te revoir... Viens avec nous.

— Et vous aussi, ajouta Tibéria, pardonnez-moi, monsieur de Fénestrange. J'aurais dû vous faire un autre accueil; mais la joie, l'émotion, la surprise... Depuis quelques jours, d'ailleurs, je me sentais un peu souffrante...

— Eh bien, ma chère enfant, nous allons t'emmener à Fénestrange. C'est là que tu reprendras des forces et la santé.

Elle ne parut pas aussi joyeuse de cette offre que je l'aurais désiré. Je la regardais en silence depuis un ins-

tant, et, sans pouvoir deviner la cruelle vérité, je soupçonnais déjà quelque douloureux mystère.

Cependant, elle fit un effort pour sourire, se leva et déclara qu'elle était prête à nous suivre.

Dès le lendemain, nous arrivâmes au château de Fénestrange. Tout était prêt pour nous recevoir.

Baptiste, l'intendant ordinaire de Clélie, avait fait réparer, blanchir, frotter, reluire la maison tout entière depuis la cave jusqu'au grenier. Quoiqu'il fût le maître absolu en notre absence, il me parut vraiment heureux de notre retour, ou plutôt de celui de Clélie, car tous ceux qui l'ont connue ne pouvaient s'empêcher d'adorer cette charmante femme. Les autres métayers et domestiques nous firent aussi le meilleur accueil, mêlé cependant d'une nuance d'étonnement dont je compris le sens dès le soir même.

Il était tard et je revenais de faire une promenade solitaire dans la forêt, lorsqu'un peu avant de rentrer au château, j'entendis un des métayers qui disait à sa femme :

— C'est bien drôle tout de même de voir un Fénestrange revenir dans son château avec la fille et la sœur de ceux qu'il a tués !...

— Tais-toi donc, grosse bête ! répliqua la femme. Est-ce que tu peux comprendre ça, toi ? *Est-ce que ces nobles ont les mêmes idées que nous autres ?...*

— J'aurais bien peur, si j'étais Fénestrange, dit le métayer, que les morts ne revinssent la nuit pour me tirer par les pieds !

— Est-ce qu'un diable comme celui-là a peur des autres diables ou des morts ? dit la femme. Il prendrait Lucifer par les cornes et le jetterait la tête la première dans le Thorion... tu ne sais donc pas que les sorcières l'ont rendu invulnérable le jour de sa naissance ?...

— C'est vrai, dit le métayer. Quand les gardes nationaux de Saint-Julien ont tiré sur lui en 1794, à six pas, les balles rebondissaient sur sa peau comme sur la cuirasse d'un carabinier. Il est enchanté, quoi !...

— Enchanté ! s'écria la femme avec terreur, qu'est-ce que c'est que ça, bon Jésus !

— Enchanté ! dit le métayer, qui me parut tout heureux d'enseigner à sa femme quelque chose que de son propre aveu elle ne connaissait pas ; enchanté ! Tu ne sais pas ce que c'est !... Tu n'as donc jamais connu le père Doumeau, de Reberry, qui jetait des sorts sur tout le monde, et qui faisait venir à sa fantaisie le vent, la pluie et la grêle ? Eh bien, c'était un homme enchanté, celui-là ; mais il n'était enchanté que pour la pluie et le vent, tandis que M. de Fénestrange est enchanté pour les balles. Antoine Barbillon, tu sais, le fils de la mère Barbillon, qui est revenu d'Espagne avec un bras de moins et la croix, raconte que les Espagnols, qui sont un peu sorciers, eux aussi, avaient une peur terrible de Fénestrange ; entre eux, ils l'appelaient Barbastro, ce qui est (au dire de Barbillon) une espèce de sorcier maître qui commande à tous les démons de la terre et des enfers. Il paraît qu'il voit plus clair la nuit que le jour, comme les chats-huants...

— Mais, dit la femme, s'il est si méchant, pourquoi madame Clélie, qui est si bonne, si charitable et si belle, a-t-elle voulu de lui, car enfin il a tué son père et son frère?...

— Est-ce qu'on peut savoir?... C'est justement pour ça qu'il est enchanté... La pauvre dame sait bien ce qu'il en est, mais il lui a jeté un sort pour qu'elle l'aime...

— Et c'est vrai, ajouta la métayère, qu'il est beau, quand on le regarde sans savoir qu'il est enchanté! Et si fort!... on dit qu'il porterait cinq mille sans se fatiguer...

— Parbleu! dit le métayer, si j'étais enchanté, j'en porterais bien davantage!

Je ne crus pas nécessaire d'écouter plus longtemps, et je revins au château. Clélie m'attendait et me fit signe d'entrer sans bruit.

— Tibéria est malade, dit-elle en baissant la voix. Elle a voulu se coucher aussitôt que tu es sorti, et je crains qu'elle n'ait un peu de fièvre. C'est la fatigue du voyage, sans doute.

— Probablement.

Le lendemain fut assez tranquille. La vie de la campagne a mille distractions qui adoucissent les ennuis et calment les tourments des âmes les plus agitées. Tibéria parut d'abord ravie de retrouver sa vache, son taureau, son chien, son cheval, et de se promener à pied dans le parc ou de galoper dans la campagne, tantôt seule, tantôt, — mais plus rarement, — avec moi. Clélie, dont la grossesse touchait presque à son

terme, n'osait nous accompagner; je m'y serais opposé de toutes mes forces, de peur de quelque accident.

Cependant je sentais qu'une gêne secrète existait entre Tibéria et moi, mais je ne pouvais pas en découvrir la cause.

Tantôt elle me regardait à peine ou avec une froideur étudiée, affectant de m'appeler son oncle; tantôt elle me témoignait la tendresse la plus vive et s'emparait gaiement de moi comme si j'eusse été le compagnon naturel de ses jeux et de sa jeunesse.

Je ne savais que penser de ces alternatives de froideur et de tendresse qui se succédaient avec une inconcevable rapidité. La conversation du métayer et de sa femme m'avait appris ce que les paysans disaient de nous, et je craignais à tout moment que Tibéria, qui ne savait rien de l'histoire de sa famille (car Clélie l'avait soigneusement isolée de tous ceux qui auraient pu lui en parler), ne fût instruite par quelque indiscrétion, je ne dis pas du nom de son père et de sa mère, que Clélie et moi nous connaissions seuls, mais du meurtre de son grand-père Dupuy et de Tibérius.

Cette science fatale aurait jeté un trouble affreux entre nous. Je le sentais bien, et j'aurais voulu le faire comprendre à Clélie. Je lui proposai de quitter le château de Fénestrange pendant quelques années et d'aller en Italie, sous prétexte de rétablir la santé de Tibéria sous un climat plus doux, mais en réalité pour qu'elle n'apprît pas des paysans ce que nous avions tant d'intérêt qu'elle ignorât.

Malheureusement Clélie, à qui je n'osai pas, de peur

de lui causer une émotion trop douloureuse, raconter la conversation du métayer et de sa femme, ne voulut pas déplaire à Tibéria, qui s'obstinait à ne pas quitter Fénestrange. Clélie, elle-même, se sentant approcher du terme de sa grossesse, craignait de ne pas pouvoir supporter la fatigue d'un long voyage et me pria d'attendre encore quelques mois.

Pouvais-je lui refuser rien? N'était-elle pas mon cœur, mon âme et ma vie? Je cédai. *C'était écrit.*

Un soir, Tibéria, qui était allée, seule, se promener à cheval vers Chavanat, rentra plus tard qu'à l'ordinaire. Elle répondit à peine aux tendres questions de Clélie et aux miennes, refusa de souper avec nous, se disant fatiguée, et se retira dans sa chambre.

— Je ne la connais plus, dit Clélie. Elle est sans cesse préoccupée de pensées qui me sont étrangères; elle n'a plus la gaieté de son âge; elle est triste, inquiète... Robert! je crains quelque malheur!

— Il a plu dans la soirée. Elle se sera mouillée; peut-être a-t-elle un peu de fièvre.

Clélie voulut aller la rejoindre; mais la porte de la chambre de Tibéria était fermée à double tour, et Tibéria refusa d'ouvrir, disant à travers la serrure qu'elle n'était pas malade; qu'elle était un peu fatiguée et qu'elle allait se coucher

Il fallut se contenter de cette réponse.

Le matin, vers cinq heures, je sortis pour surveiller une coupe de bois que je faisais faire dans la forêt, et je rentrai à neuf heures suivant mon habitude.

—Eh bien, Tibéria est-elle levée? demandai-je aussitôt.

— Je ne l'ai pas encore vue, répondit Clélie.

Elle alla frapper à la porte.

Profond silence.

Elle frappa de nouveau. Personne ne bougea. Je sentis mon cœur se serrer.

— Tibéria ! Tibéria ! mon enfant ! ouvre-moi ! s'écria Clélie épouvantée.

Point de réponse.

Je frappai et j'appelai à mon tour, mais inutilement.

— Si tu ne m'ouvres pas, dit Clélie, nous allons enfoncer la porte !

J'attendis encore cinq minutes. Tibéria ne disait rien. Alors, d'un violent coup d'épaule, je jetai la porte en dedans et nous entrâmes.

Tibéria ne s'était pas couchée. Elle était étendue sur son lit tout habillée et paraissait dormir.

— Tibéria, mon enfant, es-tu malade? s'écria Clélie. Réponds-moi.

— Tibéria garda le silence.

En l'examinant de plus près, je vis une goutte de sang sur sa robe, et un poignard ensanglanté dans la ruelle du lit. La malheureuse enfant s'était poignardée elle-même.

Elle était morte.

A côté d'elle, sur la table, étaient deux lettres, — adressées, l'une à Clélie, l'autre à moi.

XLVII

Voici la première de ces deux lettres :

« Pardonne-moi, ô ma vraie mère, le chagrin que ma « mort va te causer ! Je ne puis plus vivre, je suis trop « malheureuse.

« Je devrais ne penser à toi qu'avec reconnaissance, « avec respect, avec amour, et je sens que mon cœur « est déchiré, que j'ai douté de toi, que je t'aime moins, « enfin ! Comprends-tu cet horrible supplice de ne plus « aimer celle à qui l'on doit, non pas la vie, mais beau- « coup plus que la vie, à qui l'on a toujours confié « toutes ses joies, ses peines, ses espérances, et qu'on « a toujours préférée à tout l'univers ?

« O ma mère, pardonne, je suis folle, je suis cou- « pable, et je vais me punir moi-même de mon ingra- « titude. Je puis t'avouer mon crime, car il est demeuré « jusqu'ici dans le secret de mon cœur.

« Hélas ! nous étions si heureuses autrefois dans notre « solitude ! Pourquoi M. de Fénestrange est-il venu se « jeter entre nous ? Pourquoi l'as-tu aimé ? Pourquoi « moi-même ?...

« Te souviens-tu du premier jour où je l'ai vu ? J'étais « bien jeune, alors... Il vint au château déguisé en col- « porteur italien, et comme il était condamné à mort, il « ne voulait se faire voir à personne, surtout à moi. Tu « me dis qu'il était fort méchant et qu'il mangeait les « petits enfants. Pauvre mère, tu ne croyais pas dire si

« vrai ! Car il t'a dévoré ton enfant ! Moi, tout d'abord, « curieuse comme on l'est à cet âge, je n'eus pas de « repos avant d'avoir trouvé ce féroce Italien, ce Cro-« quemitaine redoutable. Comme je fus agréablement « détrompée ! Sa barbe noire allait bien à l'air intrépide « et noble de son visage. Ses grands yeux bleus, clairs, « hardis et doux, attiraient invinciblement les miens. Je « sautai à son cou, et nous fûmes en une minute les « meilleurs amis du monde. Je montais sur ses épaules, « je lui tirais la barbe, et lui, comme un lion appri-« voisé, se laissait conduire et se faisait mon esclave.

« Deux ans plus tard, il revint. C'était en Italie, près « de Naples. Je vois encore la blanche maison aux volets « verts, avec toit en terrasse, adossée à la colline, et « regardant d'un côté la mer et de l'autre le Vésuve. « Que nous étions heureux alors ! Il me prenait sur ses « genoux, il me portait dans sa barque, il pêchait avec « moi, ou me faisait grimper dans les arbres et cueil-« lait pour moi les oranges, les pêches et les prunes. « Ces jours-là sont passés et ne reviendront plus !

« Un matin il partit. Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su. Je « le pleurai longtemps, et souvent, en parlant de lui, tu « confondais tes larmes avec les miennes. O ma mère ! « pourquoi n'as-tu pas eu en ces temps-là plus de con-« fiance dans ta fille ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit que « tu l'aimais et que tu l'avais épousé ? Un mot nous « aurait sauvées toutes deux. Ton silence a tout perdu.

« Pendant qu'il errait dans l'Inde et dans les déserts « de la Sibérie, combien de fois m'as-tu raconté ses

« exploits, ses aventures, vanté son courage héroïque,
« la grandeur et l'intrépidité de son âme? Combien de
« fois le soir, seules au coin du feu, avons-nous parlé
« ensemble de cet ami absent dont tu me faisais un portrait si magnifique? La nuit, dans mes rêves, je voyais
« Robert plus grand, plus beau et plus majestueux que
« tous les autres hommes, et mon imagination d'enfant, exaltée par tes récits, en faisait un demi-dieu.

« Et quand je l'ai revu l'an dernier, il était si bon
« pour moi, si attentif, si affectueux, si doux, lui qui a
« fait trembler les Tartares et les Turcomans! Comment
« aurais-je pu me défendre de l'aimer? Comment aurais-
« je pu croire qu'il était le meurtrier de mon père et
« de mon grand-père?

« Car j'ai appris ce soir ce funeste secret; et plût à
« Dieu qu'il n'eût jamais existé, ou que je ne l'eusse jamais connu! Comment ai-je pu l'ignorer si longtemps?

« Vers trois heures j'étais montée à cheval et j'avais
« poussé jusqu'à Chavanat en suivant les prairies qui
« bordent le Thorion. En passant près du village, mon
« cheval, lancé avec trop d'ardeur, a manqué de renverser un petit garçon qui jouait sur le chemin.

« L'enfant s'est sauvé, et la mère, qui était occupée à
« labourer dans un champ voisin, a demandé à son mari:

« — Quelle est donc cette demoiselle qui écrase le
« pauvre monde comme s'il n'avait pas plus de sentiment qu'un cent de grenouilles?

« L'homme a répondu :

« — C'est mademoiselle Tibéria Dupuy.

« — Ah! c'est l'Italienne, a répliqué la femme d'un « air furieux. Ces Italiens, ça n'a d'égards pour per- « sonne. Du reste, la famille tout entière, c'est des pas « grand'chose. Le grand Fénestrange me fait peur « quand il saute par-dessus les murs et les barrières « avec son cheval noir, celui qu'ils appellent l'Andalous « et que personne ne peut monter, excepté lui.

« — C'est bon ! c'est bon ! ne parlons pas de M. de « Fénestrange, a répliqué l'homme. Quand on parle du « diable, on en voit la queue.

« — C'est bien fort tout de même, a continué la « femme, qu'on ait fait grâce à ce brigand, après qu'il a « tué tant de personnes honnêtes, car on dit qu'il a au- « tant de plaisir à tuer qu'un brave homme en aurait à « faire la charité. Comprend-on qu'une femme ait pu vou « loir de lui après qu'il a tué son père et son frère?...

« — Chut! on écoute ! a dit l'homme, qui m'entre- « voyait à travers le feuillage.

« A cette horrible révélation, je me suis sentie défaillir. « J'ai couru au village voisin. J'ai interrogé les paysans, « j'ai interrogé Baptiste (qui d'abord ne voulait rien « dire), tous ont répondu la même chose. C'est M. de « Fénestrange qui a tué mon père, Tibérius et mon « grand-père, le procureur-syndic Dupuy. O ma mère, « avez-vous pu donner la main au meurtrier de votre « frère et de votre père?

« Ainsi, M. de Fénestrange est couvert du sang de « tous les miens, et j'ai pu m'y tromper! J'ai pu!... Et « toi, ma mère!... Non... Pardonnez-moi. Je blas-

« phème. Non, tu ne peux pas avoir tort. Je mourrai
« plutôt que de t'accuser, même au fond de mon cœur.

« O ma chère Clélie, ô ma mère, plaignez votre pau-
« vre Tibéria, mais ne la condamnez pas ! Mon déses-
« poir est au-dessus de mes forces.

« Hélas ! il n'y a pas encore un mois, avant votre
« retour d'Espagne, je faisais de si doux rêves d'avenir.
« Je voulais passer ma vie près de vous ; je vous aimais
« tous deux... Oui, je l'aimais, lui !... Pouvais-je savoir ?...

« Adieu pour toujours, ô ma mère. Pardonnez-moi.
« Bénissez votre enfant, votre chère Tibéria, qui vous
« devait tout, et qui meurt avec le désespoir de ne pou-
« voir plus, vivante ou morte, que vous rendre éternel-
« lement malheureuse. Gardez-lui un long et doux
« souvenir, car elle vous a aimée tendrement, et quand
« le ciel vous aura donné d'autres enfants, n'oubliez
« pas, je vous en conjure, celle qui vous a la première
« appelée de ce nom si doux de mère.

« Adieu... adieu... adieu... Je vous embrasse mille
« fois.

« Tibéria. »

La seconde lettre était plus courte :

« Ne me haïssez pas, monsieur de Fénestrange. Je ne
« suis coupable que de vous avoir connu trop tard et de
« n'avoir pu vous haïr moi-même. Je meurs de cette
« erreur. Pardonnez-moi le chagrin que ma mort pourra
« vous causer, et soyez toujours bon pour ma chère
« maman Clélie, qui vous aime tant et qui mérite si bien
« d'être aimée de vous.

« Ne vous reprochez rien. Le destin a tout fait. Il m'a « mise sur votre chemin comme il y avait mis mon « père et mon grand-père et il a voulu que je fusse « brisée comme eux. Ne me plaignez pas non plus. Que « pourrais-je regretter ? Ma vie était flétrie par un mal- « heur sans remède. Je cherche un asile dans la mort.

« Adieu, monsieur de Fénestrange, consolez Clélie, « et ne maudissez pas la pauvre Tibéria que vous avez « fait si souvent sauter sur vos genoux et qui vous a « tant aimé. Adieu. »

Le vieux Fénestrange s'interrompit un instant comme perdu dans ses souvenirs.

Le curé de Tramise et moi nous l'écoutions dans un respectueux silence. Il reprit :

— Que vous dirai-je encore ? Clélie, atteinte au cœur par la lecture de ces lettres, fut saisie d'une fièvre violente qui dura quelques jours à peine et la conduisit au tombeau.

La veille de sa mort, elle renvoya tout le monde excepté moi, me retint près de son lit, me prit la main et dit :

— Robert, mon bien-aimé Robert, je n'ai plus que quelques heures à vivre, je le sens, et je meurs avec le désespoir de te laisser seul au monde. Je t'aimais plus qu'aucune âme vivante et j'aurais voulu te suivre jusque dans l'éternité. Dieu ne l'a pas permis. Nous portons toi et moi la peine d'une horrible fatalité. Nous n'avons pas fait notre destinée ; nous l'avons reçue toute faite. Subissons-la sans murmurer contre la Providence. Ami, je t'aime !... Nous avons eu huit mois de bonheur par-

fait. De quoi pourrais-je me plaindre? Quand je ne serai plus que cendre et poussière, aime toujours ta pauvre Clélie, qui t'aimait si tendrement et dont les dernières pensées auront été pour toi seul. Peut-être serons-nous réunis et heureux dans un monde meilleur. Je vais rejoindre ma chère et infortunée Tibéria. Fais-nous ensevelir dans le même tombeau...

Elle parla longtemps encore. Je voyais avec un affreux désespoir pâlir et s'éteindre peu à peu la flamme de la vie. Son visage si beau et si doux commençait à se couvrir des ténèbres de la mort. Enfin, elle me donna un dernier baiser et expira dans mes bras.

Depuis lors, j'ai vécu seul, sombre et désespéré. Toute société, sauf celle de mon vieil ami le curé de Tramise, m'est devenue insupportable. On m'appelle, dit-on, le *sanglier*, et l'on m'attribue toutes sortes de crimes imaginaires. Je méprise la crédulité publique, et je profite de la frayeur que cause toujours ma présence pour vivre en paix dans ma chère solitude.

J'ai donné à la commune de Neuvic la forêt de Fénestrange, ne me réservant que le droit d'y chasser en toute saison. Que m'importe? J'étais l'héritier de Clélie, mais je n'ai pas d'héritier moi-même, et je n'ai pas besoin d'être riche; Grangeneuve me suffit.

Quant au château de Fénestrange, je l'ai gardé, mais je n'ai pas voulu qu'après ma mort il pût devenir la propriété d'un étranger. J'ai fait éventrer les tours et le corps de logis principal pour le rendre inhabitable. A présent, ce n'est plus qu'une ruine, au milieu de laquelle

j'ai fait placer le tombeau de Clélie et de Tibéria. Quelquefois j'y vais seul, la nuit, et tout le monde alors s'écarte de mon chemin pour me livrer passage.

Voilà toute mon histoire. Écrivez-la si vous voulez, mais plus tard, quand je serai mort.

La volonté du vieux Fénestrange a été fidèlement respectée. L'éditeur de cette véridique histoire s'est abstenu longtemps d'en parler; mais enfin la mort de Fénestrange a délié l'éditeur de sa promesse. Cette mort même a été presque aussi étrange que sa vie. Il partit le 15 janvier 1867 de sa maison de Grangeneuve, vers sept heures du soir, annonçant qu'il allait à la chasse au loup.

Ses domestiques essayèrent inutilement de le retenir en lui parlant de son âge avancé, du temps affreux qu'il faisait, du mauvais état des chemins, et enfin du nombre effrayant des loups qui allaient, disait-on, par bandes de vingt-cinq ou trente. L'intrépide vieillard s'obstina et partit à pied, muni d'un fusil à deux coups, d'une paire de pistolets de cavalerie et d'un grand couteau de chasse.

Personne n'a vu ce qui s'était passé. On ne peut que faire des conjectures.

On retrouva le lendemain le corps de Fénestrange sur les bords du Thorion, au pied même des ruines du vieux château qui avait appartenu à son père. C'est là qu'il avait dû rencontrer et combattre une bande de loups, qu'aux traces laissées sur la neige on supposa

composée de dix ou douze de ces animaux. Un brave chien des Pyrénées qui l'accompagnait dut être attaqué le premier, car on n'en retrouva que le squelette. La tête seul était intacte. Le reste était dévoré. Deux grands loups furent tués par Fénestrange à coups de carabine, et un troisième à coups de pistolet.

Le lieu du combat est fort isolé au milieu des montagnes. Il n'y a pas de village à plus de six kilomètres à la ronde. Personne ne put donc venir au secours de Fénestrange. Deux paysans, qui passaient à plus d'un quart de lieue de là, entendirent des hurlements affreux qui paraissaient venir d'une armée de loups, et, quoiqu'ils fussent armés, ni l'un ni l'autre n'osa s'approcher pour voir ce que c'était. Une tempête effroyable faisait plier et craquer les arbres de la forêt et redoublait leur frayeur. Ils crurent entendre, pourtant, au milieu du tumulte et des hurlements, la voix forte du vieux Fénestrange, qui encourageait son chien; mais cette voix, au milieu de la nuit et de la rafale, leur causait plus de frayeur que les hurlements des loups eux-mêmes; car Fénestrange passait pour avoir fait un pacte avec le diable, et les paysans crurent de bonne foi que ce qu'ils entendaient pouvait être la querelle de ces deux associés, dont l'un sans doute avait voulu tricher l'autre.

Quoi qu'il en soit, Fénestrange, après avoir tiré les quatre coups de feu dont il disposait, dut prendre sa carabine par le canon, n'ayant pas le temps de la recharger, et asséner un coup de crosse furieux sur la tête d'une grande et forte louve, car on retrouva l'animal

étendu roide et la tête écrasée et aplatie. La cervelle avait jailli à trois pas.

On présume aussi que Fénestrange, craignant d'être entouré, avait dû reculer de quelques pas pour s'adosser à un rocher qui est suspendu sur le Thorion. Mais, trompé par la neige durcie, reculant peu à peu sans regarder derrière lui de peur que les loups ne le prissent à la gorge s'il tournait la tête, il dut mettre le pied dans une crevasse et tomber dans le précipice au bas duquel coule le Thorion. Cette chute épouvantable n'acheva pas l'intrépide vieillard. Il dut vivre encore pendant une heure ou deux, quoique blessé en quatre ou cinq endroits, car il eut encore la force d'enfoncer son couteau de chasse dans la gorge d'un loup qui avait eu l'audace de le poursuivre jusque-là, et l'on remarqua avec étonnement et admiration que, sans sa chute, il aurait pu venir à bout de tous ses ennemis ; il en avait tué ou mis hors de combat plusieurs, et n'avait encore reçu lui-même que des morsures légères, tant il s'était vigoureusement défendu.

Robert de Fénestrange était âgé de quatre-vingt-treize ans. Il était le dernier de sa race.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Clichy. — Impr. M. Loignon Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.